

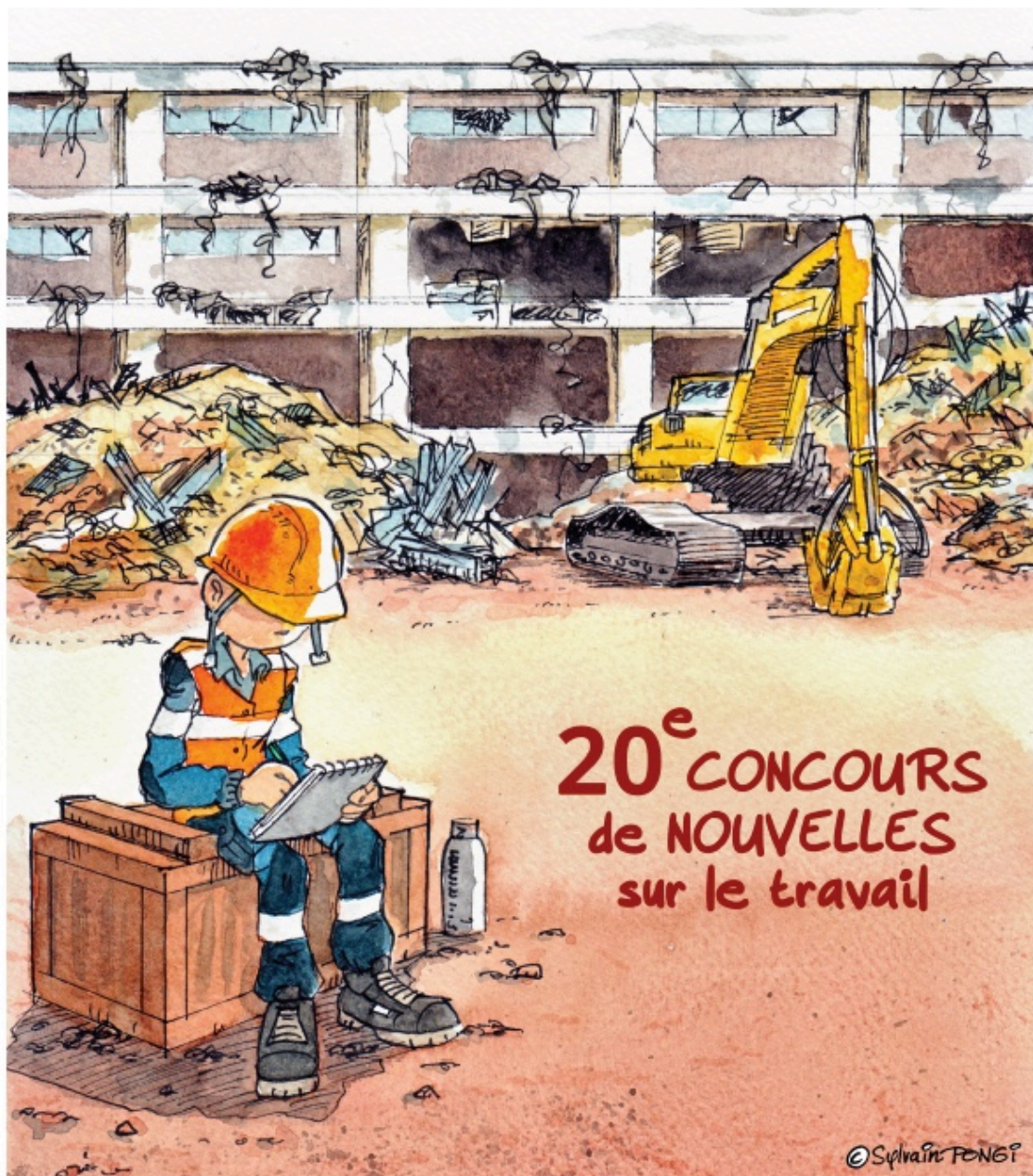


RÉPUBLIQUE
FRANÇAISE

Liberté
Égalité
Fraternité

aract

— agence régionale
pour l'amélioration
des conditions de travail
Occitanie



**20^e CONCOURS
de NOUVELLES
sur le travail**

© Sylvain FONGI

sauramps
LIBRAIRIES PAPETERIES DEPUIS 1946



SOMMAIRE

<i>Préface</i>	3
<i>Le réparateur de silences</i> <i>1^e prix du concours</i>	6
<i>Quand sonne le clairon</i> <i>2^e prix du concours</i>	11
<i>Louise</i> <i>3^e prix du concours</i>	16
<i>Promotion sans canapé</i> <i>Prix de la provoc</i>	20
<i>Agathe</i>	24
<i>Entre la paume et le cœur</i>	29
<i>Espèce en voie d'inspiration</i>	33
<i>In-Dependance Day</i>	38
<i>Inventaire</i>	42
<i>L'ultime question</i>	45
<i>La charte</i>	50
<i>La miette</i>	55
<i>Le masque et le miroir</i>	58
<i>Le septième jour</i>	63
<i>Le syndicat des pousseurs de motos</i>	67
<i>Les Cellules Transitionnelles Ont La Frousse</i>	71
<i>On ne peut pas ne pas communiquer</i>	77

<i>Quand la lumière s'éteint</i>	81
<i>Sisyphé</i>	85
<i>Subir, lutter ou devenir...</i>	89
<i>Tout là-haut, sur le zinc</i>	93
<i>Une femme en colère</i>	96
<i>Une séance avec les épuisés</i>	100
<i>Zinc</i>	105
<i>Peyo</i>	
<i>1^e prix du concours 2024</i>	109
<i>Jalène™</i>	
<i>1^e prix du concours 2023</i>	114
<i>La 123</i>	
<i>1^e prix du concours 2022</i>	118
<i>Un matin pas comme les autres</i>	
<i>1^e prix du concours 2021</i>	123

Note de lecture :

Les nouvelles présentées dans ce recueil sont publiées telles que fournies par leurs auteurs. Malgré le soin apporté à la relecture et à l'édition, il est possible que quelques fautes d'orthographe ou de syntaxe subsistent. Nous vous remercions de votre compréhension et espérons que ces détails n'altéreront en rien votre plaisir de lecture.

Préface

La nouvelle : un fabuleux outil pour transformer les entreprises

La nouvelle, c'est un récit court, percutant, centré sur un événement ou un dilemme qui révèle une vérité humaine.

En deux ou trois pages, elle condense ce que le roman étire : une émotion, une tension, une révélation.

Transposée dans le monde professionnel, la nouvelle devient un laboratoire narratif du travail.

Elle met en scène des situations apparemment ordinaires - un recrutement raté, une réunion absurde, une rivalité hiérarchique, une erreur managériale - mais en révèle l'extraordinaire humanité.

Ce format est idéal pour explorer les contradictions du management, les zones grises de l'éthique, les moments de bascule où un choix professionnel devient existentiel.

Parce qu'elle va à l'essentiel, la nouvelle agit comme un miroir grossissant de nos comportements au travail.

Elle donne à penser sans donner de leçons, et transforme le banal en révélateur.

Écrire ou lire une nouvelle professionnelle, c'est saisir sur le vif ce que le travail dit de nous : nos ambitions, nos lâchetés, nos grandeurs.

Depuis vingt ans, l'Aract Occitanie organise un concours de nouvelles consacrées au monde du travail.

J'y participe chaque année, et j'ai même eu l'honneur - et le plaisir - de remporter le premier prix il y a une dizaine d'années. Cette année, j'ai eu le privilège de présider le jury chargé de sélectionner les trois lauréats et les nouvelles publiées dans ce recueil.

Ce qui frappe, c'est la morosité qui se dégage de la majorité des textes : la souffrance au travail, la difficulté d'aller chaque jour dans

son entreprise, la relation de plus en plus tendue avec la hiérarchie ou les collègues...

Bref, le travail tel qu'il apparaît dans ces récits, c'est encore le tripalium, cet instrument de torture dont le mot « travail » tire son origine.

Rares sont les nouvelles évoquant le travail épanouissant, le travail plaisir - voire le travail bonheur -, celui qui libère, valorise et fait grandir.

Et pourtant, le travail peut être une source d'opportunités extraordinaires : il permet de réfléchir et d'agir, d'innover et de créer, d'acquérir un statut social et de côtoyer des personnes enrichissantes.

Pourquoi, alors, la quasi-totalité des nouvelles ignore-t-elle le côté positif du travail ?

Parce que le pessimisme réaliste est plus "vendeur" que l'optimisme lucide ?

Parce que lorsque tout va bien, nul ne ressent le besoin de le dire ?

Parce qu'il est plus noble de s'indigner que de sembler cautionner un système imparfait ?

Pourquoi cette autoflagellation ?

Pourquoi se dénigrer, se saborder, adopter le syndrome de l'imposteur ?

Pourquoi dénoncer sans proposer ?

Je demeure lucide : mon métier de consultant en ressources humaines m'a souvent conduit à pointer du doigt les dysfonctionnements présents dans toutes les entreprises. Mais chaque fois, j'ai cherché à apporter une solution, ou du moins une piste d'amélioration.

Alors pourquoi les auteurs des quelque 2500 nouvelles reçues par l'Aract en vingt ans n'ont-ils pas, eux aussi, dépassé le constat pour proposer des voies de progrès ?

Peut-être parce que la parole est encore muselée dans l'entreprise...

Peut-être parce que l'expression des émotions et des ressentis n'est pas encouragée...

Peut-être parce qu'il serait temps de réinventer la boîte à idées, pour que chacun ose contribuer à l'amélioration du collectif.

Indignons-nous, oui - mais agissons !

Secouons les contraintes qui pèsent sur les organisations. Proposons des idées pour rendre plus fluides les processus de travail et les relations humaines.

Remplaçons la Direction des Ressources Humaines par une Direction de la Richesse Humaine, évaluée chaque année par l'ensemble du personnel.

Le concours de nouvelles ne devrait pas être le lieu des plaintes et des pleurs.

Il pourrait devenir un audit littéraire permanent du monde du travail, un espace où la fiction révèle les dysfonctionnements, mais surtout inspire des solutions.

Voilà un beau thème pour une prochaine nouvelle : celle d'une entreprise où la parole libérée transforme le travail en aventure humaine. Je parie qu'elle décrocherait le premier prix !

Ceci dit, félicitons chaleureusement les auteurs des nouvelles qui depuis vingt ans ont eu l'audace d'écrire, de s'exposer, voire de se révéler, car souvent les protagonistes de nos nouvelles sont proches de notre quotidien et nous ressemblent... Félicitons-les pour nous avoir permis de réfléchir et pour avoir utilisé à bon escient cet espace de liberté que représentent les nouvelles.

Et félicitons, enfin, l'Aract d'avoir créé et maintenu vivant, année après année, ce précieux espace d'expression où le monde du travail se raconte, se questionne pour, peut-être, se réinventer demain.

Florian MANTIONE

Homme de l'être

Le réparateur de silences

Thierry LEFEBVRE

1^e prix du concours 2025

« Il faut parfois briser le silence pour découvrir qu'il chantait. »

Sur la vitrine de mon atelier, une enseigne discrète : « Réparations délicates ».

Certains passants ralentissent, franchissent le seuil, puis s'immobilisent, surpris par l'absence d'objets à bricoler.

- Que réparez-vous ?

- Les silences.

Ils rient, jusqu'à ce que leurs yeux accrochent un atténuateur de souffle, un amplificateur à lampe, un analyseur de spectre, un stéthoscope inversé... La plaisanterie s'éteint aussitôt. Ici, le silence pèse lourd et occupe toute la place ; c'est que je le prends au sérieux, moi.

Je suis Léo Méridnac, 53 ans, spécialiste de l'inaudible, expert en impalpable.

Mon local est un ex-cabinet médical : carrelage écaillé, paravent délavé, relents d'éther. Sur les murs, des graphiques de secrets, des cicatrices d'aveux, des déchirures de pardons. Sur un buffet, des fioles de mots égarés, retrouvés, oubliés, refusés.

Attraper les soupirs, saisir les rumeurs, cueillir les moments suspendus requièrent la minutie d'un horloger. D'où : tournevis pour resserrer une pause, pince brucelle pour extraire un non-dit, plume de geai pour dépoussiérer un regret. Cette précision me protège de mon désordre intérieur.

En effet, si je parle la langue du silence, il en est un qui me résiste. Car tous les silences ne se valent pas. Il y a ceux qui apaisent et ceux qui étouffent. Certains sont plus éloquents que les mots, d'autres moins sages que la parole. Et il y a les taiseux, -comme le mien-, les plus cruels.

Tout s'est cassé un mardi de février. J'avais huit ans quand le téléphone sonna. Ma mère a lâché sa tasse de thé qui s'est fracassée contre le carrelage, et dans ce fracas de porcelaine s'est brisée notre famille ; on nous apprenait le suicide de Claire. À cet instant, le tempo des Mérignac s'est fêlé : il manquerait un clic à chaque mesure.

Depuis, chaque patient me renvoie l'écho de ce choc.

Un mardi de pluie, Émilie pousse la porte.

- Mon mari et moi jouons la même partition, mais nos instruments ne résonnent plus de concert.

Je pose un diapason sur la table. Il vibre à peine.

- Décrivez-moi cette panne !

- Comment le puis-je ?

- Toute béance a sa fréquence, même imperceptible. Et rien n'est innommable dans votre cas.

- C'est un rouage grippé cran par cran, murmure-t-elle. Nos mécanismes tournent en vain, les engrenages ne mordent plus.

Dans son timbre fêlé, je perçois notre mutisme. Ma mère et mon père, deux pendules dérégées, séparées par des tic-tacs désaccordés. Et moi, petit balancier, oscillant pour les synchroniser.

Sept jours plus tard, Mathieu l'accompagne. Il fixe les vitres tandis qu'elle tripote son alliance. Je leur tends des protections auditives.

- Asseyez-vous l'un à côté de l'autre. Le silence permet de dire des vérités.

Les premières minutes s'étirent. Ensuite leurs souffles coïncident. À la vingtième, Mathieu tremble. Émilie tend la main. Leurs doigts se rejoignent.

Quand ils retirent les embouts isolants, leurs yeux disent : nous nous sommes entendus.

Je referme leur dossier, troublé par cette résonance familière...

Quelqu'un saura-t-il panser le silence que ma sœur a laissé ?

Surgit Victor, traits tirés, pas saccadés.

- Nul contact avec ma fille depuis un an, quatre mois et trois jours ! Tandis qu'il s'agite, le visage de Claire flotte devant moi. Quels signaux ai-je manqués ? Quelles phases n'avais-je pas captées ?

- Faites quelque chose !

Je lui tends le métronome.

- A régler sur votre battement cardiaque.

D'emblée, la cadence s'emballé. Il évoque Lucie : ses peurs, ses tremblements. Le rythme s'intensifie : sa colère à lui, ses violences, ses "corrections éducatives", la fois où il l'avait trainée par les cheveux...

- Je veux la retrouver !

- Votre fille ou votre emprise ?

Le métronome vole contre le mur. Les ressorts s'éparpillent.

- Charlatan ! hurle-t-il, criard comme un réveille-matin.

Il claque la porte. Un mois plus tard, un sms : « Papa a reconnu ses torts. Merci. L. »

Un cœur rouillé peut donc se régler !

À l'automne, Rebecca s'effondre dans un fauteuil.

- Thomas est décédé il y a trois mois. J'ai perdu le son de sa voix.

Sa main cherche sa gorge pour en retirer les mots coincés. Son deuil ravive le mien, interminable, inachevé.

Je lui prête mon carnet.

- Dessinez ce blocage !

Elle trace un cercle hachuré si fort que le papier se déchire.

Entre les séances, je lui demande d'ouvrir la fenêtre et de noter chaque oiseau entendu : « 6 h 12 : trilles », « 9 h 23 : roucoulements », « 13 h 56 : pépiements ». Peu à peu ces notations l'ancrent dans le présent, transforment son attention, comblent l'espace laissé béant. Les traits s'éclaircissent en arabesques colorées.

Six mois plus tard, elle m'annonce :

- Vous m'avez redonné la parole.

- C'est vous qui avez été attentive à l'indicible. Ces oiseaux incarnent la liberté du chant naturel. En s'ouvrant à leurs vocalises, vous vous êtes reconnectée à votre capacité vocale endormie.

Elle dépose un coquillage sur mon étagère

- Le dernier ramassé ensemble, plein de "je t'aime".

À mon oreille, j'entends le bruit de leur bonheur rouler en vagues.

En l'aidant à retrouver la voix de Thomas, ne chercherais-je pas celle de Claire, perdue dans la déflagration d'une après-midi d'hiver ?

Enfin hier, un ado m'apporte un magnétophone hors d'usage : circuits grillés, bande emmêlée.

- C'est pour mon jumeau, il est aphasique depuis un accident. Avant, il enregistrait tout : souffle du vent, voix du soir, pas dans les feuilles. En fait, Antoine peut tout entendre et dire ; mais le fil invisible reliant ses mots à sa bouche s'est rompu dans la chute.

- Vous pouvez le réparer ?

J'examine l'appareil, il est irrécupérable ; qu'importe ! l'enjeu est ailleurs.

- Laisse-le-moi !

Je fabrique un engin à l'identique. Même boîtier, mais coque vide : fils inertes, cristaux éteints, clochette factice.

Trois semaines plus tard, Julien revient : « Les docteurs parlent d'amélioration. Antoine suit nos conversations. »

- Monsieur, comment avez-vous fait ?

J'ai seulement donné l'illusion qu'un dispositif pouvait repartir ; parfois, cela suffit. Antoine a compris le cadeau, accepté la supercherie, et les médecins ne sont pas dupes.

Désormais entre les frères, un dialogue muet s'est tissé - une suite de regards complices, réglés sur une même longueur d'onde.

Ce soir-là, c'est moi qui ai reçu le véritable cadeau. En rangeant mes outils, l'évidence m'a frappé : depuis quarante-cinq ans, je rafistole le silence des autres et j'esquive le mien. Le leurre fabriqué pour Antoine sera mon dernier mensonge : tout bris ne se recolle pas. Claire ne reviendra pas. Ce vide demeurera. Plutôt que le fuir, je vais apprendre à l'habiter.

Réparer n'est pas toujours remettre en marche. La beauté niche aussi dans les fêlures. Le bonheur n'est pas une route sans heurts ; chaque vie porte ses fractures, qu'il nous appartient de souder d'un peu de courage, d'acceptation et d'espoir.

Accueillir ses blessures, les comprendre : voilà le chemin vers la paix intérieure.

C'est cela se reconstruire.

Je cours chez Elsa, restauratrice de tableaux que j'ai quittée, par crainte de lui imposer mes failles.

Je la surprends sous sa lampe d'architecte, pinceau suspendu sur un paysage.

- Tu avais raison, dis-je. Je dois d'abord m'aider moi-même, d'autant que ma sœur repose en paix... sinon j'aurais reconnu sa voix dans tous ces silences.

Nous nous enlaçons dans une quiétude partagée. Pas parfaite encore, quelques décalages, mais assez pour être musicale. Et c'est cela aussi aimer.

La ville s'endort ; mille et un métronomes résonnent. Dans l'atelier d'Elsa, le mien a trouvé de quoi battre la chamade.

Demain, j'accrocherai une nouvelle enseigne à ma boutique : « Réparations délicates – Silences accordés sur mesure. »

Je suis aux anges, mon silence a sa place dans l'harmonie du monde, ce monde qui, lui aussi, cloche tant bien que mal.

... Silence donc, non pas de fin... mais d'ouverture... Tout commence.

Quand sonne le clairon

Colette DINARD

2^e prix du concours 2025

« Soulager sans hâter, accompagner sans fuir : honneur discret de ceux qui restent. »

La petite station balnéaire, entre mer et étangs, cultive une discrétion tranquille. Rien ne s'y presse : départs et retours se fondent dans le paysage. Au crépuscule, une lumière basse étire les ombres sur les façades ocre, tandis que l'air salé, mêlé aux senteurs d'algues et de garrigue, s'infiltré dans chaque interstice, tenace et familier.

Jean Delort est le copain des pêcheurs qui trient, blaguent, jurent. Il connaît chaque pierre du port, aime arpenter les quais bosselés, longer le canal comme on relit un livre familier, reconnaître les bateaux à leur seul moteur.

On l'appelle ici "le clairon des joutes". À la belle saison, son instrument cadence les affrontements sur l'eau et résonne avec les cris du public. Mais derrière chaque note se cache un refrain plus sombre : celui d'un quotidien où il affronte douleur, impuissance et usure du temps.

Infirmier libéral, il voit la souffrance s'accrocher aux êtres, creuser les visages, éteindre les regards. Il soigne, soulage, mais ne sauve pas. Cette impuissance l'épuise. À force de l'affronter, la détresse s'infiltré en lui telle une bruine invisible et persistante.

À l'autre bout du village, près des marais, dans la cabane aux volets délavés, Simone, la mère de Marie, son amie d'enfance, s'affaiblit chaque jour davantage. Le cancer progresse.

Chaque fin d'après-midi, Jean la retrouve allongée dans le grand lit en fer rouillé. Sa peau porte les stigmates de la maladie, ses yeux peinent à rester ouverts. Il ajuste la dose de morphine, surveille chaque geste, habitué à déceler la douleur même silencieuse. Ce qu'il

fait ne changera rien à l'issue. Il le sait. C'est tout ce qu'il peut offrir.
À moins que...

- Jean... tu es là ?

Il se penche vers elle.

- Oui, Simone.

Sa voix est faible.

- Tu ne me laisseras pas tomber ?

Jean s'agenouille et lui prend sa main. Légère, comme du papier usé.

- Non... Simone.

Elle esquisse un sourire, trace persistante de sa beauté d'antan.

- Tu sais... Je n'ai plus la force de supporter ça. Tout est trop pénible... plus d'énergie... Il faut que tout s'arrête...

Elle marque une pause, souffle court... d'un oiseau blessé

- Elle doit cesser... Jean... la douleur... Et toi, tu peux m'aider...

Son regard accroche le sien, ni crainte ni hésitation, juste un immense harassement. Sur la table de nuit repose la lettre : sa demande explicite de sédation profonde.

- Sois pas triste, mon p'tit Jean...

Sa faible voix résonne d'une grande bonté.

- Écoute... quand sonnera l'heure... ce qui m'ferait plaisir, c'est d'entendre ton clairon.

Elle s'arrête, puis reprend.

- Quand tu joues, tu peins l'air de musique. Chaque note est une touche d'amour qui danse avec la lumière. Pour ma dernière traversée, que souhaiter de mieux que ton chant ?

Elle ferme les yeux, esquisse un geste fragile - "Attends" ou "À bientôt" ? Il reste figé, incapable de décrypter ce signe muet.

Puis Jean s'éloigne vers le Lez. La nuit, les étoiles et le murmure de l'eau lui ont toujours apporté la clarté.

Car il existe une voie qui apaise sans précipiter l'inévitable. Pour la première fois de son existence, il choisit d'engager cette démarche¹. Le cadre juridique fixe la procédure. Le médecin traitant organise une procédure collégiale réunissant deux autres médecins. Ensemble, ils confirment que le pronostic vital de Simone est

¹ La loi Claeys-Leonetti de 2016 ne légalise pas l'euthanasie active. Elle vise plutôt à encadrer l'accompagnement des patients en fin de vie dans le respect de leur dignité, conformément aux dispositions prévues par la législation française.

engagé à court terme et que sa souffrance demeure incurable et réfractaire, malgré tous les traitements adaptés. Les directives anticipées de Simone, rédigées en présence de Marie, sa fille, personne de confiance, sont consultées. À l'issue de cette concertation, l'équipe médicale décide de mettre en œuvre une sédation profonde et continue jusqu'au décès. La décision est tracée dans le dossier médical.

Les jours s'étirent comme un fil ténu entre deux mondes. Les pensées de Jean gravitent autour de la chambre aux volets mi-clos. Il surveille l'évolution de l'état de Marie, communique avec l'équipe soignante. L'annonce de la date tombe comme un couperet, coïncidant avec celle du tournoi annuel des joutes. Synchronicité trop parfaite pour être fortuite.

Tandis que la ville vibre au rythme des festivités, Jean serre quelque chose contre sa poitrine. Simone le voit entrer :

- C'est aujourd'hui le tournoi... Ah... t'as pris ton clairon... C'est donc le grand jour...

Son regard fixe le sien. Elle n'a pas peur. Elle a traversé tant de tempêtes pour craindre les ténèbres. Dans ses yeux, il ne discerne ni hésitation ni regret, mais une lassitude infinie, celle des combats trop longs, des douleurs très profondes.

- Mais toi, Jean... es-tu sûr ?

Sa voix est un souffle qui se perd dans la chaleur lourde de la chambre. Il voudrait répondre avec certitude, lui offrir des mots réconfortants, mais sa gorge se serre. Alors, il se contente d'un hochement de tête, maladroit, fragile.

- Oui Simone... Tu vas pouvoir te reposer...

Sa voix tremble. Elle esquisse un sourire, puis lève une main frêle, évoquant un adieu provisoire ou une promesse de retrouvailles... Serait-ce la même chose ? Il n'ose pas chercher à comprendre.

Les autres ont également franchi le seuil.

Jean recule, à contrecœur. Marie se tient droite malgré les larmes qui menacent. Digne fille de sa mère, elle demeure forte. Il lui prend la main.

Avec douceur et précision, le médecin ajuste le débit de la perfusion. Les produits sédatifs s'écoulent lentement dans la tubulure. Progressivement, les traits de Simone se détendent, la tension qui crispait son visage depuis des semaines s'efface. Ses paupières se ferment ; elle s'abandonne à un repos longtemps attendu.

Jean observe ce visage apaisé. Plus de grimaces, plus de ces gémissements étouffés qui lui déchiraient le cœur. Les benzodiazépines font leur œuvre : Simone dort maintenant d'un sommeil profond, à l'abri de toute souffrance. Sa respiration, bien que ralentie, demeure régulière.

Les heures s'égrènent dans le silence de la chambre. Marie tient la main de sa mère, Jean veille à ses côtés. Le médecin passe régulièrement vérifier que tout se déroule correctement. Parfois, la respiration de Simone se fait plus espacée, plus faible. C'est la maladie qui suit son cours naturel, tandis que les médicaments la maintiennent dans un état d'inconscience totale, loin de toute douleur.

Au bout de quelques heures, sa respiration devient imperceptible, puis s'arrête doucement. Simone s'est éteinte paisiblement, emportée par sa maladie, mais préservée de l'agonie qu'elle redoutait. La sédation a tenu sa promesse : elle n'a rien senti, rien souffert.

Jean demeure adossé contre le mur immaculé. Personne ne parle. La mer, au loin, poursuit son éternel murmure. Enfin, il se penche, ouvre l'étui de son clairon aux reflets cuivrés, porte l'embouchure à ses lèvres et joue, tout bas, la sonnerie "Aux morts", mélodie qui accompagne ceux qui partent. Comme une prière, les notes s'élèvent, vibrantes et solennelles, se mêlant au chant du vent qui caresse les oliviers. Pour la première fois depuis longtemps, il se sent léger.

Il n'a pas trahi son serment. Il n'a pas cédé à la facilité d'un acte interdit. Il l'a accompagnée avec humanité, dans les limites de la loi et de la déontologie qui fondent sa profession¹.

¹ Ce texte a été rédigé avant l'adoption par l'Assemblée nationale des modifications de la proposition de loi créant un droit à l'aide à mourir (27 mai 2025).

Là-bas, les cris de la fête résonnent. La vie continue... comme si de rien n'était...

Jean range le clairon, effleure une ultime fois la main de Simone et sort. Il ne peut se résoudre à refermer la porte, cela signifierait tourner la page.

Quelques semaines plus tard, Jean quitte la ville pour l'arrière-pays, loin du port, loin des joutes. Sans emporter son clairon... Marie devrait le rejoindre le mois prochain.

Enfin le soir, quand le vent traverse les collines, il ferme les yeux. Il revoit le visage apaisé de Simone. Et cela lui suffit.

Louise

Lionel CARLIER

3^e prix du concours 2025

Louise poussait lentement son chariot dans le couloir du premier étage, comme elle le faisait depuis plus de quarante ans. Sa blouse grise, usée aux coudes, se fondait dans les murs fatigués du lycée Émile-Zola. Elle connaissait chaque marche qui grinçait, chaque néon capricieux, chaque sac d'élève oublié. Elle connaissait surtout les gens. Tous. Sans exception.

Elle entrait dans la salle des professeurs à 6h45, avant que quiconque ne soit arrivé. Elle y remettait de l'ordre. Elle lavait les tasses sales et les rangeait dans le placard du fond, remplissait la cafetière d'eau fraîche, glissait un mot doux à Mademoiselle Lestuc pour lui rappeler où elle avait oublié ses clés la veille. Elle passait un coup de chiffon sur le photocopieur, ajustait les feuilles dans le bac et l'allumait afin d'éviter les bourrages papier que faisait la machine quand elle n'était pas préchauffée. Personne ne l'entendait venir. Elle opérait comme une ombre, précise, discrète, essentielle.

Dans les couloirs, elle croisait les élèves en difficulté, ceux qui rentraient la tête basse. Elle les abordait sans en avoir l'air.

- T'as pas l'air bien, toi. Ça va chez toi ?

Et souvent, les mots sortaient. Parce que Louise ne jugeait pas. Elle écoutait. Elle savait. Et parfois, quand un conflit menaçait d'exploser, un mot d'elle suffisait. Un mot bien placé, au bon moment.

Elle retrouvait les clés perdues, les téléphones oubliés, les bulletins égarés. Elle raccommoait les fils invisibles entre profs en

désaccord, élèves au bord de l'exclusion, parents à bout de nerfs. On la remerciait rarement. On ne la voyait pas.

Jusqu'à ce matin-là.

C'était son dernier jour.

Elle le savait. Le proviseur aussi. Mais rien n'avait été prévu. Aucun pot, aucune carte signée à la hâte, aucun « merci pour tout ». Les élèves l'ignoraient. Les professeurs aussi.

Ce jour-là, comme tous les autres, elle avait rangé les chaises de la salle d'arts plastiques, huilé la serrure du bureau du CPE, désamorcé une dispute entre deux Terminales. À midi, elle avait nettoyé les toilettes de l'administration — celles que personne ne voulait toucher — puis elle avait lavé son seau, rangé sa blouse, et refermé pour la dernière fois la porte de la loge.

Personne ne la vit partir. Elle glissa hors du lycée comme un courant d'air.

Le lendemain matin, la cafetière était vide... et les tasses sales. Mademoiselle Lestuc renversa son café froid sur un tas de copies, en s'apercevant qu'elle n'avait, une fois de plus, pas ses clés.

- C'est pas vrai... où est-ce que je les ai mises encore ? râla-t-elle, en cherchant dans son sac sans fond.

Dans le couloir, un papier gras voletait. Puis un deuxième. Les corbeilles à papier débordaient. Un élève de Seconde trébucha sur une canette vide dans la cour. Les toilettes étaient fermées pour « raison d'entretien technique ».

Et au secrétariat, le proviseur hurlait dans son téléphone :

- Non madame, je ne sais pas pourquoi votre fille pleure en rentrant à la maison. Non, je ne sais pas ce que veut dire "elle se sent mal

dans ce lycée". Oui, elle peut me voir à 14h. Non, pas maintenant, j'ai... une photocopieuse à démonter !

Le photocopieur, justement, était en panne. Écran figé, feuilles coincées, bourrage papier. Une guerre sans fin. Et personne n'avait songé à appeler un technicien. Louise, elle, aurait tapoté doucement le capot, soufflé dans l'interstice, remplacé les rouleaux. Mais Louise n'était plus là. La crasse et le désordre s'accumulaient dans tout l'établissement...

- Le prestataire passe quand déjà ? demanda une surveillante en jetant un coup d'œil dans le hall.

- Je crois... une fois par semaine. Le mercredi soir. Pour "désinfection et nettoyage sommaire".

Mercredi était encore loin.

Les heures passèrent. Les profs s'étonnaient de leur désorganisation soudaine. Les élèves étaient nerveux, les papiers traînaient au sol comme des feuilles mortes, et dans la salle des professeurs, quelqu'un avait lancé :

- Quelqu'un sait où est Louise ?

Un silence.

Puis un autre.

- Elle est partie hier, non ? À la retraite.

- Ah bon ? déjà ? Personne ne lui a rien dit ?
Silence gêné.

Certains se sentaient vaguement coupables. D'autres, pas du tout. Après tout, ce n'était « qu'une femme de ménage ».

Mais à 10h30, lorsque la photocopieuse rendit l'âme pour de bon, que trois parents campaient devant le bureau du proviseur, et qu'un élève vomit dans un couloir sans que personne ne vienne nettoyer, le lycée comprit.

Un seul être vous manque...

Et tout est détraqué.

Épilogue

Louise, assise sur un banc au parc, observait les pigeons. Elle avait gardé son vieux badge du lycée, comme un souvenir. Elle n'attendait pas de reconnaissance. Elle n'en avait jamais eu. Ce n'était pas pour ça qu'elle avait travaillé. Elle pensait à eux, un peu. Mais surtout, elle savourait le silence, le temps retrouvé.

Son téléphone vibra. Un message d'une ancienne élève.

« Je sais pas si vous vous souvenez de moi, mais vous m'avez parlé un jour dans un couloir, alors que je pensais que personne me voyait. J'ai appris que vous preniez votre retraite... Merci pour tout. »

Louise sourit. On l'avait vue. Au moins une fois.

Promotion sans canapé

Jacques CAPELLE

Prix de la provoc

S'il existait une élection Miss Travail, j'aurais toutes les chances de figurer sur le podium. Encore faudrait-il que je me présente... mais ne suis pas assez sotté pour cela.

J'ai quarante-cinq ans. Allongée sur mon lit, je rêve et une partie de mon existence me revient en mémoire.

J'ai commencé à travailler à 17 ans, après le bac que j'obtins sans difficulté. J'ai même eu une mention. Mais, pour mes parents, mon père surtout, il fallait rapporter de l'argent à la maison. Il me trouva un emploi dans une grande entreprise de la ville. Sans qualification, je devais distribuer le courrier dans les différents services, tamponner des bordereaux, mettre sous enveloppe les publicités, apporter le café ou des rafraîchissements lors des réunions... Bref, un travail varié mais sans intérêt. Mon local se situait à côté du standard. J'ai vite sympathisé avec Elodie, jolie fille, qui occupait ce poste. Elle me racontait sa vie amoureuse, fort compliquée. Elle était la maîtresse d'un pharmacien de la ville, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir de temps en temps des amants de passage, le plus souvent mariés. J'étais sidérée, aucun garçon n'avait essayé de me draguer. Sans être laide, je suis parfaitement quelconque. Si j'assiste à une réunion avec beaucoup de participants, le lendemain, nul ne peut dire avec certitude si j'étais présente ou non. Détective privé, je serais un as de la filature.

Dès que j'eus dix-huit ans, je désertai le carcan familial et louai une petite chambre de bonne. Au moins, ce que je gagnais serait entièrement à moi ! Et pour mettre un peu de beurre dans les épinars, le samedi matin, j'aidais un maraîcher à vendre ses légumes

sur le marché. Payée au noir, je repartais en plus avec de nombreux invendus. Tout bénéfice !

Je me contente de peu : déplacements à vélo ou à pied, téléphone portable bas de gamme avec un forfait à cinq euros. Mes loisirs : la lecture. Un abonnement à la bibliothèque ne coute presque rien.

Je remplaçais Elodie lors de ses pauses qui avaient tendance à s'éterniser. Elle pianotait sur son smartphone, entretenant une correspondance amoureuse des plus fourniees. Le directeur des ressources humaines (DRH) le savait mais ne disait rien. Peut-être Elodie lui accordait-elle ses faveurs ?

Et puis, un jour, l'accident. La standardiste rentrait chez elle, à vélo elle aussi. Ne s'arrêtant pas au stop au bas d'une petite rue, elle fut pulvérisée par une camionnette de livraison. Elle ne fut pas tuée mais resta paralysée. Au début, j'allais lui rendre visite mais j'avais l'impression, à tort ou à raison, que cela ne lui faisait pas particulièrement plaisir. Mes visites s'espacèrent, puis cessèrent.

Le DRH me proposa le poste de la malheureuse ; je l'acceptai, bien évidemment. Ce travail, plus intéressant était de surcroit mieux payé. J'avais toujours regretté de ne pas avoir poursuivi mes études ; je m'inscrivis à des cours par correspondance pour préparer le diplôme de comptabilité et de gestion (DSG).

Le DRH le savait car je devais m'absenter lors des examens et il fallait me remplacer ces jours-là. Il m'encourageait et me fit savoir que si un poste se libérait dans l'entreprise, il me le proposerait, car il était un fervent partisan de la promotion interne.

J'obtins mon diplôme brillamment, et la chance me sourit : l'aide comptable, garçon célibataire, porté sur la bouteille, chuta dans le port un samedi soir. Il mourut noyé. L'autopsie révéla qu'il avait deux grammes et demi d'alcool dans le sang. L'enquête conclut à un accident. Comme promis, je pus avoir le poste de cet infortuné garçon. Comme quoi le malheur des uns fait le bonheur des autres.

J'intégrai cette nouvelle équipe, avec Gilles, responsable comptable et Michel, le DAF (directeur administratif et financier). Mais pas question de m'arrêter en si bon chemin. Je m'attaquai donc au diplôme supérieur de comptabilité et gestion (DSCG).

L'entente avec mes deux supérieurs était parfaite. Ils appréciaient ma ponctualité, ma vitesse d'exécution dans le travail et le fait que je ne sois jamais absente.

A midi, je déjeunais à la cantine avec Gilles, homme sympathique, marié sans enfant. Le temps passant, je me rendis compte qu'il avait des soucis. Je me permis de lui poser la question, et sous le sceau du secret, il m'avoua être harcelé : quelqu'un lui en voulait mais il ignorait qui cela pouvait être. Pneus crevés, carrosserie rayée, chien empoisonné, projection d'herbicide sur la haie et la pelouse entourant sa maison... la liste n'est pas exhaustive. Évidemment, il avait porté plainte, sans succès et la police a des problèmes beaucoup plus importants à régler. Il n'osait plus partir en week-end. Sa femme, fragile psychologiquement faisait une dépression nerveuse et était sujette à des crises d'angoisse. D'ailleurs, elle l'appelait fréquemment à son travail. Il demandait de plus en plus souvent à s'absenter pour l'accompagner à ses rendez-vous médicaux. Son supérieur n'appréciait que modérément mais je plaidais la cause de Gilles, ayant la capacité de prendre en charge une partie de son travail. J'acceptais, sans qu'on me le demande, de faire, s'il le fallait, quelques heures supplémentaires, non rémunérées : « personne ne m'attend à la maison ». Son supérieur accepta cet arrangement qui ne perturbait pas le bon fonctionnement du service et Gilles me remercia chaleureusement.

Le temps passait, le harcèlement continuait. N'en pouvant plus, il démissionna avec l'intention de s'installer dans une autre ville, loin d'ici. Je n'oublierai jamais son pot de départ. Lors de son petit discours, il me remercia chaleureusement pour tout ce que j'avais fait. J'en eus la larme à l'œil.

J'obtiens, sans le demander le poste ce cet infortuné, avec le salaire adéquat.

Je suis titulaire maintenant du DSCF. J'ai quitté ma chambre de bonne et ai acheté un studio en ville. Je gagne suffisamment bien ma vie pour ne plus aider le maraicher le samedi matin.

Je suis fière de ma carrière professionnelle, j'ai profité de trois vacances de poste : le sabotage des freins du vélo d'Elodie, la noyade de l'aide comptable, le harcèlement de Gilles...c'est moi !

Demain, 12 juillet, premier jour de mes vacances d'été. Il me reste trois semaines pour trouver comment provoquer la vacance du poste de DAF.

Agathe
Cléofé LANDÈS GARCLA

- Agathe.

Sept. Je me racle la gorge et force un peu plus sur ma voix enrouée. Satané rhume. En plus, j'ai le nez qui me gratte avec ce masque.

- Agathe. J'insiste à nouveau, sentant ma voix chevroter sur la dernière syllabe. Et de huit.

J'entends Stéphanie glousser gentiment sur le poste de travail à côté du mien et je cache ma gêne en fixant Agathe qui a toujours les yeux rivés sur son écran, tapant frénétiquement. En même temps, je la comprends, il est 16h25 et elle, qui a l'habitude de toujours finir 10 minutes après l'heure, a dit qu'elle devait absolument partir à l'heure aujourd'hui. Elle doit être en plein rush pour finir ses transmissions.

- Agathe - je poursuis, laissant transparaître ma lassitude dans le ton de ma voix au bout de la neuvième tentative pour attirer son attention.

Stéphanie se penche vers moi.

- Tu sais, quand quelqu'un est aussi concentré, c'est plus efficace d'attirer son attention autrement qu'en l'appelant à répétition, me dit-elle avec un clin d'œil. En plus, elle est à l'autre bout de la pièce, tu seras plus à l'aise pour lui parler si tu es proche d'elle, tu ne penses pas ? Allez courage, c'est bientôt le week-end ! s'exclame-t-elle en voyant mon visage qui doit être tendu.

Je soupire et me lève. Bien sûr qu'elle a raison, mais entre mon corps raide et mon rhume, la fatigue a pris le dessus. Heureusement qu'il n'y a plus que nous dans la pièce. Je traverse le plateau et vais me poster à côté d'Agathe avant de lui tapoter l'épaule pour attirer son attention.

Elle se tourne vers moi, interrompant sa phrase au beau milieu d'un mot, des écouteurs sans fils enfoncés dans ses oreilles. Je comprends mieux pourquoi elle ne m'entendait pas.

- Si tu ne dois pas être en retard, tu ne devrais pas tarder - lui dis-je en désignant la pendule au fond de la pièce, au-dessus de l'ordinateur sur lequel Stéphanie a repris son administratif. Je sais que tu es en vacances après, donc si tu n'as pas terminé, je peux finir de rédiger tes bilans - je poursuis en désignant les papiers étalés devant elle.

Je vois Agathe hésiter une fraction de seconde et lancer un coup d'œil vers Stéphanie. Ça va faire un petit mois que je suis arrivé dans le service de rééducation, et Agathe, malgré son jeune âge, proche du mien, reste la collègue avec laquelle j'ai le plus de difficultés à communiquer. Le fait qu'elle ne se joigne jamais à personne lors des repas notamment n'est sans doute pas étranger non plus à ce manque de lien que je ressens entre nous.

- Tu me demandes pour combien de temps j'en ai ? me demande-t-elle avec hésitation.

Je me retiens de lever les yeux au ciel.

- Avec tes écouteurs, ça ne m'étonne pas que tu ne me comprennes pas, je marmonne avant de répéter plus fort. Si tu es à la bourre, je peux t'aider à finir.

Son regard perdu passe de mon visage à un point sur ma droite et je sens une main se poser sur mon épaule.

- Le temps tourne, tu devrais filer, lance Stéphanie en arrivant à ma hauteur. Tu vas rater ton train sinon. S'il ne te reste que tes bilans, tu peux me les laisser, propose-t-elle gentiment.

Le visage d'Agathe se couvre d'embarras.

- Je ne vais pas te laisser faire mon travail, s'insurge-t-elle.

- Tu as fait les bilans de patients que je devais voir parce que j'étais auprès d'une autre patiente qui avait besoin d'aide. Les tracer dans le dossier n'est qu'un juste retour des choses - finit-elle avec un sourire.

Je vois Agathe hésiter.

- Elle ne le fera pas toute seule de toute façon, dis-je en me penchant vers l'avant pour lui prendre ses papiers.

Je la vois légèrement sursauter mais avant que je ne puisse m'en formaliser, Stéphanie enchaîne.

- Je ne suis pas seule de toute façon, Gaël va m'aider.

Je regarde Stéphanie du coin de l'œil, un peu vexé qu'elle répète après moi. Elle remarque mon regard et me fait un petit sourire de connivence agrémenté d'un clin d'œil.

- Allez, file maintenant, dit-elle et prenant Agathe par les poignets et en la tirant gentiment vers le vestiaire.

Agathe nous jette un regard, toujours incertaine, mais un coup d'œil vers la pendule semble la décider.

- Désolée et merci. Passez une bonne semaine !

- Passe de bonnes vacances, profite bien, dit Stéphanie avec son ton maternel avant qu'Agathe ne tourne les talons.

Alors que je la regarde s'éloigner vers les vestiaires, constatant qu'à aucun moment de notre échange elle n'a eu la politesse de retirer ses écouteurs, Stéphanie interrompt mon flot de pensées.

- Tu ne devrais pas juger les gens sans les connaître.- Elle prend un air pensif avant de corriger. - Tu ne devrais pas juger les gens tout court. Ce n'est pas bon ni pour être un bon soignant, ni pour être un bon humain.

- Je ne juge pas...

Je commence, avant de m'interrompre en voyant un sourire triste se former sur le visage de ma collègue.

- Si tu le dis, lance-t-elle en gardant son sourire qui n'a rien de sa joie habituelle. Excuse-moi si je me suis trompée.

Elle se penche vers moi et me prend doucement les bilans d'Agathe que je tiens toujours entre les mains.

- Tu as fait pas mal d'heures sup cette semaine. File chez toi, toi aussi. Je vais avancer encore un peu et le reste ça sera pour lundi.

- Mais... je commence à protester mais l'éclair de tristesse que je crois apercevoir dans ses yeux m'interrompt. Il disparaît rapidement derrière son clin d'œil malicieux tandis qu'elle me fait ouste de la main.

Je lui souhaite à mon tour un bon week-end avant de me sauver vers les vestiaires.

Quelques minutes plus tard, j'arrive sur le quai pour prendre le métro et j'aperçois Agathe, valise en main, qui attend quelques mètres plus loin. Et elle a encore ses écouteurs enfoncés dans les oreilles. J'hésite à aller lui parler, mais quand nos regards se croisent, je n'ai d'autre choix que d'aller la rejoindre si je ne veux pas passer pour un impoli.

-Tu as retiré ton masque, constate-t-elle lorsque j'arrive à sa hauteur.

Le rouge me monte aux joues. Est-ce un reproche ?

- Oui, j'avais besoin de respirer un peu avant de le remettre dans les transports en commun, dis-je en lui montrant mon masque neuf. Je l'ai porté toute l'après-midi de toute façon, il était temps que je le change.

- C'est une plaie pour moi ces masques. Je ne comprends jamais rien quand les gens me parlent avec.

- Porter des écouteurs non plus ne doit pas t'aider -, je lance, sans prendre le temps de trouver une formulation plus appropriée, la frustration et la fatigue prenant le dessus. Même si ce que tu écoutes est intéressant, ce n'est pas très sympa pour ton interlocuteur.

Les yeux d'Agathe s'agrandissent et la tristesse obscurcit ses yeux.

- Tu veux écouter ? me demande-t-elle, un sourire que je n'arrive pas bien à identifier sur les lèvres. De la compassion peut être ?

Curieux, je hoche la tête avant même d'avoir pu réfléchir à sa proposition, et Agathe retire un de ses écouteurs et me le tend. Je le glisse dans mon oreille et me fige. Un petit bourdonnement vient chatouiller mon tympan, mais je n'entends ni musique, ni podcast, juste cet étrange silence bourdonnant. Un bruit blanc. Je fixe Agathe tandis qu'elle m'observe à son tour, dans l'attente, semblant guetter ma réaction. Et puis, je me mets à repenser à mes pièces de puzzles imaginaires. A Agathe qui préfère manger seule. A Agathe qui ne me comprenait pas avec mon masque. A Agathe qui a été secourue par Stéphanie. A Agathe qui entendait Stéphanie et m'ignorait moi. A Agathe et ses écouteurs. A ses écouteurs et à leur silence vibrant...

- Juste pour être sûr, je dis avec un filet de voix. Les bruits blancs peuvent compenser des acouphènes pas vrai ? Et ça, je pointe un doigt vers son écouteurs qui est maintenant dans mon oreille, ça permet de générer des bruits blancs ?

Agathe hoche la tête. Une seule fois. Toujours sans mot dire. Toujours dans l'attente.

Et tout d'un coup, dans un click sonore, la dernière pièce de mon puzzle imaginaire se met en place dans ma tête et la vérité me frappe au visage comme une évidence, la surprise bloquant ma respiration.

Agathe est malentendante.

Entre la paume et le cœur

Laurence BRAHIMI

Elle avait presque tout oublié ce matin-là.

Sa caisse de petits outils, ses fiches d'atelier, même la terre chamottée qu'elle avait préparé la veille. Seule sa voiture semblait pleine de silence, de questions, de fatigue. Et de quelques blocs de faïence blanche, heureusement.

Devant le centre, un portail entrouvert sur un jardin simple. Quelques enfants en fauteuils, des jeux un peu usés. Et ce calme si particulier des lieux où l'on accompagne, chaque jour, l'invisible.

Elle s'appelle Élise. Elle est céramiste. Elle travaille la terre avec les mains et le cœur. Ce matin-là, elle avait rendez-vous avec des enfants en situation de handicap... et avec leurs soignants.

Elle ne savait pas encore que le plus fragile ce jour-là, ce ne serait pas la motricité d'un enfant ou la courbure d'un bol raté. Ce serait ce qui ne se dit pas. Ce qui reste au bord des lèvres. Ce qu'on n'a jamais appris à exprimer dans le cadre du travail.

La salle était baignée d'une lumière d'avril.
Pas trop froide, pas encore brûlante.
Une lumière pâle et franche, comme un matin de porcelaine.
Elle s'infiltrait doucement par les grandes vitres, déposant sur les tables nues des ombres douces et mouvantes.

On avait poussé les meubles, sorti les tabliers.
Les enfants arrivaient par petits groupes, dans un mélange d'énergie et de retenue.
Certains criaient, d'autres murmuraient, quelques-uns ne parlaient pas du tout, mais tous semblaient attirés par la promesse de l'atelier.

On lui avait dit : *"ils adorent patouiller"*.
Mais ce qu'elle vit, c'était plus que ça.

C'était une soif de faire. D'exister autrement que dans les soins ou les emplois du temps.

Une joie brute, un élan irréprensible d'être là, ensemble, les mains dans la terre.

Élise respira profondément, s'ancra dans ses gestes. Elle montra une technique simple : prendre une boule de terre, la creuser avec le pouce, tourner, lisser, recommencer.

Certains enfants imitèrent aussitôt. D'autres hésitèrent.

La terre avait ce pouvoir : elle rassure ou elle déstabilise. Elle oblige à sentir.

Les formes naissaient lentement. Maladroites, généreuses, vivantes.

Et puis, presque sans qu'elle ne s'en rende compte, les adultes s'étaient rapprochés.

D'abord restés debout, en retrait, à surveiller, encadrer, diriger.

Puis, peu à peu, ils s'assirent aussi.

Prirent un peu de terre. Puis un peu plus.

Leurs gestes étaient d'abord techniques, fonctionnels. Mais bientôt, quelque chose se relâcha.

Leurs mains se mirent à créer sans but. Sans productivité. Juste pour le plaisir de sentir, d'étirer, de malaxer.

Samuel, un soignant à la carrure tranquille, modelait un petit animal sans nom.

Ses mains étaient larges, usées, et pourtant tendres dans la manière dont elles pinçaient la terre.

À côté, Amélie, éducatrice, roulait des colombins avec régularité, presque machinalement, comme si son corps savait avant elle qu'il avait besoin de ce mouvement-là.

Un autre préparait un récipient *"pour les épices de la vie"*, avait-il dit en souriant, les yeux pleins de fatigue.

Personne ne parlait vraiment du travail. Pas comme dans les réunions, les plannings ou les rapports.
Mais les gestes disaient ce qu'on ne dit pas.
La fatigue dans les épaules.
Le manque de reconnaissance.
Les tensions qu'on avale.
Et, par-dessus tout, la beauté qu'on essaie de préserver, malgré tout.

Autour de la table, le bruit des enfants s'était fait doux.
Un bourdonnement heureux.
Les adultes échangeaient des regards. Certains riaient doucement.
D'autres semblaient loin, perdus dans la forme qu'ils faisaient naître.
Pas besoin de beaucoup de mots. Juste cet espace. Ce moment sans injonction.
Ce droit d'être là.

Élise leva les yeux, les regarda, tous. Et se sentit soudain bouleversée par leur silence actif, par cette présence attentive qui émanait d'eux.

Elle pensa : *C'est ça, parler du travail.*
Pas forcément dire, expliquer, poser des diagnostics.
Mais être ensemble, autrement.
Retrouver ce qu'on fait avec les mains. Ce qu'on ressent dans le corps.
Et laisser remonter ce qu'on n'avait pas eu le temps de formuler.

À la fin de l'atelier, alors qu'on rangeait les outils, Samuel murmura :

- C'est fou comme ça fait du bien. Je crois que j'avais oublié que mes mains savaient faire autre chose que soigner, soulever, nettoyer.

Personne n'ajouta rien. Mais tous hochèrent la tête.
Un silence dense.
Comme une promesse.

Quelques semaines plus tard, Élise reçut un message.
Une photo.

Sur une table en salle de pause, trois pots en terre.

Un hérisson cabossé.

Un panneau fait main :

“Atelier céramico-bavard - chaque dernier jeudi du mois. Pour parler du travail sans pression.”

Elle sourit.

Ce jour-là, elle comprit que la terre avait, une fois de plus, joué son rôle.

Pas de miracle. Pas de solution miracle.

Mais un espace.

Un petit quelque chose qui change tout.

Parce que parfois, il suffit d'un geste, d'une parole, et de quelques grammes d'argile pour renouer avec ce qui nous relie.

Et entre la paume et le cœur, se tisse alors un lien invisible, solide et doux, un fil d'humanité qui nous garde vivants, fragile et précieux comme un bol fêlé qu'on continue d'aimer.

Espèce en voie d'inspiration

Tereza DE OLIVEIRA

« Cinquante ans passés et pas toutes ses dents. » C'est le titre du CV que j'ai soumis pour mon nouveau travail. C'est complètement fou, j'ai décroché le job. Je me souviens encore de ce qui m'a poussé à postuler, un évènement d'apparence complètement anodin.

La mine un peu défraîchie, un lourd paquet de cernes sous les yeux, je pédale vite, vite, sans trop me faire d'illusions. Avec un peu de chance, j'éviterai l'averse qui menace, alors je lutte contre le vent de face. Mon vélo a des airs de pièce de collection, il n'est pas électrique, alors j'essaie de faire des étincelles en observant les possibles détails d'une vie encore en ébullition, comme cette scène cocasse que j'ai vue l'autre jour. Un petit bonhomme de 5 ans environ s'arrête sur la piste cyclable brutalement, laisse tomber sa trottinette sur le côté, se retourne et lâche à son papa qui le suit quelques mètres derrière « papa, viens voir, je l'ai évité de justesse ». Le père, dont la fierté est largement émoussée devant ce héros d'un nouveau genre, s'arrête devant le minuscule obstacle au sol, s'abaisse et déclare « grâce à toi, nous allons pouvoir sauver cet escargot, on va le mettre sur l'herbe à côté de la piste, là il ne risquera pas d'être écrasé ». J'ai assisté ce jour-là à un sauvetage en direct d'une partie de la biodiversité. Me croirez-vous si je vous disais que cet escargot m'a donné des ailes ?

Mon nouveau job, tout un programme. Mais avant de vous expliquer comment je l'ai décroché, laissez-moi vous expliquer un peu d'où je viens. Je sors d'une grande école d'ingénieurs dans les années 1990. A l'époque on écoutait encore des cassettes dans un baladeur, on regardait des films avec un lecteur VHS, les téléphones ne servaient qu'à téléphoner. Et puis, d'entreprise en entreprise, j'ai passé de moins en moins de temps au téléphone, de plus en plus de temps à tapoter le clavier d'un ordinateur pour envoyer et recevoir des messages. Passé la cinquantaine, j'ai commencé à réaliser que de plus en plus les autres se servaient de ce que je leur apportais, qu'ils

l'amélioreraient, le rendaient beau, percutant, me faisant disparaître tel un sous-entendu, un fond marin pour des touristes qui ne voient que la couleur bleu émeraude de la mer. Je disparaissais, mais c'était sans compter avec un nouveau ras-de marée qui allait me ranger au placard.

Imaginez le cocktail détonnant : une femme, la cinquantaine bien entamée, le corps chahuté par une ménopause en marche, employée d'un secteur privé très concurrentiel, cumulant un boulot d'aidant, le week-end seulement quand tout se passe bien. La ménopause... étape de l'existence d'une femme, rangée par la médecine au rang d'un phénomène biologique normal ayant définitivement sa place en vous et complètement absent des rayons radar du travail, sauf dans quelques plaisanteries un peu lourdes sur une moustache naissante, des bouffées de chaleur que l'on devine à l'ouverture intempestive de fenêtres en plein hiver. Mais c'est aussi sentir son corps se déformer, sentir votre poitrine gonflée comme si vous allaitiez, et ressentir cette fatigue qui vous fait entrer définitivement dans la catégorie des seniors. Inutile d'aller chercher secours auprès de la médecine, elle vous répondra factuellement que la ménopause est effective après un an sans cycle, qu'il n'y a pas de traitement efficace contre les bouffées de chaleur, et que cela peut durer dix ans. Entre cinquante et soixante ans, la femme que je suis vieillit, la mère que je suis aide ses enfants à devenir indépendants, la fille que je suis aide ses parents devenus dépendants. A faire ce grand écart, je sens fuir le temps où j'étais jeune, de plus en plus j'ai le sentiment de percevoir des êtres chers sur le quai d'une gare avec un billet sans retour. Et j'ai peur, peur de tant de vie qui s'échappe. Alors je veux exister encore, encore un peu.

J'avais déjà commencé à me remettre en cause, à observer mes collègues et à entrer en mode bilan de compétences intérieur. Je comparais leurs forces et faiblesses aux miennes. J'en voulais à l'entreprise de ne pas jouer son rôle de chef d'orchestre chargé de compenser les faiblesses des uns par la force des autres, tout en maximisant l'expression des talents de chacun justement sélectionnés pour apporter le meilleur au groupe.

Mais c'était sans compter sur l'IA, qui gagnait du terrain pour faciliter la vie des travailleurs et l'accès au savoir. En bonne scientifique, je trouvais cela tellement intelligent, tellement puissant. Imaginez-vous que grâce à l'IA, on diagnostiquait mieux les cas de cancer du sein. L'IA allait comparer quantité de clichés de mammographies pour vous donner un diagnostic fiable. J'étais éblouie par ce progrès au service de l'humanité. Mais à mon humble niveau, là où j'étais habituellement sollicitée pour trouver des informations sur des sujets complexes, je l'étais de moins en moins. Après 30 ans plus ou moins passés derrière un écran d'ordinateur à raison de sept heures par jour, je faisais de la fatigue oculaire, cette fatigue qui vous épuise tout le corps au point d'envier n'importe quel métier manuel. Derrière mon ordinateur, face à ce nouveau collègue plus jeune, plus agile, plus performant, je pris peur de disparaître à mon tour des écrans radar.

Je me souviens du temps lointain où j'allais préparer un projet à la bibliothèque en cherchant les livres dans les rayonnages, en lisant le texte, en faisant le résumé moi-même pour rendre ma copie. Aujourd'hui, je regarde ces jeunes sur leur trottinette électrique me doublant à toute allure sur la piste cyclable. Je crains pour moi, pour eux, pour demain. Je repense à cet escargot sur la piste cyclable, et je me sens tout aussi escargot que lui.

Et puis un beau jour je vois cette annonce d'emploi sur un panneau d'affichage du lycée du quartier. Je rentre à la maison, je prends une feuille blanche A4, un stylo et j'écris à la main ma lettre de motivation, n'en déplaie à quelque règle établie dans le parcours de recrutement. A méthode d'affichage à l'ancienne, je testerai moi aussi une méthode de réponse à l'ancienne :

« IA, c'est à toi que je parle, mais je ne te demanderai rien. Tu peux me prendre mon poste au sein de mon entreprise, l'une de mes raisons d'exister dans la société. Mais tu ne me prendras pas ma place pour ce poste. Sais-tu pourquoi on m'engagera ? Parce que je sais avoir des idées par moi-même sans les copier. Je peux t'écrire

ce texte sans l'avoir recherché dans tes bases de données. Parce que je peux ressentir des émotions, être triste, être heureuse, être émerveillée, aimer ou ne pas aimer ce que je fais. Ma force, vois-tu, c'est de m'étonner de ce que je vois autour de moi et d'avoir envie de rendre le monde meilleur, c'est d'avoir un passé, c'est d'être dans l'Histoire de demain.

Ma force c'est de vibrer parce que j'écoute quelques notes de musique, et que j'imagine que c'est le bruit du vent sur les feuilles du sycomore dans le jardin, c'est de respirer pour baisser le stress d'une présentation que j'ai nourrie jour après jour. Ma force c'est de fuir l'assistance à outrance, parce que je veux sentir mon pouls qui s'accélère. Ma force c'est d'écouter celui qui a une expérience à partager pour me nourrir, imaginer, transposer, et faire des associations d'idées.

Ma force c'est de prendre mon téléphone pour parler à quelqu'un, dont c'est le métier, du sujet qui me préoccupe, de l'écouter me partager son expérience pour la traduire en un projet qui serait bon pour mon entreprise.

Ma force c'est tout ce que tu me fais voir comme une faiblesse ou une limite de ma pensée. Ma force c'est d'être un trait d'union permanent entre une partie de moi hier et un futur de moi demain. Ma force c'est d'avoir été pour être autre chose aujourd'hui. Ma force c'est de fatiguer en fin de journée et de m'éteindre en dormant, sans savoir si je me lèverai au matin.

Ma force, ça tu ne le vois pas, c'est d'avoir envie d'apprendre, c'est d'avoir envie de transmettre ce que j'ai appris, ma force c'est d'être inspirante parce que je suis inspirée, même par un escargot sur une piste cyclable. »

Je suis ravie de mon nouveau job : enseigner l'inspiration en zone d'éducation prioritaire pour donner aux enfants le goût d'apprendre par l'expérience. Je viens instiller la créativité mentale. Telle une pollinisatrice de cerveaux, je veux leur apprendre qu'ils ont tout

pour faire le monde sans le défaire. Je veux leur redonner le meilleur d'eux-mêmes, les rendre incroyablement maîtres d'une pensée infinie. L'humanité est entrée en résistance d'elle-même, sort d'une forme de latence pour rêver, créer, agir et je vais pouvoir prendre part à ce nouveau défi, lui redonner son pouvoir d'inspiration par le vivant.

« J'aurai ce job, IA, parce que je ne suis pas toi. »

In-Dependance Day

Stéphanie BOST

J'en avais fait des boites qui m'avaient mise en boite. J'avais toujours eu l'impression d'être en dehors des cases attendues, des discussions convenues, des chiffres escomptés. Je rêvais d'aventures safari et je me retrouvais à compter les actions des structures que je suivais, sans comprendre, croulant sous les indicateurs sans plus-value. J'en avais marre. Toute cette hiérarchie me donnait la nausée. C'était plus scolaire que l'école, plus autocratique qu'une famille paternaliste. Je me demandais vraiment pourquoi je restais là.

Ma boite pleine de bons plans m'avait sortie le ticket gagnant : départ volontaire. J'avais dit oui. Matelas confort. Vacances tranquilles. Temps off. J'avais pu buller au soleil, réfléchir sur le temps présent, ouvrir mes yeux sur ce monde que j'avais à cœur de traverser. Bon, je m'étais lassée. L'appareil photo avait rendu l'âme, j'en avais marre des cocktails, ma famille et mes amis me manquaient. J'avais donc fini par rentrer dans une case : il me fallait un nouveau projet professionnel.

Je voulais cependant essayer quelque chose de nouveau. Pas révolutionnaire, non, je n'en avais pas la trempe. Mais j'avais envie de me mesurer à moi-même et de mieux jauger mes compétences à l'aulne d'une démarche un poil ambitieuse. J'avais encore un peu de temps, un peu d'argent et un conseiller France Travail très au fait des formations pour me faire avancer dans mon plan. Mon InDépendance !

J'avais croisé plusieurs copines qui s'étaient lancées dans cette aventure de l'entrepreneuriat à l'arrivée de leurs 35 ans. Certaines étaient masseuses, d'autres courtières en immobilier ou encore graphistes. Je trouvais ça stimulant. A mon retour de voyage, elles m'ont toutes dit « mais tu serais super en cheffe d'entreprise, ça t'irait trop bien ! ». Au début, j'y croyais pas trop... et à force de constater dans mes bilans de compétences que j'avais des casquettes « commerciale », « créative » et « gestionnaire » aux mêmes niveaux,

ben, j'ai fini par les écouter. Elles ont toutes été incroyables de soutien et d'idées. Chacune y allait sur ce que je pourrai lancer. Oui parce que bon, vouloir être indépendante c'est super mais ce n'est pas un métier !

J'étais décidée. Je ne rentrerai plus dans le salariat : je voulais m'inventer ma propre manière de travailler. J'avais pas envie de refaire une formation diplômante, mais j'avais suivi les « masterclass en gestion », « comment trouver de nouveaux prospects », « créer sa voie » etc.

A force de mini formations, de discussions café avec les copines, de meetings dans les tiers lieux, d'afterwork dans les réseaux, j'étais au clair. J'allais ouvrir une boîte de conseil. J'avais un concept dingue ! Je voulais faire du conseil pour personnes paumées qui comme moi ne savait pas vraiment où aller. Une sorte de France Travail décomplexé. Un conseiller emploi agile. Un truc facile quoi. J'aimais bien discuter, j'adorais donner des conseils et boire des cafés. Ca me semblait idéal. Mon conseiller emploi m'avait même donné encore plus envie quand il m'avait sorti « Vous allez dépoter Clarisse ! »

J'avais un peu peur d'être complètement livrée à moi-même. Certains m'avaient parlé des contrats CAP avec des Coopératives d'Activités et d'Emploi (CAE) mais je m'y voyais pas. C'était trop cadré pour moi. Et puis il faudrait que je leur verse une commission. Je n'avais pas besoin ! J'étais à l'aise en gestion donc bon... ça m'apporterait quoi ?

Et c'est comme ça que le 06 janvier 2024 je démarrais cette nouvelle aventure : (N)ever 2 Fast. Le jeu de mots en anglais marchait bien. Ma copine graphiste m'avait pondu un super logo. J'avais décidé de m'installer dans un espace partagé pour économiser les frais, tout en ayant un lieu plus sympa pour accueillir que chez moi. Je me retrouvais à travailler pour moi, chez moi (ou presque, le cowork était juste à côté !). Liberté, j'écris ton nom !

Les premiers mois, j'avais une de ces bananes ! Je me levais avec un grand sourire, toujours avant le réveil. J'étais une winneuse ! J'enchainais les rencontres avec des personnes qui avaient besoin de

moi... alors je leur donnais du temps, des conseils mais j'avais pas envie de les faire payer ! C'était le début, il fallait que je me crée un réseau auprès de personnes qui pourraient dire à leurs amis à quel point j'étais super. J'ai laissé passer deux mois comme ça. Cela m'a permis de définir mes tarifs et de créer ma plaquette. Deux mois, c'est rien et puis c'était l'hiver, ça permettait aux gens de trouver un rayon de soleil dans leur grisaille. J'étais trop contente de moi !

Bon, les charges j'avais pas grand-chose pour les payer. J'avais pas mal mangé ma cagnotte de départ volontaire et j'arrivais en fin de droit... mais c'était pas grave ! J'étais super confiante. Je gérais (N)ever 2 fast quand même, une boîte où justement faut pas aller trop vite ! Mon conseiller France Travail me recevait plus aussi régulièrement : j'étais sortie des stats donc il avait autre chose à faire. Les formations ne m'étaient plus accessibles gratuitement... et finalement, dans mon espace de coworking il y avait des gens comme moi qui tentaient de faire décoller leur business et qui n'avaient pas besoin de mes conseils payants pour changer de vie...

Le printemps est arrivé. Je commençais à avoir quelques clients. Surtout clientes. Je ne comptais pas trop mon temps, mais c'était pas grave ! Il faisait beau. Je les emmenais dans des endroits sympas. Comme elles manquaient cruellement de confiance en elles, je les accompagnais sur plein d'autres aspects de leurs vies. J'ai fait ça tout l'été. Et peu à peu je ne voyais que ces personnes-là et plus mes copines. Peu à peu, je me rendais compte que je ne connaissais pas tant d'environnements professionnels que ça. J'avais été dans 3 entreprises différentes mais toutes dans le même secteur... je connaissais peu le monde du travail... c'était un peu présomptueux tout ça.

L'automne se terminait et arrivait l'hiver. J'avais pas un rond pour les fêtes. C'était pas grave, j'allais faire des cadeaux maison. Les un an de la boîte arrivaient... et je trouvais que là c'était vraiment pas assez fast. Je savais pas trop vers qui me tourner. J'ai fini par me dire que j'aurais dû envisager les choses différemment. Peut-être que j'avais pas les bonnes compétences. Peut-être que mon étude n'était pas bonne. Peut-être que je n'étais pas au bon endroit. Et Noël dans

ces cas-là c'est pas facile... tout le monde te demande où tu en es... ajoutez à cela que j'étais toujours célibataire et que ma mère me bassinaït avec son souhait d'être un jour grand-mère... Bref, j'étais mal.

L'indépendance était-elle vraiment ce qu'il me fallait ? Est-ce que je n'avais pas un peu failli par confiance dans notre époque, dans mes compétences ? Après tout, on a un service public en France pour aider les travailleurs, je leur proposais sans doute pas mieux : en tout cas, j'étais pas capée. CAP. J'ai fini par repenser aux coopératives. Je me suis dit que là aussi j'avais sans doute été un peu trop fière... mais j'avais plus assez d'énergie pour repartir sur un nouveau concept.

En juillet 2025, ça faisait un an et demi et j'avais à peine accompagné 15 parcours. J'y avais laissé des thunes et des plumes. Et mon insouciance. J'ai fini par retourner émarger à France Travail sans droits... après avoir fait la liquidation un peu trop rapide de (n)ever 2 fast... Je voyais ma liberté s'envoler. Mes rêves avec. J'ai repris mon CV et enchaîné les entretiens. Intérim de quelques mois et voilà... je repartais dans un cercle infernal. Je redevenais salariée. J'allais devoir écouter, faire tout ce qu'on me dirait. J'avais tellement envie de hurler... que j'ai fini par me faire renverser par une voiture alors que je grillais un feu rouge à vélo. Boum. Accident. De la vie.

Les pensées perdues dans mon non travail et dans mes doutes, j'avais fini par oublier ma vie. Elle s'était rappelée à moi. Le gars au volant. C'est une autre histoire... mais heureusement qu'il n'était pas 2 fast...

Inventaire

Colette MICHON

Alors que le téléphone ne sonne plus depuis des mois, une agence d'intérim appelle en début de matinée. Voix jeune, haut perchée, au débit rapide :

- Bonjour ! Êtes-vous disponible aujourd'hui pour un inventaire de 23h30 à 7h ?

Je dis oui. Il faut toujours dire oui. «Oui, bien sûr, pas de problème». En ce soir d'été où je traverse la ville pour rejoindre la zone commerciale, des couples s'attardent encore aux terrasses des cafés. Ceux-là sont à leur place dans le décor. Leur journée est finie, la mienne commence.

J'attache mon vélo à l'entrée de l'hypermarché. Un petit groupe patiente déjà devant les portes verrouillées. L'attente dure, sans aucun signe des silhouettes affairées qui s'agitent à l'intérieur.

Et je me dis soudain que la ligne de partage est là, parfaite illustration de nos conditions respectives : nous, les subordonnés, dehors dans l'ombre. Eux, les décideurs, du côté de la lumière...

On vient enfin nous chercher pour nous répartir aussitôt sur deux secteurs. J'hérite du rayon textile où, après de brèves explications, une encadrante me remet froidement une liasse de références d'articles à vérifier.

Draps de bain, gants de toilette, taies d'oreiller, nappes, torchons, serviettes : je compte et recompte sans relâche, concentrée sur des chiffres qui ne doivent pas danser devant mes yeux dans la nuit qui s'avance en brouillant les repères.

Je viens de m'agenouiller pour ramasser le contenu renversé d'un carton d'étiquettes quand un homme jeune s'approche, costume

bien coupé, allure décidée, qu'en d'autres circonstances je pourrais trouver séduisant. Il me dépasse sans un regard.

A trois heures du matin, l'inventaire est terminé. Sans transition, je suis enrôlée pour la mise en rayon des vins et alcools.

Un cariste apporte des palettes de cartons qu'il me faut ouvrir à mains nues pour disposer ensuite les bouteilles sur les étagères, selon une logique de présentation qui m'échappe. Pourquoi deux rangées de vodka ici et trois de whisky là ? Combien de packs de bière par pile ?

Je fais de mon mieux en m'attendant à être rappelée à l'ordre à tout moment mais rien ne vient.

Nos encadrants semblent avoir disparu. Je remonte les allées vides, les bras chargés de cartons pliés qu'il me faut rapporter au point de collecte, à l'extérieur du magasin.

Il doit être cinq heures lorsque réapparaît soudain l'homme au costume. D'un geste, il rassemble le groupe pour s'installer face à nous, sourire aux lèvres. Sans préambule, il nous annonce que la mission se prolongera jusqu'à 8h00, et attend notre assentiment comme s'il ne s'agissait que d'une formalité.

Je croise le regard de ma voisine, une jeune fille pâle aux traits tirés. Elle doit lire la même lassitude sur mon visage. Il faudrait dire oui tout de suite, oui bien sûr, pas de problème. Mais durant quelques secondes, nous hésitons.

Stupéfaction de l'homme au costume qui semble alors perdre contenance. Comme un directeur de casting devant un mauvais candidat, il lance alors :

- « J'ai demandé à l'agence des personnes mo-ti-vées ! Qui veulent vraiment travailler ! »

M'avancer vers lui. Le saisir sans hésiter par les revers de sa belle veste. Et le sommer de répéter encore une fois cette phrase absurde. Les yeux dans les yeux.

Je ne peux pas. Je n'ai pas la carrure pour m'opposer physiquement à cet imbécile qui vient, en toute bonne conscience, d'ajouter à la fatigue de la nuit le fardeau supplémentaire de son mépris.

Alors je crie. Adieu la politesse, les courbettes, les convenances ! Je m'approche pour lui cracher mon dégoût et il se fige un instant sur place avant de tenter d'appliquer, en bon manager, les techniques de dialogue sans doute apprises dans sa f... école de commerce. Mais il est trop tard et

j'ai déjà tourné le dos pour fuir vers la sortie.

Dehors, je reprends mon vélo. Le soleil qui se lève caresse les vitres des premiers camions de livraison. Un poids lourd se dirige vers l'entrée du parking et son chauffeur, qui semble lui aussi harassé, me sourit.

L'ultime question

Émilie LANSALOT

Ce matin-là, Chloé n'avait pas su se lever de son lit.

Son réveil avait sonné pour la troisième fois, malgré cela, son corps restait figé sous la couette. Un nœud lui serrait la gorge, et elle ressentait comme une boule au ventre. Tout à coup, les larmes s'étaient mises à couler sur son oreiller, sans qu'elle ne sache vraiment pourquoi.

Elle s'était juste imaginé pousser la porte de son bureau, froid, vide et sans vie. À ces sourires qu'elle allait devoir afficher par politesse ou par simple automatisme.

Pourtant, Chloé voulait tellement être l'une de ces femmes courageuses et déterminées, qui ne baissent jamais les bras. Mais aujourd'hui, son corps ne semblait plus vouloir réagir à ce que son esprit lui dictait.

« Je devrais être comblée, j'ai un travail, un époux aimant et deux beaux enfants en bonne santé. Qu'est-ce qui cloche chez moi ? » se dit-elle.

Elle avait remarqué que depuis plusieurs mois, quelque chose en elle n'était plus aligné. Elle se sentait fatiguée, lassée et désorientée.

Ce soir-là, après plusieurs tentatives et quelques signes d'impatience, elle avait enfin réussi à mettre ses enfants au lit. Elle alluma son ordinateur.

Elle commença par faire des recherches sur son mal-être, pour savoir si d'autres personnes vivaient la même chose. Elle lut quelques témoignages :

« Je m'appelle Céline, je suis responsable RH, je me sens harcelée et débordée au travail ».

« Je m'appelle Thibault, je suis infirmier, j'aime mon métier mais un jour je me suis effondré ».

« Cela touche aussi les hommes ! » se dit-elle.

Parmi ces témoignages, certaines personnes avaient rencontré un psychologue du travail. Elle tapa : « Psychologue du travail » dans la barre de recherche et trouva une adresse pas trop loin de chez elle. Les commentaires disaient : bienveillante et à l'écoute. Cela lui convenait parfaitement.

Lorsqu'elle commença à rédiger le mail, elle hésita. Que devait-elle dire ? Comment expliquer ce qu'elle ressentait vraiment ? Elle ne le savait pas le décrire. Alors, elle demanda de l'aide à un générateur de discussion artificielle.

- Je suis une jeune femme de 38 ans et je ne m'épanouis pas au travail, comment rédiger un mail pour rencontrer un psychologue du travail ?

L'IA lui rédigea un mail assez simple, mais impersonnel selon elle. En dessous de ce mail, l'outil lui proposa :

- *Souhaitez-vous l'adapter à une situation plus précise (harcèlement, reconversion, surcharge, etc.) ? Je peux affiner le texte selon votre contexte.*

Face à son écran, elle resta figée sans réponse. À vrai dire, elle ne savait pas vraiment ce qui n'allait pas. Elle ferma son ordinateur et décida de revenir à cette conversation avec des réponses.

Le lendemain au travail, elle décida d'être attentive à ses émotions et aux messages que son corps lui envoyait. Elle prit des notes dans un petit carnet :

- harcèlement : je ne pense pas

- ambiance : froide, angoissante, triste
- surcharge : oui beaucoup, j'ai pris encore du retard aujourd'hui
- ressenti : douleur au dos, maux de tête

À la fin de la journée, elle n'avait pas été très inspirée. Alors elle interrogea l'IA :

Quelles sont les raisons qui font que nous ne sommes pas bien au travail ?

L'outil afficha une liste détaillée classée par facteurs : facteurs psychologiques et personnels, facteurs liés à l'organisation du travail, facteurs relationnels, facteurs liés à l'équilibre de vie, facteurs sociétaux. Cette liste pourra lui permettre de rédiger son mail, pensa-t-elle.

Mais avant d'en arriver là, pourquoi ne pas pousser un peu l'exercice, se dit-elle. Elle aperçut alors un autre message de l'IA en dessous :

Le mal-être peut être diffus, sans cause unique évidente. Un psychologue du travail peut aider à faire le tri, mettre des mots sur le ressenti et identifier les leviers d'action. Souhaitez-vous que je vous aide à identifier ce qui pourrait vous concerner plus spécifiquement ?

Elle aurait pu s'arrêter là, au fait que la psychologue pouvait l'aider. Cependant, la question posée par l'IA suscita son intérêt. Ce qui pourrait me concerner plus spécifiquement. Soudain, elle fronça les sourcils, elle avait envie de comprendre. Elle répondit simplement :

- Oui.

Une série de questions s'afficha. Elle jugea la première question intéressante :

- Avez-vous l'impression que votre travail a du sens pour vous ?

Il lui fallut à peine quelques secondes pour répondre à cette question

- Du sens ? Non, pas vraiment.

Sous cette liste de questions, l'IA lui avait de nouveau proposé de prendre un rendez-vous avec la psychologue du travail. Cependant, elle se lança avec curiosité et répondit à chaque question avec attention.

Puis, elle regarda fixement l'écran et attendit avec impatience la réponse de l'IA. Quelques secondes seulement... et le résumé s'afficha. Elle sourit et prit le temps de tout lire.

Chloé se sentit... soulagée. C'était là. Sous ses yeux. Ce qu'elle n'arrivait pas à dire à voix haute. Écrit noir sur blanc.

Elle était débordée, mais elle s'ennuyait. Elle avait la sensation que ses compétences restaient inexploitées. Elle se sentait seule, isolée, invisible. Un récent entretien avec sa hiérarchie l'avait bouleversée. Elle prenait sur elle, se remettait souvent en question. Le stress montait. Les maux de tête s'intensifiaient. Elle envisageait de partir depuis six mois, mais la peur du manque et du regard des autres la tenaient. Même si elle arrivait à couper en rentrant à la maison, elle ressassait souvent. Chloé se confiait à sa mère, pour son soutien, son époux, pour son accord, et ses amis, pour se détendre. Ils étaient devenus son exutoire.

Pour poursuivre son cheminement, l'IA lui proposait quatre solutions :

1. *Consulter un psychologue du travail.*
2. *Faire un bilan de compétences.*
3. *Rencontrer un conseiller en évolution professionnelle.*
4. *Consulter un médecin si les symptômes s'aggravaient.*

Elle les relut. Une à une.

La première, elle y avait déjà songé.

La deuxième la tentait : retrouver un sens, une direction. C'était une idée séduisante.

La troisième ? Pourquoi pas, mais pas dans l'immédiat.
La dernière ? Se reposer quelques jours. Elle en aurait eu besoin.
Mais... Que vont penser les gens ?

Dans l'hésitation, elle posa une ultime question à l'IA :
- Qu'en penses-tu, que devrais-je faire en premier ?

L'IA lui proposa un ordre en finissant par lui demander pour la cinquième fois :
- *Souhaitez-vous que je vous rédige maintenant un modèle de message pour prendre rendez-vous avec un(e) psychologue du travail ?*

Elle prit une grande respiration. S'étira longuement. Ferma les yeux un instant.

Puis, d'un geste calme, elle ouvrit sa boîte mail, et écrivit avec ses propres mots :

Bonjour,
Je suis une femme de 38 ans, je suis mariée, j'ai deux adorables enfants. Je suis actuellement en poste en tant qu'assistante administrative et je rencontre depuis quelques mois un profond mal-être au travail. J'aimerais pouvoir en parler avec une psychologue du travail afin d'y voir plus clair.
Serait-il possible de convenir d'un premier rendez-vous ?
Je vous remercie par avance.

Et cette fois, elle cliqua sur Envoyer.

La charte

Sabine CHOLET

Les gens parlent. Il y a ceux qui parlent un peu trop fort, ceux qui parlent un peu trop vite, ceux qui s'arrêtent au milieu de leurs phrases, ceux qui disent « malgré que »...

Horreur ! Monstruosité ! Étrangeté ! Approchez !

- Je ne signerai pas.

- Madame Marty, la signature n'est bien sûr pas une obligation mais comprenez ma curiosité. Si je vous ai convoquée, c'est justement pour savoir pourquoi vous refusez de signer cette charte. Il me semble que les valeurs qu'elle défend vous correspondent, sauf erreur de ma part. Elle ne vous demandera donc aucun effort particulier. Et sauf erreur de ma part, vous êtes la seule à ne pas avoir signé.

Il y a ceux qui ont des tocs comme Madame Zahera, la DRH, et ses fameux « sauf erreur de ma part ».

Savez-vous ce qu'est la peur ? Des frissons délicieux !

- C'est de la fumisterie.

- J'entends votre agacement mais je ne le comprends pas. Sauf erreur de ma part, cette charte est écrite de manière à ne froisser personne.

Et il y a ceux qui préfèrent les phrases courtes comme Chloé Marty. Les mains posées sur les cuisses, les pieds au sol, le dos très droit, elle est aussi raide que son interlocutrice semble détendue. Elles ne sont que deux dans le bureau, face à face, les yeux dans les yeux.

Il reste des places. Prêts à vivre un moment inoubliable ? C'est ici que ça se passe !

- Pourquoi avez-vous rédigé cette charte ?

- Il nous a semblé nécessaire, suite à certains échos, de proposer cet engagement personnel et collectif. Sauf erreur de ma part, vos collègues ont semblé enthousiastes.

Madame Zahera, quadragénaire souriante et bien coiffée, est toujours calme. Sa voix est douce. Et les mots coulent de sa bouche naturellement.

Chloé soupire.

Un doute ? Non ! Bravo ! Bienvenue ! Vous avez fait le bon choix ! Frissons garantis !

- Quels échos ?

- Je ne vous apprends rien : il existe de légères tensions entre services. Lors du dernier séminaire de groupe, les jeux proposés avaient pour objectif de mélanger les personnels afin qu'ils fassent connaissance au-delà de leur département. Toutefois, nous avons remarqué que certaines dissensions persistent. Nous avons donc décidé de rédiger cette charte et de proposer à chacun de la signer afin de se sentir responsable. Chacun participe à un environnement de travail propice au bien-être.

- Responsable ?

Chloé s'agace un peu plus. Madame Zahera élargit son sourire :

- Chacun s'engage et est assuré de la réciprocité, bien sûr. Assuré d'avoir le respect de tous.

Une expérience incroyable ! Vous allez aimer !

- Qui « nous » ?

- « Nous » ? Pardon... Je ne vous suis pas.

- Vous avez dit : « nous avons remarqué », « nous avons rédigé ».

- Eh bien « nous », le service RH. Et les dirigeants, bien sûr.

- Et il ne vous est pas venu à l'idée de nous proposer à Nous de la rédiger cette charte. Ou même que ce soit Nous qui fassions le point sur Nos problèmes.

- Je... Eh bien... Ce point a été évoqué. Nous avons pensé qu'il serait difficile de vous réunir au vu de vos plannings respectifs.

- Pour un séminaire et un escape game, vous y arrivez, à nous réunir. Chloé ne hausse pas la voix mais son débit s'accélère. Mme Zahera en bafouille, elle cherche ses mots, elle en perd ses tics ainsi que sa fluidité habituelle.

- Oui mais nous... Nous préférons vous réunir dans des conditions plaisantes, ludiques.

- Les employés ne sont donc pas assez adultes pour discuter de leurs propres problèmes. Juste discuter. Tous autour d'une table.

- Je... Bien sûr que si.

- Parler, ça peut suffire à dénouer des situations, non ? À ce que j'ai entendu, moi, les tensions viennent de malentendus. C'est gérable. Bien sûr, si on nous réunit, ça va pas ressembler à une de vos réus habituelles : certains vont parler fort, parler vite, s'énerver un peu. Mais ils vont dire les choses et au final, ça fait du bien. N'ayez pas peur d'eux, ils se géreront. C'est juste un drôle de moment à passer pour les oreilles. Ce serait mieux que nous demander des « bonjour » hypocrites. Les sourires de façade, on maîtrise dans notre métier. Là, il faut du vrai. Peut-être qu'il y aura quelques reproches contre la direction ou les RH dans le feu de l'action. Mais moi je crois qu'il faut juste une occasion de discuter. Tous ensemble. Après on verra, on trouvera. Nous aussi, on peut trouver.

Chloé se tait, comme étonnée par tous ces mots sortis de sa bouche. Madame Zahera joue nerveusement avec son stylo.

Un pied de Chloé s'agite, la cheville ne touche plus le sol et tressaute, semblant vouloir quitter le bol du pied qui lui reste ancré, calme.

Accrochez-vous bien !

La DRH se reprend :

- Comprenez que ce n'est pas évident. Mais soyez assurée que nous l'avons rédigée avec soin. Nous avons choisi chaque mot avec tact, après longue réflexion. Cette charte du respect mutuel engage simplement tous les employés à se saluer et à être aussi souriants avec leurs collègues qu'ils le sont avec les clients.

- « Respect », « employés », « sourire ». J'aurais pu revenir sur ces mots. Et c'est pas tout !

La centrifugeuse démarre ! Ça va seconer !

Madame Zahera se lève, le temps de fermer la fenêtre. Les bruits extérieurs cessent.

Chloé enchaîne, le rythme de ses phrases est moins saccadé :

- Prenez le mot « employés ». Pourquoi les cadres et les dirigeants ne s'engagent pas, eux aussi ? Ils ne nous doivent pas le respect ?

- Il est évident qu'ils vous doivent le respect. C'est pour cette raison que la charte ne leur est pas destinée. Elle n'a pour vocation que de régler certaines tensions entre services. Des tensions dues au stress, peut-être, mais surtout au fait que les employés ne se connaissent pas tous et que des clans se créent. C'est à la fois humain et regrettable. C'est pourquoi nous veillons à vous proposer des séminaires communs et à mettre en place d'autres outils. Sauf erreur de ma part, vous ne m'avez jamais fait remonter aucune plainte. Est-ce qu'un membre de la direction vous a offensé ?

- Non.

- ...

- Pas moi. Pas directement.

- ...

- Puisque vous parlez de cohésion de groupe et de respect naturel, je vais vous expliquer. Vous employez souvent les mots d'« entreprise familiale », de parc « à taille humaine ». Il y a deux mois, vous aviez organisé le premier Noël de l'entreprise.

- En effet...

- Vous ne voyez toujours pas où je veux en venir ?

Les yeux de la DRH s'agrandissent, preuve d'une surprise sincère.

- Non.

Chloé se lance, les deux talons à nouveau collés au sol.

- Aucun des employés en CDD n'a été invité. Aucun de leurs enfants n'a reçu de cadeau. Vous ne voulez pas de clans et vous dites que c'est évident que la direction a du respect pour les employés. Alors pourquoi ? Quelques économies ? C'était Noël ! En plus, les collègues en CDD sont eux aussi censés signer la charte. Donc non, je ne signerai pas une charte sur le respect, le savoir-être, le vivre-ensemble, l'esprit d'équipe et j'en passe. Sauf si on peut la modifier et si les dirigeants la signent aussi. Vous devriez plus souvent demander l'avis de vos employés. Nous ne sommes pas irresponsables. Ni vous irréprochables. Je peux pardonner une erreur mais pas du mépris et je doute de plus en plus. C'est dommage.

Propulsée grâce à ses pieds bien à plat (et à ses muscles abdominaux de trentenaire dynamique), elle se lève d'un coup et articule :

- Je suis polie : je vous remercie de m'avoir reçue. Maintenant, je reprends mon sourire de façade, celui destiné aux clients, pas aux collègues. C'est l'heure de prendre mon poste à la billetterie. Je suis polie : je vous salue.

Il y a ceux qui parlent et ceux qui disent.

Mme Zahera semble figée. Chloé se calme. Sans ironie ni acrimonie, elle conclut :

- En tout cas, ça m'a fait du bien de parler, merci ! Si vous voulez qu'on en rediscute, je suis à votre disposition.

La DRH sourit :

- Merci à vous.

Chloé ouvre la porte. Elle se sent détendue, et peut-être entendue...

Dans le parc d'attractions, les visiteurs discutent mais leurs voix sont couvertes par celle d'un employé dans le haut-parleur :

Les enfants sont les bienvenus. Vous verrez, comme ils seront calmes ensuite. Ou pas...

La miette

Patricia GALEANO

Je vais vous raconter mon histoire.

Je suis psychologue dans un EHPAD avec une grande capacité de logement, autant dire que je suis un puits de savoirs, de théories et de pratiques difficilement applicables sur le terrain, en constante recherche d'astuces, de temps et d'adaptation. Mes années d'études ne m'avaient pas préparée à cela.

Je me revois encore, fraîchement diplômée à me balader avec mon petit tabouret en bois dans les étages de l'institution, parce qu'il faut que mon regard soit à hauteur du regard de celui à qui je m'adresse... Un jour je ne l'ai plus trouvé. Certainement subtilisé par des employés qui ne comprenaient pas l'utilité de l'objet et la part symbolique de « prendre le temps » d'écoute dans un EHPAD où nous n'en avons pas.

Je suis la seule psychologue à avoir tenu le coup autant d'années. Les autres, tout comme moi, ont été les victimes d'injures, de railleries, de jalousie sans justification, de dégradations matérielles à l'encontre de ma voiture...

Avec l'expérience, j'abandonnais l'idée de planning d'activités de la semaine, de régularité dans les entretiens, toujours dans l'urgence et les obligations administratives inutiles qui s'accumulaient et phagocytèrent le temps réservé aux résidents. Je ne voyais plus les résidents ni leurs familles trop occupées malgré moi à remplir des cases qui n'avaient à mes yeux aucun sens, aucune valeur car dénuées de toute valeur humaniste. « Ils » veulent des chiffres, des statistiques. Je ne parle pas le même langage.

Se lever le matin avec une joie qui me définit et rentrer chez soi, éberluée par une journée sans pause où j'ai essayé de traiter des demandes hétérogènes, qui ont fusé, explosant mes possibilités d'attention et de concentration.

Je suis épuisée. Épuisée et insatisfaite. Submergée par la culpabilité de ne pas offrir une réelle aide à mes résidents, aux familles, et au personnel de l'établissement.

Il fallait que ça change.

Ce changement est venu grâce à un protagoniste spécial et inattendu.

Un jour d'hiver, j'ouvris la fenêtre de mon bureau pour manger debout, face à la campagne, mon sandwich. La vue sur la campagne et le chant des oiseaux étaient une réelle aide au retour au calme. Parfois, j'entendais les braiments d'un âne au loin qui me faisaient sourire.

Je regardais donc au loin en mâchonnant lorsqu'apparut un oiseau. Je laissais un bout de mon pain au maïs sur le rebord de la fenêtre et terminais mon repas à la va-vite.

Je ne savais pas, alors, que j'étais épiée depuis certainement quelques temps et que les miettes laissées çà et là devaient intéresser l'hôte plumé.

Il aura fallu quelques jours avant que le voleur de miettes ne se montre de plus près. Des fientes trahissaient sa venue le lundi matin lorsque je prenais mon poste.

Ce petit rendez-vous quotidien amena beaucoup de fraîcheur à mon travail, c'était comme une pause intemporelle dans ce monde minuté.

Chaque jour le colombidé se perchait sur l'arbre face à ma fenêtre et attendait l'heure où quelques restes seraient laissés à sa merci.

Ma condition au travail était si dure que ce petit rendez-vous prit une importance insensée dans ma journée. Les résidents, au courant de ce fait, voulurent voir le voleur de miettes. Certains me racontèrent une situation identique vécue ou imaginaire lors de leur enfance, avec un chien, un renard, un sanglier... Les mois passèrent et le pigeon, habitué à ma présence, ne s'envolait plus même si mes gestes pouvaient être ressentis comme brusques et donc menaçants. Il venait picorer dans ma main.

Le matin, lorsque je passais d'étage en étage, de chambre en chambre afin de dire bonjour à tous les résidents et le personnel, certains me demandaient comment allait notre « plumeau », d'autres le qualifiaient affectueusement de « poulet ».

Nous eûmes l'idée de lui donner un nom. Ce fut Paul.

Paul était amical, comme tous les pigeons, curieux de tout, discret,

fidèle et affectueux. Il venait sur mon épaule parfois; je ne l'ai jamais forcé, c'est certainement pour cette raison que, comme pour les résidents que je voyais en entretien, une base de confiance s'était créée.

Paul devint le protagoniste extraordinaire qui me permettait de lever des leviers en entretien avec certains résidents apathiques, discrets, méfiants, comme si le lien tissé jour après jour, était à lui seul cicatrisant. Le résident, le pigeon et moi-même formions une sacrée équipe atypique mais ça marchait!

Un jour, Paul ne vint plus.

Je me doutais bien qu'il aurait sa vie de famille un jour ou l'autre mais sa visite habituelle devenait indispensable, une aide étonnante, un étayage tant pour les résidents que pour moi.

C'était sans compter sur la fidélité d'un tel oiseau.

En effet, deux mois plus tard il atterrit sur le rebord de ma fenêtre, au même endroit où nous avons fait connaissance. Il n'était pas seul et je compris que les deux compères à ses côtés, vifs mais gauches étaient sa progéniture. Un tableau de famille amusant car l'un d'eux était le portrait identique de Paul. Je pris une photo, immortalisant l'instant afin d'annoncer la paternité de Paul avec preuve à l'appui. Les résidents furent conquis et joyeux à l'annonce surprenante de ces naissances. Ce fut un sujet de conversation au moment du repas. Paul est un soignant à part entière. Il fait partie du protocole des soins non médicamenteux.

Il arrive que des résidents entrent dans l'EHPAD avec leur animal : Oiseaux, chiens et même un cochon d'inde. C'est ce qui maintient en vie leur propriétaire: Devoir se lever le matin pour les nourrir, les balader, les montrer aux amis des chambres adjacentes leur donne un but et un rythme de vie sain. Les rôles sont inversés, de statut de résidents aidés ils deviennent les aidants. Ce sont eux qui font vivre leur animal. C'est une promesse mutuelle de fidélité et d'amour qui les maintiennent en vie. Ils vieillissent ensemble comme un vieux couple.

Le masque et le miroir

Laurent BATAILLE

Masque sur le visage, Émilie contemple son image. Les questions se bousculent et les réponses ne se précipitent pas. Son ambition se fracasse au tourment de ses doutes. Elle, la femme à l'orée de son automne, laisse sa pensée défiler.

Pourquoi tout lui paraît-il si compliqué ? Qu'a-t-elle à réfléchir ? Les choses sont tellement simples. On vient de lui proposer une promotion. Le roi est mort, vive la reine ! Le conseil d'administration est enthousiaste, le comité de direction beaucoup moins.

Avant même que ne se murmure la rumeur de sa promotion, elle a trouvé un mot sur son bureau : *Imposteuse*.

C'est ce féminin qui l'a choquée en premier. Elle ne se souvenait pas avoir entendu ce mot sous cette forme. Le mot lui semblait grossier, extravagant. Elle ne le comprenait pas. Sa carrière au sein du département juridique qu'elle dirige depuis trois ans est sans tâche. Ce n'est que lorsque la nouvelle de cette nomination lui est parvenue que ce mot a pris son sens. Il est devenu monstrueux. Imposteuse.

Elle a vérifié. Le mot existe bien. *Imposteuse*. Comment avait-il pu lui échapper toute une vie ?

Il faut qu'elle retourne à la fête. Sa fille a treize ans et treize invités. Un jeu depuis ses quatre ans. Fêtera-t-elle ses vingt-cinq ans ici ? Il faudra prévoir d'agrandir. Elle sourit en pensant qu'il s'agit là d'une bonne raison d'accepter. Mais son sourire se fige. *Imposteuse*. Elle murmure au miroir : enlève ton masque et regarde-toi bien. Regarde-toi vraiment.

Sans ôter son masque, elle regagne le salon. Son masque vénitien a obtenu un franc succès auprès des mini-ados. Sa fille porte un

masque de lionne. Elle est donc une lionne. A condition de se comporter comme telle. « Regarde maman, je suis une lionne ! je suis la reine des animaux ».

Et voilà comment Lafontaine et le féminisme se sont invités à la table des négociations salariales dans son salon ce matin. « De la peau du lion l'âne s'étant vêtu était craint partout à la ronde ; et bien qu'animal sans vertu, il faisait trembler le monde ». Imposteuse ! Double imposteuse ! Le lion, chacun le sait, ne doit qu'à sa naissance son statut. Ce sont les lionnes qui travaillent. A elles devrait revenir le mérite. L'imposteur revêtu de la peau de l'imposteur. Et ça fonctionne. Jusqu'à ce que l'oreille dépasse. L'âne redevient alors un âne, et se fait bastonner.

Ne serait-elle qu'une ânesse à qui est proposée la peau de la lionne ?

La fête se passe bien. Garçons et filles semblent s'amuser, et chacun semble ici à sa place. Elle les observe un moment, puis s'éclipse dans sa chambre. Elle appelle sa mère. Sa mère est une femme simple. La progression sociale de sa fille l'a rendue fière, mais l'a également éloignée d'elle. C'est une blessure cicatrisée dans son cœur. Mais qu'est-ce qu'elle aurait besoin d'un câlin maintenant. En composant son numéro, elle se dit que son ascension sociale n'est pas étrangère à ce sentiment d'imposture. Fille d'ouvriers, chaque marche qui l'éloignait de la condition sociale de ses parents l'arrachait d'un monde qui ne la comprenait plus pour l'envoyer dans un univers auquel elle restait étrangère.

- Allô ?

- Bonjour Maman.

- Ah ! bonjour Émilie ! J'allais appeler Clémence justement !

- Clémence ? Pourqu... Ah oui, son anniversaire ! elle le fête justement. Je lui demanderai de t'appeler plus tard.

- 13 ans déjà ma petite !

- Oui, le temps passe... Dis-moi, maman, tu te souviens de ce que tu me disais souvent ? A propos de ma place dans le monde ?

- Pourquoi cette question ?

- J'y repensais ce matin, je ne sais pas pourquoi.
- Mmmmh...

Elle semblait se méfier. Émilie laissa le silence s'installer. Sa mère n'était pas vraiment dupe. Mais elles avaient appris toutes les deux à reconnaître un terrain de la confrontation. Et à l'éviter. Cela aussi, pensait-elle, elle avait dû le désapprendre pour son travail. Le monde de l'entreprise a ses propres règles. Chaque strate de la société a ses propres règles. Sa mère reprit :

- Sur la place dans la vie, je disais... je disais qu'il était important de prendre sa place. De ne pas la laisser à un autre. Et de ne pas prendre celle d'un autre. Et que pour cela il fallait bien travailler à l'école.
- Pourquoi me disais-tu ça ?
- Quand ton père a perdu son emploi, son ami avait refusé un poste de chef d'équipe. Un autre l'a eu, venu d'ailleurs. Et quand il a fallu diminuer les effectifs, comme vous dites, ton père est parti, son ami est resté. Son ami n'avait pas pris sa place. Celui qui a eu la place n'était pas bon. Et à la fin, c'est le plus petit qui a perdu sa place. Et ça a fini comme ça a fini.

Prendre sa place. Être responsable. Ne pas prendre la place d'un autre... Mais comment être sûre de la mériter ? Directrice Générale... Le comité de direction se lève et crie d'une même voix : *Imposteuse !*

Les parents un par un, viennent rechercher leur enfant. Des pères la plupart du temps. L'un d'entre eux s'attarde. Alexandre, qui aime lui parler, lorsqu'ils se croisent dans le quartier. Leurs filles sont « meilleures amies du monde », la marche la plus haute étant « meilleures amies du monde pour la vie ». Alors qu'ils parlent de tout et de rien, elle lui demande de but en blanc :

- Si on te proposait de diriger ton entreprise, que ferais-tu ?
- J'accepterais bien sûr !
- Ah oui, directement, comme ça ?
- Et pourquoi non ?

- Tu n'aurais aucun doute ?
- Doute de quoi ? Si on me le demande, il doit bien y avoir une raison.
- Je ne sais pas moi, tu n'as peut-être rien fait pour le mériter...
- Le mériter ? Mériter quoi ?
- Ton nouveau poste !
- Le mérite... Et pourquoi ne le mériterais-je pas ? J'ai fait une grande école de commerce, mon père dirigeait une entreprise, et je ne vois pas pourquoi je ne ferais pas aussi bien. Et puis franchement, le mérite...
- Quoi le mérite ?
- Penses-tu avoir mérité tout ce que tu as eu ?
- Bien sûr que je l'ai mérité ! Pas toi ?
- J'ai longtemps pensé que je méritais ce qui m'était donné. Et puis un jour je me suis dit que je devais mériter ce qui m'avait été donné.

La conversation avait pris une drôle de tournure. En quelques échanges les choses venaient de se renverser. Émilie se sentait déstabilisée, et elle aurait bien voulu creuser la question avec Alexandre, lui demander ce qui dans son expérience l'avait amené à cette conclusion, mais leurs filles venaient d'arriver, Diane pressait son père de rentrer. Alexandre, Diane... Les empereurs font les déesses... Encore une qui n'aurait pas de doute. Avait-elle bien choisi le nom de sa fille ?

Diane suivit son père dans la voiture, puis revint en courant vers elle, lui tendant un objet. Elle n'en comprit la nature que lorsqu'elle y vit son reflet. Un miroir de poche. Elle portait encore son masque ! La gamine repartit en riant, pendant que confuse, elle retirait le masque. Elle retourna dans la salle de bain, et cette fois observa son visage.

Oh oui ma Clémence... tu es une lionne. Tu es lionne et fille de lionne, avec ou sans masque.

*

Mesdames et messieurs du Conseil d'Administration,

Je ne vous cacherai pas que la proposition qui m'a été faite m'a à la fois honorée et surprise. Le poste que vous me proposez, et que j'accepte, est celui qu'une personne que j'estime beaucoup a occupé avant moi. J'ai, depuis une semaine, eu des échanges avec chacun d'entre vous. Je connais maintenant les raisons qui vous ont poussés à me confier les rênes de l'entreprise. Je vous remercie pour cette confiance. Car finalement, si je suis devant vous aujourd'hui, c'est bien une question de confiance, et non celle d'un quelconque mérite. Mais cette confiance, je compte bien la mériter dès à présent. Avec la fierté qu'il faut pour faire les choses. Avec l'humilité nécessaire à bien les faire. Merci.

Le septième jour

Jocelyn HÉRITIER

J'avais fait cinquante kilomètres de route pour me retrouver dans cette salle d'attente, exigüe, surchauffée, remplie d'une dizaine de patients. Au milieu de la pièce défraîchie, une table basse était envahie par un amoncellement de magazines froissés, en vrac, maculés de traces de doigts, qui semblaient dater du siècle dernier. La chaleur irrespirable, l'hygiène approximative et le voisinage des autres patients, rajoutaient à l'atmosphère anxiogène. Des miasmes invisibles et maléfiques paraissaient s'épanouir dans l'air ambiant. Mon seul réconfort, c'est qu'ici, dans ce village, personne ne me connaissait. Je m'efforçais quand même de ne croiser le regard de personne. Je tentais de me concentrer sur ma respiration, sans réel succès. Mon esprit ne tardait pas à vagabonder sur les terrains marécageux de mes ruminations. L'attente se prolongeait, accentuant ce sentiment grandissant d'oppression, qui ne me quittait plus depuis plusieurs mois. Le médecin avait déjà plus d'une heure trente de retard. Quand il raccompagnait son patient pour venir accueillir le patient suivant, il se dégageait de sa personne une bonhomie joviale et familière qui, momentanément, désengorgeait l'ambiance de ses pesanteurs. Il tutoyait tout le monde, portait une chemise fleurie, un pantalon ample de couleur vert anis et des sandales en cuir. Quand il vint me chercher, sa poignée de main et son regard chaleureux, me donnèrent l'impression d'une intimité confraternelle.

À peine entré dans son cabinet, inondé de lumière, dont les fenêtres grand ouvertes avaient vues sur les montagnes lointaines, il entama la conversation sans ambages :

- Assieds-toi, et dis-moi quel vent t'amène ?
- Tout d'abord, je tiens à vous dire que vous êtes le premier médecin que je vois depuis mon adolescence et j'aimerais bien d'ailleurs, que vous puissiez être mon médecin traitant.
- Alors tu peux commencer par me tutoyer pour prendre de l'avance, avant que nous ne devenions de vieilles connaissances, me répondit-il de sa voix rieuse.

Bien que surpris par ce ton décalé et cette cordialité désinvolte, je me détendais peu à peu, et je sentais qu'en moi, malgré mes réticences, des blocages subtils étaient en train de se déverrouiller.

- Allez, lance-toi, dis-moi ce qui te taraude. Car je vois bien à ton front plissé, à ton teint grisâtre et à tes yeux rougis, qu'il y a quelque chose qui fermente en toi et qui t'éreinte.

- C'est vrai. Je suis au bout du rouleau, au bout de mon rouleau, si j'ose dire. Je n'en peux plus. Je ne dors plus, ou très peu. Quand je réussis à m'endormir, je ne tarde pas à faire des cauchemars. Je fais des crises d'angoisse. J'ai souvent des nausées et je souffre de maux de tête presque continuels. Et depuis quelque temps, je suis sujet à des malaises. Avant-hier encore, je me suis évanoui en me levant de mon siège. Par chance, je suis tombé sur mon épaule. Elle est bleue et jaune, et me fait un peu mal, mais rien de grave. Non, ce qui me préoccupe le plus, ce sont mes colères. Au début, j'étais simplement irritable et je bougonnais tout le temps, maintenant, il n'y a pas un jour où je ne rentre dans des fureurs incontrôlables. Ce n'est pas moi. Avant, je n'étais que calme, douceur, et bienveillance...

- Avant quoi ?

- Avant que je ne me sente submergé, inutile, incompetent. Je n'arrive plus à tout faire. Il y a trop de choses à faire. Je me sens impuissant. J'ai beau donner tout ce que je peux, réduire mes temps de pause, je n'y parviens pas. On nous en demande toujours plus.

- As-tu déjà songé à en parler avant moi ? As-tu déjà songé à demander de l'aide ?

- Non, c'est la première fois que j'en parle. C'est un peu comme une maladie honteuse. J'avais peur d'être raillé, jugé, déclassé par mes confrères. En plus, nos supérieurs ne sont pas très enclins à l'écoute, en dépit de ce qu'ils affirment. Je peux vous dire que les marques de reconnaissance sont rares, pour ne pas dire inexistantes. Les relations sont plutôt tendues.

- Je peux Te dire... N'oublie pas de me tutoyer. Comment se manifestent ces tensions avec ta hiérarchie ?

- Ce sont surtout des non-dits, mais aussi quelques fois des remarques désobligeantes sur mes résultats. Quoi qu'on en dise, chez nous aussi, on est gangréné par la culture de la performance.

Tout ça, je ne le supporte plus. Je suis épuisé, lessivé, rincé, à bout de nerfs. C'est pour ça que je suis venu. Je suis si prêt de craquer, de commettre l'irréparable. Je ne résiste plus au poids de toute cette colère, de toutes ces impuissances accumulées. Il y a aussi cette frustration intolérable devant l'ampleur de ma mission que je ne parviens plus à assumer, face à ces souffrances que je prends en pleine face sans plus pouvoir les endurer. Frustration à laquelle s'ajoute cette réputation intolérable, qui nous colle à la peau, à moi et à mes collègues, comme un tatouage indécent sur le front, signalant une maladie honteuse. Pour me protéger je me suis endurci en surface, jusqu'à devenir un bloc de glace inerte. Désormais les gens me trouvent cassant, insensible. Alors qu'en moi bouillonnent les sentiments contradictoires, l'impulsion de venir en aide aux autres et celle de m'en prémunir. Le malheur des autres, leurs douleurs, me dévastent. Je me mets à leur place, je ressens ce qu'ils ressentent au plus profond de moi. Tous leurs maux deviennent miens et infusent en moi leurs poisons létaux, et je ne réussis plus à m'accommoder de cette épreuve. Je doute de moi, de la force de mes engagements. Mes épaules, mon cou et mon dos sont endoloris, lestés par cette chape perpétuelle du doute.

- Je crois que ton job et ta détresse empathique t'ont mené à ce qu'on appelle un burnout. Mais quels sont ces gens pour qui tu t'investis tant et dont tu absorbes toute la souffrance ?

- Ce sont mes paroissiens...Et tous ceux que je croise dans les missions de ma paroisse rurale, qui ne compte pas moins d'une vingtaine de clochers. On dit du curé qu'il a charge d'âmes, *cura animarum*, et c'est bien cette charge qui me fait ployer, en plus de tout le reste, et de l'indifférence de mon évêque. J'ai honte de ma défaillance, de ma vulnérabilité, c'est d'ailleurs pour ça que je suis venu ici, loin des regards, loin du jugement de mes ouailles. Je n'en peux vraiment plus. Cette dévotion, ce dévouement, cette piété sont en train de me tuer.

- Je comprends, mais la piété dont tu parles, il faudrait que tu commences à la tourner un peu vers toi. Si tu n'as pas de compassion pour toi, tu te privas de ta plus belle énergie. La ferveur, l'empathie sans la juste distance, peuvent briser, anéantir. Tu ne

prends que la noirceur sans pouvoir la changer en lumière. Tiens, voilà que je mets à causer comme un prédicateur.

- Être pieux, c'est ma nature ; ou plutôt, c'est devenu ma nature. Ils me l'ont tellement seriné, durant mes années de formation, l'importance du don, du don de soi. Là, j'en suis arrivé à un point où je n'ai plus rien à donner.

- Sans vouloir jouer avec les mots, j'attire tout de même ton attention sur l'adverbe du mot pieux : *pieusement*. N'est-ce point l'anagramme du mot *épuisement* ? N'est-ce pas cette piété inconditionnelle, sans trêve, sans sas de décompression, qui t'ont conduit à cette détresse, à ce fameux syndrome d'épuisement professionnel. Même ton Dieu, si fort et omnipotent, a dû se reposer le septième jour. Toi aussi, tu as un besoin vital de repos. Tu as besoin de te ressourcer. Alors, je vais te prescrire un arrêt de travail et un accompagnement psychologique. Ton septième jour à toi, durera au moins un mois, pour commencer...

Le syndicat des pousseurs de motos

Bruno LAKI DANG

À Mbouroum, petite ville de poussière rouge, les motos parlaient. Elles toussaient le matin, pétaradaient à midi, ronflaient la nuit. Le bitume était un mirage. Les hommes, eux, poussaient.

Blaise, diplômé en génie électrique mais livreur de téléphones reconditionnés, poussait une vieille moto bleue chaque matin. Il la poussait jusqu'à la petite pente du marché, là où la gravité faisait office de carburant.

- Si la moto ne démarre pas à la descente, c'est que le jour sera mauvais, disait-il en rigolant.

Et souvent, les jours étaient mauvais.

Un matin de juin, alors qu'il transpirait déjà à 7 h, Blaise vit surgir un autre pousseur. Un homme au crâne rasé, portant une pancarte accrochée au dos :

« Pousseurs de motos unis, exigeons le droit de parler ! »

L'homme s'appelait Job. Il affirmait qu'un souffle nouveau se levait : les pousseurs, ces oubliés du système, allaient parler de leur condition. Il parlait de « dialogue », de « justice mécanique », de « syndicat de la semelle usée ».

- Ils croient qu'on pousse parce qu'on est paresseux ? Qu'ils viennent voir nos semelles trouées et nos bras musclés par la misère !

Job parlait fort. Trop fort. Mais il attirait l'attention.

Le bruit se répandit comme une traînée d'huile de moteur : Blaise et les autres pousseurs formaient désormais un syndicat. Ils se

réunissaient le soir sous l'arbre à palabres, prenaient des notes sur des cartons de boîtes de sardines jetés par les épiciers du marché. Chacun racontait sa journée : les clients qui n'attendaient même pas que le moteur démarre, les agents municipaux qui confisquaient les motos au moindre faux-pas, les policiers qui riaient quand ils voyaient un pousseur en train de suer à grosses gouttes.

Blaise prit goût à ces discussions. Il découvrit qu'il savait parler. Il osa même écrire une lettre ouverte au maire :

« Le silence est devenu notre carburant. Mais parler du travail, monsieur le Maire, c'est productif. Cela évite que nos douleurs deviennent des révoltes. »

La lettre fit le tour de la ville. Les enseignants fatigués, les femmes de ménage sous-payées, même les vendeurs de pastèques sans licence commencèrent à rejoindre le syndicat. À Mbouroum, on parlait désormais du travail comme on parle de pluie : tout le monde avait une opinion.

Mais les autorités, elles, n'aimaient pas trop les bavards.

Un matin, la mairie fit coller un arrêté sur le manguier des réunions : « Interdiction de rassemblement non déclaré sous prétexte de 'poussage syndical' »

Le commissaire Samba, un ancien boxeur recyclé dans la sécurité publique, convoqua Blaise au sujet des multiples rencontres qu'il convoquait sous cet arbre.

- Tu veux quoi, au juste ? Des primes pour pousser des motos ? Ton syndicat, c'est du bruit, pas du travail.

- Le bruit, c'est déjà mieux que le silence, commissaire.

Samba leva les yeux au ciel. Blaise, lui, garda le menton haut.

Le 1er juillet, à la surprise générale, une grande marche fut organisée. Pas une marche de colère. Une marche de pousseurs indignés. Ils partirent du marché, montèrent la côte du dispensaire, descendirent jusqu'au pont sec, motos à bout de bras, chemises trempées de sueur, pieds couverts de poussière, mais visages levés, comme à l'affût d'un avenir meilleur.

Job ouvrait la marche. Blaise, en queue, tenait une pancarte :

« Une main sur le guidon, l'autre sur le droit de parler. »

Les badauds les acclamaient. Certains riaient, pensant à une blague. D'autres filmaient à l'aide de leurs téléphones portables, impressionnés par cette initiative hors pair. Une moto fit un bond en avant - elle avait démarré, par miracle, poussée par la dignité.

Mais au carrefour de la préfecture, des soldats du Bataillon d'Intervention Rapide les attendaient, cagoulés et armés jusqu'aux dents.

- Dispersion immédiate ! gronda un haut-parleur.

Et comme dans une pièce de théâtre absurde, les pousseurs furent encerclés, non pas pour rébellion, mais pour « non-respect du silence mécanique ».

Dénouement.

Le lendemain, dans Le Petit Indépendant de Mbouroum, un éditorial fit sensation. Intitulé « Pousser pour se faire », il évoquait la marche des pousseurs comme un acte poétique et politique.

Le maire, soucieux de son image, invita Blaise pour une table ronde. Il y eut du thé, des micros et des promesses.

- Le dialogue social, c'est aussi écouter ceux qui transpirent sous l'effet de leur dure labeur. Vous avez été entendus.

Le syndicat obtint une reconnaissance officielle. Un local leur fut alloué, modeste mais réel, délocalisant ainsi leurs réunions du dessous le manguier vers un cadre plus confortable. Et surtout, le droit de se réunir.

Blaise, désormais président du « Collectif des Travailleurs à Traction », fut invité à parler lors de la prochaine Semaine de la Qualité de Vie au Travail.

- Ce que je retiens, dit-il dans son discours, c'est que parler du travail, même quand on pousse au lieu de rouler, c'est déjà avancer.

Ce jour-là, devant un parterre d'experts en ergonomie et d'inspecteurs du travail, une moto entra en pétaradant dans la salle. Job, hilare, cria :

- Elle a démarré toute seule ! Faut croire qu'elle veut aussi parler !

Les Cellules Transitionnelles Ont La Frousse

Karim CHEBLI

Colin posait ses pieds dans le couloir comme un chat âgé. Un peu de travers. Un peu trop prudent pour un type qui avait passé sa vie à secouer des tubes à essai remplis d'avenir incertain. Il était ingénieur, ou il l'avait été. Encore six mois et il rendrait blouse et badge au Panthéon des protocoles périmés.

Chaque matin, il traversait le campus du laboratoire sur son vieux vélo vintage à assistance musculaire, qui grinçait et couinait comme une souris grise à moustaches noires enrhumée. Autrefois, il fonçait tête nue, cheveux au vent, sourd aux klaxons. Aujourd'hui, il portait sur son crâne lisse un casque également lisse et mat, couleur pensée sérieuse, acheté juste après qu'un collègue ait fini à l'hosto pour une chute aussi banale qu'un mot de passe oublié. À vélo comme au boulot, il prenait désormais ses précautions. C'était son nouveau mot d'ordre : prudence, prévention, hygiène et sécurité, petites protections personnelles...

Il n'avait pas pris son café, à cause de sa vessie qui s'amusait à tambouriner comme un batteur de jazz sous amphétamines. Depuis trois semaines, elle jouait son solo à trois heures du matin. Il se disait : foutue batterie.

Sur le seuil du labo, il vit la tornade rose.

Chloé.

Stagiaire. Espèce nouvelle. Tout en baskets intersidérales, cheveux rose syndical avec une tempe rasée de près, sac biodégradable et ordi couvert de licornes cyberpunks qui vapotaient en réseau. Excentrique ou simplement d'aujourd'hui ?

- Salut M'sieur Colin ! lança-t-elle, fraîche comme une cellule qui vient de se diviser sans demander la permission.

- Enlève le « monsieur », Chloé. On est tous égaux devant la micropipette. Sauf les stagiaires. Faut pas pousser l'ADN dans les orties...

Elle rit. Elle avait ce rire qui ressuscitait les cultures oubliées au fond des incubateurs.

- Tu m'avais dit que tu pouvais me raconter comment c'était avant... le Wi-Fi et tout ?

Colin s'assit. Doucement. Son corps était devenu une archive. Il craquait comme du papier de laboratoire trop longtemps exposé à la lumière.

- Avant, on bossait avec les doigts, le nez, et beaucoup de chance. On reniflait les solvants. Les protocoles, c'étaient des recettes de sorcier borgne. On testait sur nous, parfois. La science punk. Et la sécurité, c'était... disons... Si on avait le temps... Du temps à perdre.

- Sérieux ? Genre, sans fiches ?

- Fiches ? On avait des fichus pressentiments et un instinct de vétérinaire de la paillasse. Pas de charlotte, pas de checklist, et la blouse ouverte sur le torse, on agissait en cow-boy de la science. Elle écarquilla les yeux.

- Mais c'est dangereux !

- Exactement. On a appris trop tard que l'improvisation est un poison lent. Aujourd'hui, vous êtes formés, formatés, filtrés, fichés. Et c'est très bien. Faut des normes, des procédures. Faut des neurones...

Il se tut. Dans le silence, il entendit son ventre brouter comme le moteur deux temps de son Vespa. Une note grave, tu parles d'une

Dolce Vita... Et à nouveau, sa vessie, cette envie pressante, impérieuse, impérative...

Sa vessie urgeait à la porte de sa conscience. Usée par trente ans de café, stress et solvants mutagènes. Il avait fumé aussi. Trop, trop longtemps. Et mangé ses « sachets repas » froids au-dessus de bidons toxiques ou à proximité des traceurs radioactifs, mais ça personne n'en parle. Il repensait à ces heures, avec une gêne presque affectueuse.

Une échographie et un examen à venir. Le médecin avait parlé d'« épaissement polyploïde latérobasal gauche ». Des mots comme un croche-patte mental.

Chloé tapotait sur son ordinateur. Une animation avec des emojis en blouses blanches orchestraient la mitose comme un modern'jazz. Le choc des cultures se faisait sans cris, mais il swinguait tout de même.

- Ce qui a changé, dit-il, c'est pas les machines. C'est la foi. Avant, le labo c'était une cathédrale. Aujourd'hui, c'est un FabLab. Et les consignes de sécurité sont devenues sacrées.

- Et c'est mal ?

- Non. C'est juste que je me sens un peu comme une éprouvette obsolète au milieu d'un nuage de données.

Il se leva. Fit trois pas. Revint. Son bassin grinçait comme un tabouret, de ceux, en bois, qui ont été oubliés dans les couloirs du laboratoire.

- Vous tweetez vos doutes. Nous, on les gardait au fond du ventre. Jusqu'à ce qu'ils fassent des tumeurs. Le progrès, ce n'est pas qu'un progrès technique. C'est aussi apprendre à ne pas mourir de sa bêtise.

Elle releva les yeux. Ses yeux à elle voyaient encore clair. Trop clair, peut-être.

- Tu lis, Colin ? Enfin, autre chose que des publications ?

- Tous les midis. Depuis que j'ai arrêté le sucre. Je lis pour digérer. Ça m'empêche de m'effriter trop vite et ça m'ouvre.

- Quoi, en ce moment ?

- Du Boris Vian. Enfin... j'essaie. Je compte m'acheter ses œuvres complètes. On vient d'écrire une fin à un de ses textes inachevé, le titre ? trop marrant : « *On n'y échappe pas* » et tu n'imagines pas combien ça me parle. Rien que pour ça, ça vaut le coup de tout relire. Même les pages à Sullivan qui sentent le soufre.

Elle sourit.

- J'ai lu *L'écume des jours* au lycée. Ça m'a retournée.

- Moi aussi, le programme n'a pas changé... Mais maintenant je lis autrement. Je vois plus les organes. Les mots me parlent comme des diagnostics. C'est pas bon signe, ça.

- Ou c'est que t'es vivant, encore.

Il hocha la tête. Le corps s'exprimait par ses silences.

- Tu veux voir un vieux cahier ? proposa-t-il.

- Trop oui.

Il sortit un classeur jauni, couvert de taches mystérieuses et de coins racornis par le temps. À l'intérieur une écriture d'un autre siècle, penchée, nerveuse avec même des dessins. Sorte de grimoire de pataphysique.

- Ici, je testais une molécule censée bloquer l'inflammation. Numéro de code 424 si j'ai un peu de mémoire, un collègue y avait goûté, pour te dire...

- Ça a marché ? La molécule ?

- Un peu. Sur deux souris. L'une est morte. L'autre a écrit des poèmes à un chat.

Chloé rit si fort qu'une pipette vibra dans son bécher.

- Tu vas me manquer, Colin, dit-elle soudain.

Il baissa les yeux. Il n'avait pas prévu ça. Touché en plein noyau. Ce qu'il avait longtemps gardé au fond des flacons lui revenait par vagues : transmettre, ce n'était pas un geste technique. C'était une attention. Un regard qui passe le relais sans rien exiger en retour.

- Je ne suis pas encore mort, Chloé. J'ai juste une vessie avec une sorte de fleur au plafond, un nénuphar peut-être. Elle a confondu un soupir avec un signal d'alarme.

Il esquissa un sourire. Celui qu'on fait quand on vient de passer près d'un précipice, et qu'on se rend compte qu'il y avait un grillage de protection invisible.

À midi, comme chaque jour, il sortit, casque vissé sur la tête, un grand litre d'eau et le livre dans le sac. Il trouva un banc au soleil et lut trois pages de Vian. Une histoire absurde de foire aux vieux dans un coin de campagne.

Il posa le livre sur ses genoux, regarda ses mains. Elles tremblaient d'un désir implacable.

Peut-être que ce n'était rien.

Peut-être que la peur, c'était juste les cellules qui toussaient un peu fort pour qu'on les écoute.

Peut-être qu'il aurait encore le temps de lire les textes oubliés, de pédaler sans se presser.

Peut-être qu'il continuerait de faire des balades à Vespa le long des plages et de répéter tout bas, pour les autres, les jeunes :

« Porte ton casque. Prépare ton avenir. Et n'oublie pas d'écouter ce que murmurent tes cellules. »

On ne peut pas ne pas communiquer

Anne BERTHOUD

J'me présente, je m'appelle Henri, j'voudrais bien réussir ma vie...être aimé, être beau, gagner de l'argent...Je suis commercial, bloqué dans un prêt immobilier, négocié à 30 ans.

J'ai roulé ma bosse et à 40...je suis paumé, fraîchement divorcé, cherchant du sens à la machine à café. Dans ma messagerie, un appel d'offres sagement m'attend. Je n'ai plus la foi. Notre offre ne passera pas, le tarif est trop élevé. En réunion, à ma direction, mille fois je l'ai rabâché. Réponse : « On n'a pas le choix, on répond, c'est c** mais c'est comme ça ».

Alors je fais semblant de travailler. Mon engagement se tarit, ma motivation se fait la malle, mes journées ne sont qu'oisiveté non assumée...je compte mes RTT sur mon calendrier.

Mais cela, personne ne le sait, car au boulot, je n'en parle pas.

Je m'appelle Géraldine, perchée sur des talons de 12 qui font mal aux pieds. Ultra-féminine, sapée comme jamais...Mon style managérial ? Bourré d'autoritarisme. Je gère mes équipes à la dure, je m'investis sans limite, je dirige sans compromis. Je suis directrice commerciale. Ce qu'on me demande ? Des chiffres, des chiffres, des chiffres. Ma carrière n'a pas de prix.

Anesthésiée dans mon corps, la journée, j'en oublie même d'aller faire pipi. Je me dope aux objectifs, aux meetings, aux expressos bien serrés et à la nicotine, au matcha, au cross-fit.

Un cocktail détonant, une bombe à retardement. Prends garde sous mon sein, la grenade...

Retirer la goupille - en me snobant au COPIL ou en m'enlevant un gros client - et j'explose.

Mon motto ? Solide comme un roc. 0 vulnérabilité 0 sensibilité, sinon je m'écroule. Avançant masquée, je cloisonne la vie pro, la vie perso. Et le soir, face à ma maman, dans sa chambre aux soins palliatifs, je fais face. Mon rôle d'aidante. Mon cœur ne bat plus que pour elle. Je tiens, jusqu'au jour où...*Mais cela, personne ne le sait, car au boulot, je n'en parle pas.*

Je m'appelle Chloé, l'assistante de la boss, LE point vert de l'outil collaboratif, disponible H24, pour tout le monde, corvéable à merci, le contre-exemple vivant du droit à la déconnexion. Bénédicte m'a dit que je n'étais pas irremplaçable et qu'à la moindre déconvenue, je déchanterai. J'ai lu un article sur l'équilibre vie pro vie perso, dans une newsletter RH publiée cet été, entre deux apéros, pendant mes congés. Cela m'est bien égal.

Je vis pour mon travail et pour mon chat. La dévotion incarnée, je rêvais autrefois d'humanitaire et de chaleur humaine. Je me sacrifie aujourd'hui dans un open-space aseptisé et climatisé, où dire bonjour est devenu une perte de temps. Je tente d'aider les autres, en vain. Depuis le COVID, à l'étage, on entend les mouches voler. Cette satanée charte télétravail me contraint à l'isolement. Solo, je m'éteins dans un sentiment d'inutilité béant. Si Nadine ne venait pas déjeuner avec moi tous les mardis à la cantine, j'aurais arrêté de manger. Je vis ma vie par procuration devant mon poste de télévision et je donne à bouffer aux pigeons. Si je ne contribue pas, je n'existe pas. *Mais cela, personne ne le sait, car au boulot, je n'en parle pas.* Je m'appelle Bénédicte, je suis chargée de communication. Je souris à la cantonade, je fais bonne figure. Un emoji figé. Je gère mes budgets pub en un bon père de famille. Le week-end, je claqué la moitié de mon salaire en achats compulsifs et compensatoires. Malgré mes 50 heures de travail semaine, mes publications et mes stories ne font plus le buzz. Devenue accro aux réseaux, addict aux likes, je scrolle du matin au soir et du soir au matin. Perfusée de notifications, je combats les trolls. Je tente de séduire des algorithmes, dans un jeu de drague toxique. Ils soufflent le chaud et le froid. Me font croire monts et merveilles (10 000 vues) puis me rejettent sans explications (10 vues). Allez Bénédicte, faut attirer le chaland.

Mais la reine du ROI (comprenez retour sur investissements), n'est plus. *Mais cela, personne ne le sait, car au boulot je n'en parle pas.*

Je suis Julien, comptable, étriqué dans mon costard cravate. Un jour, on m'a dit : « la voie scientifique ouvre toutes les portes », alors j'ai passé un bac S. Manier les chiffres est devenue mon impasse. Sur l'autoroute du kiff, j'en ai sous le capot, croyez-moi. Tous les

samedis, je vais chanter au karaoké. J'adorerais oser inviter ma jolie collègue Chloé à dîner.

Mais à force d'être planqué le nez dans mes logiciels de compta, j'ai perdu l'habitude de parler, d'exposer mes idées, de me valoriser. La clé ? Une formation prise de parole en public ? On sait jamais, sur un malentendu, avec Chloé, ça pourrait marcher. *Mais cela, personne ne le sait, car au boulot, je n'en parle pas.*

Je m'appelle Rodrigue. C'est grâce à Nadine, la RH, que j'ai été embauché. Elle est gentille, Nadine, elle m'a convaincu que j'avais des supers pouvoirs. Je suis l'alternant du service informatique. J'ai obtenu une RQTH pour mon handicap physique. Les fameux 6% de quota de la boîte. Les collègues me surnomment le processeur car je sais traiter un grand nombre de données avec une extrême rapidité. Mes autres petits noms ? Le geek ou l'autiste. Ils ne pensent pas si bien dire. Dur de communiquer. Ma famille suspecte un Trouble du Spectre Autistique mais j'ai refusé d'être diagnostiqué. Mes comportements seraient parfois inadaptés au monde du travail. Je ne réalise pas. Je ne sais pas si je vais pouvoir garder cet emploi tellement il me fatigue. PS : Je vais révolutionner le système d'information de l'entreprise... j'ai trouvé la solution ! Un sacré gain de compétitivité. Besoin de quoi ? Moins de pression, plus d'accompagnement et de temps, d'encouragements aussi. Et puis de pouvoir m'isoler, souvent. *Mais cela, personne ne le sait, car au boulot, je n'en parle pas.*

Mercredi, on s'est tous réunis. On a créé un Espace De Discussion, à la cafétéria. Nadine nous a fait un speech sur la QVCT. Au début, on en a ri. À la fin, on a pleuré. Entre les deux, on a beaucoup parlé, écouté, échangé. On s'est raconté nos vies, personnelles, professionnelles, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, ou pas du tout. C'était libre, comme chacun voulait. Vrai, humain, constructif. Henri a parlé de la politique de prix, déconnectée de la réalité du terrain, lui faisant perdre ses clients et baisser drastiquement ses primes...Géraldine a craqué nerveusement car elle a réalisé que sa stratégie était pourrie. Quand elle s'est mise à trembler et à respirer en saccadé, tout le monde a compris qu'elle n'allait pas très bien - en réalité. Grâce au soutien inconditionnel de Chloé, elle a retrouvé ses esprits et a osé demander de l'aide à

Bénédicte. En temps normal, elles ne s'adressent pas la parole. Elles ont eu l'idée de communiquer avec nos clients de façon ciblée et personnalisée. Une petite communauté à gérer et des followers chouchoutés... Viser la qualité versus la quantité, un second souffle pour Bénédicte. Julien s'est bien lâché et s'est porté volontaire pour porter la démarche QVCT, ce qui a visiblement beaucoup plu à Chloé, chargée du projet. On pense qu'ils vont faire équipe, tous les deux.

Contre toute attente, le jeune Rodrigue a voulu faire un point sur ses avancées. Chloé lui avait gentiment préparé un support visuel pour l'aider à les présenter. Géraldine a été bluffée par son ingéniosité. Henri sait maintenant qu'il va gagner un temps fou dans sa prospection, grâce à cette nouvelle gestion de données. Rassurés. Le climat s'est apaisé.

Tout le monde s'est regardé et a réalisé, la larme à l'œil : on ne peut pas ne pas communiquer. Exit jugements, émotions refoulées, non-dits, suppositions, interprétations, distorsions. Félicitations. Pour nos perceptions nouvelles, nos potentialités, la redistribution de nos tâches. Merci d'avoir crevé l'abcès et de co-crée, enfin. On réalise que, sous des apparences trompeuses, tout était déjà là. On ne s'est encore tout dit, mais avec le temps, ça viendra.

Et tout cela, personne ne le savait, car au boulot, jusqu'ici, on ne parlait pas.

Quand la lumière s'éteint

Daniel RAYMOND

Les précédentes avaient été dures, difficiles, épiques. La violence de chacune d'entre elles l'avait laissée épuisée. Mais celle-là, celle qui se présentait dans quelques heures, n'avait à ses yeux qu'un seul qualificatif : insurmontable ! Les heures galopèrent comme jamais, le soleil tombait comme une pierre, le crépuscule accourait à sa rencontre tel un amoureux éperdu. Comment allait-elle réussir à passer au-delà de ces heures noires, à survivre à cette nouvelle épreuve des ténèbres ? Comment allait-elle retrouver le jour ? Et dans quel état, si elle y parvenait !

L'unique issue qu'elle imaginait pour aller au-delà de la nuit, c'était bien l'au-delà, celui dont on parle à l'heure du trépas. Là seulement, elle trouverait l'apaisement. Mais pour cela, il ne fallait pas un de ces au-delà avec lequel on communique, l'un de ceux dont on revient, où l'immortalité règne en maître. L'au-delà qu'elle souhaitait devait être définitif, absolu, sans retour. Sinon, à quoi bon ?

Combien de fois, avait-elle tenté de leur expliquer ce à quoi elle faisait face ? Combien de fois avait-elle essayé de formuler les mots pour exprimer ses affolantes sensations. Elle avait bien senti que ses embryons de discours, à peine aboutis, trouvaient un écho chez certains. Mais plus cet écho était fort, plus ils se fermaient, apeurés à l'idée des phrases qu'elle prononcerait. Et que dire de ceux qui ne comprenaient rien, n'écoutaient pas ses propos ? Ceux-là l'insupportaient.

Dès le matin, sa journée commençait avec comme seule issue l'arrivée inéluctable de la nuit. Aujourd'hui, il lui fallait trouver le courage de s'aventurer dans ce jour naissant en sachant que plus il avancerait plus elle se rapprocherait de nouvelles sensations nocturnes, toujours plus réelles, qui déferleraient la laissant anéantie.

Pour cette nuit à venir, tout était réuni tel un aboutissement après des épisodes d'obscurité qui n'avaient servi que de répétitions. La lune des voleurs était au rendez-vous, la canicule conservait les esprits bouillonnants, la nature tout entière s'était liguée pour déclencher la folie de ses sens ! Les gouttes, les cachets, l'hypnose, rien ne pouvait lutter efficacement contre cet affolement qui s'emparait d'elle la nuit venue.

Ses résultats, les promotions qui avaient accompagné sa vie professionnelle, l'avaient guidée vers ce gouffre qui s'ouvrait chaque nuit devant ses insomnies. Lorsqu'elle avait pris son poste, des anciens l'avaient prévenue, alertée sur les risques induits, ceux auxquels on ne réfléchit pas en début de carrière, quand tout n'est qu'un jeu, qu'on ne pense qu'à remplir les colonnes, atteindre ses objectifs, et se faire bien voir de ses supérieurs. Tout cela était si loin désormais.

Les conséquences du moindre de ses verdicts, de ses calculs, de ses signatures, revêtaient aujourd'hui des implications si totalement humaines, absolument personnelles que cela n'avait plus rien à voir avec un simple travail administratif. Ce qui ne devait se décliner qu'en chiffres et résultats abstraits ou choix désincarnés, avait pris corps depuis longtemps. Elle imaginait les cris, anticipait les plaintes, redoutait les vengeances. Ses insomnies s'emplissaient des conséquences de ses journées laborieuses, débordaient de la peur des décisions qu'elle avait prises, de celles qu'elle devait prendre.

Combien de temps pourrait-elle tenir ? Se montrer digne de sa charge le jour, faire face aux conséquences la nuit. Ce jeu - ce ne pouvait qu'en être un - avait assez duré.

Pourtant, quand elle avait débuté sa carrière, elle n'était que certitudes et convictions. Elle portait fièrement les valeurs de sa mission. Elle revendiquait haut et fort les valeurs de la République, elle avait la liberté, l'égalité et la fraternité chevillées au corps. Aujourd'hui, comme passés à la machine, il n'en restait que servilité, irrégularité et inimitié. Elle n'était plus que le négatif d'elle-même. Si

cela s'était limité à son travail, la belle affaire. Mais aujourd'hui, sa santé mentale se diluait dans les affres de la nuit, elle se devait de réagir ne serait-ce que pour survivre.

Où et à quel moment s'était-elle perdue dans cette drôle d'équation ? Sa vie valait-elle la peine d'être à ce point sacrifiée ? N'était-elle qu'un pion, comme ceux dont elle avait la charge ? N'était-elle qu'un élément de ce mécanisme fait pour broyer et qui pour finir la broyait ? Elle qui devait être le bras armé, la foudre vengeresse de fripouilles en col blanc, tombait à son tour sous le poids de sa charge. Le joug de la culpabilité pesait chaque jour un peu plus.

Des années durant, elle avait sanctionné et assujéti ceux, petits et grands, qui avaient osé transgresser la grande loi édictée par le ministère. Revenus, immobilier, héritages, fortunes, bénéfices, jeux, taxes... Elle n'avait jamais trouvé de limite aux redressements auxquels elle pouvait soumettre ses semblables. Sa hiérarchie, bonne fille, lui accordait un pourcentage sur les corrections qu'elle imposait. Efficace comme elle l'était, les sommes étaient rapidement devenues conséquentes, générant un magot fièrement gagné. Sa vie, suivant les critères que la société de consommation avait fixés et que jusqu'alors elle cautionnait pleinement, était une totale réussite, financièrement et socialement. Restaient ces nuits qui, à chaque nouvelle lune un peu plus, devenaient ingérables.

Il y a quelques jours encore, la nouvelle était tombée, sèche, impersonnelle : l'action entreprise dans le dossier N° 3722 devait être reportée, le contribuable ayant mis un terme à la procédure ! Comprenez en langage administratif qu'il avait mis fin à ses jours. Ce qui en soi ne changeait rien aux équilibres financiers du service, les sommes dues seraient prélevées sur l'héritage de ses descendants. Le législateur, dans sa grande clairvoyance, avait tout prévu. Toute cagnotte due au fisc serait, d'une façon ou d'une autre, encaissée. Par le fisc et personne d'autre !

Ce n'était ni le premier ni le dernier qui cédait sous la pression. Mais l'accumulation de ces cas dont elle portait, seule, la responsabilité avait fini par ébranler ses convictions. Dans les couloirs de la Cité

administrative, ses performances lui avaient valu les félicitations de ses supérieurs et des surnoms flatteurs. Le dernier en date, la « moissonneuse » avait été accompagnée d'une promotion, d'une augmentation et d'exigences supplémentaires de rendement auxquelles elle s'était soumise avec talent et résignation. Au point de faire évoluer son sobriquet. La « moissonneuse », par un lent glissement des valeurs, était devenue la « faucheuse ». La Grande Faucheuse, disait-on dans son dos, puis enfin en face, sans chercher à imaginer son ressenti. Un fonctionnaire n'a pas d'âme, tout le monde le sait ! On comptait ses victimes comme autant de victoires. Pour un peu, on aurait fait des encoches sur le tableau des informations syndicales pour chaque nouveau scalp !

Aujourd'hui, c'en était trop ! Trônaient sur son bureau une dizaine de dossiers instruits avec talent, inattaquables, n'attendant plus que le coup de tampon fatidique qui les enverrait rejoindre le service contentieux et recouvrement. Avec à la clé quelques centaines de milliers d'euros pour boucher les trous des caisses percées de l'État. Et vider celles de ces contribuables, optimisateurs fiscaux de pacotille, qui s'imaginaient plus malins que la machine administrative.

Ce soir, quand elle éteindrait la lumière, elle visualiserait les projets des parents partir en fumée, les rêves des enfants retourner au royaume des chimères, tous les plans rester là-haut sur leur comète. Elle entendrait les pleurs, les cris, les râles. Elle percevrait la colère et l'humiliation de redressés. Elle ne trouverait pas le sommeil et maudirait aussi bien ces fraudeurs que le système qui les broyait. Mais plus que tout, elle se maudirait elle-même, bras armé de la grande faucheuse.

Et si, elle, à son tour fraudait, ce pourrait être enfin la délivrance...

Sisyphé

Guillaume LLONG

Il fait toujours nuit quand je commence ma journée. Généralement, j'arrive peu avant 6h, on papote en attendant les premiers clients et les livraisons: surgelé et frais les lundi, mercredi et vendredi ; les mardi et jeudi, ce sont l'épicerie, l'alcool, les boissons et tout ce qui est DPH (droguerie, parfumerie, hygiène). Les fruits et légumes c'est tous les jours.

Quand les palettes arrivent, on répartit les cartons, on pose les produits dans les rayons concernés, puis on dépose et on range. Chaque matin, on remplit et range ce que les gens défont la veille. Chaque matin, on remplit le magasin, on réorganise les rayons, on fait le facing.

Au début, je faisais souvent tomber des articles avec mes petites mains, je voulais prendre le maximum de produit pour aller le plus vite, mais au final j'étais ralenti. Pour le frais, je commence généralement au jambon, puis je fais la charcuterie, les viandes, les poissons pour finir avec les produits végétariens et halal. C'est mon secteur. Un de mes collègues fait les sandwiches, salades et plats préparés, tandis que d'autres s'occupent du surgelé, des yaourts et du fromage. Ensuite, on s'attaque au pain de mie et aux brioches et enfin les fruits et légumes. Pour l'épicerie, je commence généralement par le bio : pâtes, riz, conserves, puis les gâteaux. Ensuite viennent les madeleines, barres céréales, chocolats en poudre, confiseries et tablettes de chocolat pour finir avec les gâteaux. Pendant ce laps de temps qui dure plusieurs heures, on doit également servir les clients en caisse. Après les fruits et légumes, on fait une pause café, le jour s'est normalement bien levé. J'attaque ensuite ce qu'on appelle « les dates », la vérification des dates limites de consommation de chaque produit frais et je sticke les produits qui arrivent à la DLC. J'en profite pour refaire le facing, parce que le temps de tout ranger et d'arriver aux « dates », beaucoup de clients sont déjà venus et ont commencé à vider les rayons. Après ça, on réapprovisionne le frigo boisson, on doit le faire trois fois par jour,

plus les jours de grosses chaleurs. Ses moments sont aussi entrecoupés par de la caisse, c'est souvent des moments de rush où on m'appelle en renfort et où les bips se fondent dans le brouhaha ambiant du magasin avec la parole qui devient automatique : « bonsoir, par carte ou espèce ? Le ticket ? À bientôt... »

- Excusez-moi Monsieur.

C'était encore la vieille dame qui perd la tête. Elle vient tous les jours acheter des piles ou demander où sont les couches comme si on les changeait de place. Elle doit avoir des stocks énormes cachés à sa vue chez elle. Mon collègue l'appelle « Tomtom GPS », elle tourne en rond dans le magasin.

- Bonjour, Madame, vous allez bien ? Vous voulez quoi ?

- Je cherche les soupes.

Je l'ai amené à l'article, ça ne sert à rien de lui indiquer, elle oubliera en route et tournera en rond avant de me retrouver.

- Tenez, c'est ici. Ça sera tout ?

- Oh merci. Je crois que ça sera bon. Merci, Monsieur.

Et chaque matin, je reviens pour refaire ce que défont les clients la veille. Remplir les rayons vides, ranger les articles mis en désordre, faire les dates, le facing. Je ne sais même plus pourquoi je fais ça. Il y a sans doute un sens à tout cela et si je le trouve, je le dirai... Mais il faut le faire. Des fois, je me dis qu'il n'y a pas de début ni de fin, que c'est un manège sans fin. Réveil, café, voiture, boulot. On arrive, on pointe, on s'épuise et on repart pour revenir. Dans la fatigue, on se laisse aller avant de se réveiller encore fatigué de la veille pour boire toujours le même café qui devient de plus en plus insipide. Ça peut être utile des fois de croire quelques instants que c'est la faute du café si le matin est difficile à avaler, mais non, la vérité se révèle toujours et elle est amère comme ce café. Je crois que c'est partout pareil, pour tous les boulots. Je pose les cartons dans les rayons concernés, je dépose les palettes, je range les cartons dans les rayons et je passe aux cartons suivants et ce de rayon en rayon. Il m'arrive toujours de faire tomber des articles que je ramasse ensuite pour les remettre à leur place. Pour aller plus vite et finir plus rapidement, on est tenté de vouloir prendre plein d'articles dans ses mains, plus que l'on peut et bim, on est en pleine contorsion du

corps pour éviter que ça tombe et ça nous échappe. Pas plus de trois articles dans la main. C'est un jeu d'équilibriste entre tetrïs et le mikado.

Souvent, je ne sais pas quel jour on est tellement ils se ressemblent. On est mardi, je bosse deux ou trois heures et je me crois mercredi. Je rebosse une heure et je me dis « super ! On est vendredi, le week-end arrive », mais non, on est lundi ou mardi, je ne sais plus. Des fois, je crois qu'un événement s'est passé plus tôt dans la matinée alors que c'était il y a quelques jours. Je suis comme un vieux tourne-disque qui bute indéfiniment sur un vinyle rayé. Peut-être qu'un jour, je me souviendrai de demain. Le seul repaire que j'ai à part les pauses et les différentes tâches à accomplir est ma fatigue, l'usure du corps, la baisse de vigilance. Dans ces moments-là, le temps semble ralentir inlassablement, donnant une atmosphère cotonneuse. La musique du magasin se fait plus lente comme des nappes sonores aux variations simples. Les contours des produits deviennent flous, le temps ralentit de plus en plus jusqu'à donner des absences... Puis le bruit d'un article qui tombe au sol après s'être échappé de mes mains me fait revenir à moi et au boulot qui m'attend.

C'était au tour des fruits et légumes. Généralement, je m'occupe des fruits et mon collègue des légumes. Ça ne paraît pas, mais c'est technique de faire une belle pile de fruits. Pour les raisins ou les bananes, ça va, mais les fruits ronds c'est plus compliqués : oranges, clémentines, prunes et les pommes. A chacun sa montagne et il y a toujours un fruit qui veut se faire la malle.

J'étais justement en train de ramasser un kiwi qui m'avait échappé quand j'ai vu quelqu'un se précipiter vers la sortie avec un sac plein. Je me suis jeté à l'extérieur du magasin à la poursuite du client. Le jour était en train de se lever sur la ville. Un ciel bleu clair avec des nuages rouge-feu parsemé d'ombres mauves. La route était remplie de voitures, les ambulances avaient commencé leur concert, les rues étaient jonchées de passants. Lancé dans ma poursuite, j'eus l'impression que le client se dirigeait vers l'arrêt de tram à proximité, mais il s'est mis à franchir l'arrêt. Je poursuivais plus le sac que le

voleur, je sentais des observateurs effarés qui tentaient de comprendre le pourquoi de cette course folle de bon matin. Il passa sur la route, puis j'ai vu un bus arriver au loin vers l'arrêt, sa trajectoire changea avec la mienne. Je voyais les courses se ballotter dans tous les sens.

Alors que le bus arrivait, il réussit à entrer, j'avais peur que les portes se ferment devant moi, mais j'ai poursuivi ma lancée et j'ai sauté en avant pour entrer dans le bus. J'ai eu l'impression que j'allais cracher mes poumons que je n'ai jamais eus. Je ne ressentais même plus le va-et-vient de la respiration comme si l'intérieur et l'extérieur ne faisait qu'un, mais je n'ai pas eu le temps de m'arrêter sur cette sensation : j'étais dans le bus. J'ai regardé à l'intérieur, il était au fond et me regardait gêner. Je me suis rapproché, il me tendait le sac que j'ai pris avant de sortir.

L'air frais sur ma peau rougi par l'effort faisait du bien. Profitant de cet instant, j'observais la beauté du paysage semi-urbain qui m'entourait. Le ciel était devenu d'un bleu calme tirant à l'horizon sur le blanc, un ciel des plus sereins. La rue qui était auparavant remplie de travailleurs s'était maintenant tarie et le calme régnait. J'avais récupéré la marchandise que j'allais pouvoir remettre correctement à sa place dans les rayons concernés du supermarché. Au final, chaque jour, perpétuellement, offrait un nouvel imprévu.

Subir, lutter ou devenir...

Maryse ALAYRAC

Cinq heures du matin, le radio-réveil se met en marche signalant l'heure où je dois m'extirper de mon lit, sortir de ce cocon si doux, si chaud et si protecteur pour me préparer à entamer ma journée de travail. En bougeant je sens bien toutes mes articulations, si douloureuses au moment du lever. Lentement, délicatement pour ne pas exciter la souffrance qui sait se réveiller seule, je m'assoie au bord du lit et j'entreprends les quelques étirements que m'a appris le kiné. J'en ai tellement besoin pour arriver à me lever sans crier, pour me rendre à la salle de bain prendre une douche qui, je l'espère, me permettra d'appivoiser mon corps endolori et de me réveiller totalement. Puis sans enthousiasme je vais prendre mon petit déjeuner .

Tous les matins c'est le même rituel mais cela me devient de plus en plus dur. A quarante ans je me sens usée par les vingt années que je viens de passer à calibrer des fruits. Chaque jour nous sommes cinquante femmes à arriver dans ce grand hangar, cinquante à nous installer, chacune à notre place, devant les chaînes de calibrage, cinquante à attendre la sonnerie qui met tout en branle. Alors les fruits commencent inexorablement à défiler devant nous, orientés en fonction de leur grosseur. Nous les rangeons mécaniquement dans des plateaux ou dans des caisses. Ce sont les machines qui donnent le rythme et nous devons le suivre. Dans cet espace-temps nous ne nous parlons pas, nous ne nous adressons aucun regard, nous avons oublié notre humanité, nous sommes devenues des robots. Huit heures à voir ces fruits défiler, à faire les mêmes gestes à la bonne vitesse, à se crispier pour ne pas perdre de temps, à supporter le bruit des calibreuses . Au début j'en rêvais la nuit. Et puis, on s'habitue à tout

Pour ce travail nous sommes payées au SMIC, avec quelques primes en plus car nous faisons les deux-huit. Une semaine nous travaillons du matin, de six heures à quatorze heures et la semaine suivante le soir de quatorze heures à vingt-deux heures. Rythme pendulaire pas

très en phase avec la vie de famille. Mais dans ce milieu-là cela ne compte pas car il faut que les machines fonctionnent le plus longtemps possible pour les rentabiliser au maximum. Heureusement nous avons le week-end pour nous reposer et profiter du silence.

Ce travail j'en ai vraiment besoin mais l'idée de le faire jusqu'à l'âge de la retraite me donne souvent des envies de ne plus exister, de disparaître pour m'évader définitivement de cet enfer. Puis je pense à mes enfants et je redeviens « raisonnable ». Je m'enfonce dans la résignation avec en prime l'idée que l'activité que je mène chaque jour avec tant de difficulté, n'a pas de valeur, qu'elle est invisible. Est-ce le fait qu'elle est faite essentiellement par des femmes ? Jamais rien ne vient contredire ce que je ressens. Beaucoup de mes compagnes de travail disent faire cela pour arrondir les fins de mois du ménage, comme si c'était secondaire, sans vraiment d'importance. La réalité c'est que bien souvent c'est le seul revenu de la famille ce qui ajoute une contrainte supplémentaire.

Je suis une travailleuse saisonnière. Dans cette coopérative je suis employée de mi-septembre à mi-avril. Le reste du temps c'est le chômage qui prend le relais mais sans prime de précarité à cause de la saisonnalité. C'est la loi. Alors en juillet et en août, pour ne pas perdre d'argent, je vais dans l'entreprise d'à côté emballer des melons. Là c'est une autre histoire. Nous travaillons jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de melons, parfois jusqu'à seize heures d'affilée, dans le bruit. Pas dans la chaleur car ce serait mauvais pour les melons, les salariées on s'en fiche. C'est bien dommage que les melons n'aient pas d'oreille. Toujours payées au SMIC avec, cerise sur le gâteau, un lissage des heures. Ça évite ainsi de payer des suppléments de salaires et ce en toute légalité. Encore une fois ce sont en grande majorité des femmes qui font les frais de cette situation.

La nuit, quand je ne dors pas, je pense à ces femmes qui dans d'autres temps se sont levées pour protester contre les conditions de travail qui leur étaient faites et qui confinaient à l'esclavage. Je pense à Rosa la cigarière de Marseille, à Elisa la transbordeuse d'orange, à Martha la jeune ouvrière illettrée des filatures, à Soizic la

sardinière, à Rachel la femme de chambre étrangère. Elles l'ont fait, elles en ont eu le courage. Qu'est-ce qui fait, qu'à un moment donné, on se met à avoir ce courage-là ? C'est souvent l'humiliation de trop. C'est cette humiliation de trop qui a fait arrêter le travail à toutes ces femmes. Tout d'un coup, ensemble, elles se sont senties fortes et ensemble elles ont dit « Stop. Nous n'irons pas plus loin ». Cela a été chaque fois une décision spontanée qu'il a fallu tenir sur la durée. Et leurs trompettes ont réussi à faire tomber les murs de Jéricho.

Moi je ne lutte pas, je subis. Peut-être simplement parce que ma situation est « supportable » même si je la trouve très dure. Peut-être aussi parce que nous ne sommes pas organisées, pas solidaires. Chacune est empêtrée dans ses histoires très personnelles de survie familiale qui l'empêche d'envisager un meilleur avenir. En fait l'avenir c'est « demain comment je vais payer le loyer, comment je vais faire manger mes enfants ? ». Mais en même temps la situation n'est pas sombre au point où collectivement nous pourrions crier « il y en a assez ». Alors nous continuons à nous lever tous les matins pour aller effectuer un travail qui nous épuise. Et puis comment pourrions-nous protester dans un emploi sans visibilité, et perçu comme secondaire ? Car le problème est bien là, aucune d'entre nous ne se reconnaît comme une ouvrière ayant quelque chose à dire sur ses conditions de travail. Reconnaissance encore plus obscure du fait de la saisonnalité.

L'espoir pour moi c'est l'évasion dans un imaginaire merveilleux où je n'aurais pas besoin d'engager mon corps dans des travaux ingrats. Mais la vraie question est : puis-je envisager un autre avenir professionnel après vingt ans à calibrer des fruits ? Autrement dit : ai-je encore assez de capacité physique et intellectuelle pour enclencher une reconversion ? Le plus dur alors c'est de croire en moi-même car ces vingt ans ont laminé l'idée que je peux me faire de ma propre valeur. Ai-je seulement une quelconque valeur ? Ça ne me saute pas d'emblée aux yeux, tout comme ne me saute pas aux yeux la reconnaissance d'autrui pour le travail que je fais. Même mes enfants n'ont pas de considération pour ce que je suis chaque jour obligée d'accomplir et qui contribue à les entretenir. C'est difficile, dans cette situation d'avoir foi en moi. Cependant si je me pose la

question cela signifie que tout n'est pas perdu. Il faut que je m'accroche à cette idée.

Ce matin je me lève en me disant : « Rien n'est jamais définitif. A défaut de lutter pour le présent, tu peux essayer de te construire un avenir meilleur » Voilà essayer pour au moins avoir la satisfaction de ne pas avoir rien fait. Mais par où commencer et comment être aidée ? Tout d'abord comment me persuader que je peux sortir de cette invisibilité qui m'enveloppe depuis tant d'années ? Il faudra alors que je parte à la recherche de ce regard extérieur de cette rencontre significative qui enclenchera cette résilience qui m'entraînera dans une dynamique de reconstruction.

Exister dans un ailleurs qui reste encore à définir. Cet ailleurs, je le chercherai peut-être dans le travail à condition que j'y trouve un sens. Pour le moment je continue de me lever le matin, percluse de douleurs, en me persuadant que demain, c'est sûr, j'arrête de me plaindre et je demande à bénéficier d'un bilan de compétences.

Tout là-haut, sur le zinc

Maxence GUILLAUD

Là où je travaille, je visite des appartements. Je crois que c'est ce que je préfère. Ça me permet d'échapper un peu à l'emprise vigoureuse de ma chaise de bureau. Ça me donne parfois l'impression d'être un peu moins ingénieur et un peu plus sociologue. Lorsqu'on toque à la porte, on ne sait jamais tout à fait à quoi s'attendre.

J'y croise parfois des petites vieilles, dans des chambres humides où s'accumulent des bibelots qui leur survivront. Elles occupent de petits appartements, avec de petites fenêtres, étriquant tout ce qu'elles se donnent encore le droit d'espérer. La Ville Lumière ne reste pour elles que bien avare de ses rayons.

J'y croise des hommes seuls - à jamais inconsolables - dont la voix se brise en évoquant les travaux entrepris juste avant le départ de leurs femmes. Chez certains, tout semble trop propre, maîtrisé avec une rigueur clinique. Chez d'autres, il faut se frayer un chemin à travers les cartons et les amas pour mesurer les fenêtres.

J'y croise des petites familles, dont les enfants sont contents de voir un monsieur avec de grosses chaussures et des instruments qui font des lasers avant d'aller à l'école. Leur mère a cinq minutes à m'accorder entre deux visioconférences. Ils s'entassent parfois à quatre ou cinq dans deux chambres.

Malgré les rappels à l'ordre - « laissez le monsieur travailler » - certains mêmes s'approchent avec leurs yeux fureteurs, pour me regarder mesurer tout ce qui leur semble aujourd'hui si grand, tout ce qui leur semblera demain si petit.

On offre deux minutes aux plus curieux pour leur expliquer comment fonctionne un vitromètre. Ça les fascine. Peut-être que la relève n'est pas si loin.

J'y croise des vieilles dames immigrées. La plupart viennent d'Europe de l'Est, du Maghreb, ou d'un peu plus loin encore. Leurs

mains tremblent un peu, mais savent toujours recevoir. Elles déposent des pâtisseries sur la table avec une insistance douce, presque solennelle - une forme de fierté discrète, qu'on ne discute pas.

On repart avec du sucre sur les doigts.

J'y croise parfois des malades, que la pudeur désincarne derrière une paroi. Alors, on n'entre pas dans la chambre ; ça laisse un vide sur notre fiche. Chez eux, l'air est si dense qu'on croirait que le silence a collé aux murs. Et comme pour prendre un peu d'avance, tous les volets sont déjà fermés.

J'y croise aussi des collectionneurs d'art ayant racheté tout l'étage d'un immeuble, et dont les murs - qui font directement face à la tour Eiffel - dégueulent de Matisse et de Caillebotte. On se demande parfois si ces œuvres arrachées au monde ne visent pas à meubler un peu plus que des murs.

Et parfois, quand même, l'humilité.

Deux grands sourires à la retraite m'ouvrent leur porte. Et d'un coup, il fait un peu plus chaud. On fait mine de ne pas s'y attarder, mais on voit quand même les photos des petits-enfants qui abondent sur chaque meuble.

- Vous êtes sûr que vous ne voulez pas de café ?

Au bout de la troisième fois, on finit quand même par accepter – et on se force quand on n'aime pas ça. Au moins, ça nous fait rester un peu plus.

Leur cuisine sent le sucre et la cannelle.

Ça, ça ne s'écrit pas dans un rapport.

Ouvrant une porte au hasard, on tombe sur une bibliothèque foisonnante des livres de toute une vie ; leurs tranches jaunies témoignent des relectures. À côté, un petit piano – sur lequel madame joue encore de temps en temps – peine à se faire une place. Quelques peintures comblent avec goût les pans de murs qui ne sont pas encore recouverts de souvenirs. Ils parlent un peu de leur vie, mais surtout de celle des autres.

En partant, je me sens un peu coupable. Un peu amer aussi.

Au fond, je crois que je les envie.

Puis, il y a les appartements vides.

Les murs aussi parlent, mais à voix basse. Ils gardent les cris d'enfants, les disputes d'anciens couples, les soupirs au retour du travail. Qui a pleuré ici ? Qui a dansé ? Qui a claqué cette porte trop fort un soir de colère, qui a glissé un mot d'amour dans un tiroir qu'on n'a jamais rouvert ?

Les appartements ont des rides, eux aussi. De petites craquelures sur le sol, sur le plafond. Celles-là, c'est à moi de les relever.

Certains refusent de se laisser faire - des fenêtres qu'on n'arrive jamais à refermer tout à fait. D'autres se résignent et s'effacent, froids, impersonnels, prêts à être vendus.

Enfin, après les visites d'appartements, vient le moment d'aller examiner la toiture. Je monte alors sur l'échelle branlante, maintenue tant bien que mal par un collègue, un barreau après l'autre - à ce moment-là, je me dis souvent que j'aurais préféré être au bureau.

Une fois en haut, je m'assois sur le zinc chaud. La ville semble s'arrêter, la brise rafraîchit mon visage ; je contemple. Les clients attendront.

Paris est pleine d'étages, de plafonds trop bas, de fenêtres mal orientées. Depuis les toits, elle se déploie en bruissements étouffés. Je crois que sa beauté, c'est aussi sa violence. Le luxe d'un côté, les fissures de l'autre.

Je pense aux enfants qui y grandissent dans des chambres trop pleines, à ceux qui y vieillissent dans des pièces trop vides.

Ah, et à l'odeur de la cannelle.

Finalement, je suis bien heureux de ne pas être au bureau.

Une femme en colère

Valérie AVRIL

Je voudrais vous parler.

Cela faisait des jours qu'elle répétait devant sa glace, matin et soir.

Je voudrais vous parler de ce qui ne va pas dans le service.

J'aime bien ce que je fais mais il y a des choses qui ne vont pas.

Non, ce n'est pas comme cela qu'il faut présenter les choses. Tu dois être plus positive.

Je voudrai vous parler de ce qui pourrait être amélioré. Là, c'est mieux.

C'est vrai, elle aimait bien ce qu'elle faisait. Le salaire était correct. Mais il y avait des choses à bouger. Cela pourrait sembler des petites choses, des riens, mais qui ont de l'importance au quotidien. Elle était persuadée que cela mettrait du lien dans le service. Elle voudrait même parler des procédures. Trop de doublons, de messages contradictoires, de vérifications inutiles qui font perdre confiance.

Elle avait réfléchi avant d'entreprendre cette démarche. Elle était encore jeune dans l'entreprise, Deux ans bientôt, ce n'est pas beaucoup deux ans. Ne risquerait-elle pas d'y laisser des plumes ? Il serait sans doute préférable de parler d'abord aux représentants du personnel. Oui, c'eut été mieux. Mais il y avait eu carence lors des précédentes élections, les prochaines échéances sont pour bientôt mais est-ce qu'il y aura des candidats ? Elle pourrait aussi attendre son entretien professionnel. Mais de ce qu'elle en connaissait dans les boîtes précédentes, c'était plutôt vite fait, on parle un peu de soi et des formations qu'on aimerait faire. Là, elle voulait faire des propositions sur l'organisation de la société. Ça pouvait paraître prétentieux de la part d'une employée de base. Mais la direction invitait les salariés à s'exprimer lui avait-on dit à l'embauche. Elle pensait être utile. C'est bon de faire quelque chose d'utile. Et puis elle croyait vraiment que parler, c'était mieux ; son bilan en termes de dialogue dans l'entreprise n'avait pas été très concluant.

Cela faisait dix ans qu'elle travaillait. La première entreprise avait déposé le bilan. On ne leur avait pas dit grand-chose, même quand le patron était parti en arrêt de travail. Et puis un jour, il y a eu un administrateur judiciaire. Dans la deuxième, l'ambiance était toxique, des blagues racistes et sexistes à longueur de temps. Elle avait bien essayé de parler avec le directeur, mais « Oh, ce n'est pas grave, ce n'est pas bien méchant, vous n'avez qu'à vous boucher les oreilles ». Ce n'était pas bien méchant. Cela constituait juste une faute grave. Elle partit tout autant en colère du manque d'écoute que déçue de n'avoir pas fait bouger les choses.

Alors avait essayé une plus grande entreprise, structurée, pour y trouver des avantages et des vrais interlocuteurs. Son chef lui semblait assez abordable. Pas jeune mais pas trop vieux non plus. Plutôt sympa sans être familier. Une réunion d'équipe par semaine, disponible quant besoin. La distance était la bonne. Tous les soirs, elle répétait son discours devant la glace. Elle ne voulait pas se louper parce qu'elle aimerait bien rester.

Ce matin-là, elle frappa à la porte du bureau. Mais il n'y eut aucun retour.

Elle entra malgré tout dans la pièce. Le bureau était vide. La table qu'elle connaissait jonchée de dossiers était bien rangée. Pas de veste rayée sur un cintre. Elle resta interdite. Des vacances ? L'équipe aurait été informée. Un arrêt maladie ? Cela valait le coup d'en savoir plus.

Elle retourna sur le plateau et demanda à ses collègues si l'un d'entre eux avait des nouvelles.

- « J'ai entendu dire qu'il était en formation dit l'un.

- Il nous l'aurait dit non ? répondit-elle.

- Je crois qu'il est en arrêt maladie dit une deuxième.

- Moi, j'ai entendu dire qu'il était parti, il aurait trouvé ailleurs dit encore un troisième.

- Sans nous dire au revoir ? Vous y croyez, vous ? Je vais essayer d'en savoir plus. »

Troublée, elle monta à l'étage de la RH pour demander des nouvelles. Elle fut reçue par l'adjointe de la directrice.

- « Il y a des restructurations à venir et il a préféré partir lui dit cette dernière.

- Sans nous dire au revoir ? C'est curieux tout de même, c'est drôlement rapide. Même pas un pot de départ ! ».

L'adjointe la regarda sans savoir si c'était drôle ou sérieux.

- « Il avait sans doute une opportunité ailleurs. Vous allez rapidement avoir un nouveau chef.

- Mais je m'en fiche du nouveau chef, moi je veux savoir ce qui est arrivé à l'actuel. Si la boîte ne se préoccupe pas de communiquer auprès de ses salariés, il ne faut pas nous demander de bien travailler ! »

Elle avait haussé le ton.

- « Une note interne est en préparation, reprit l'adjointe.

- Mais une note interne, ça ne remplace pas le dialogue. On nous dit qu'il faut parler de notre travail, on nous fait des entretiens professionnels, mais à l'inverse, la parole ne redescend pas. »

Elle se retint de claquer la porte en partant. Ce départ précipité lui semblait tout sauf volontaire. Elle retourna voir ses collègues pour leur raconter et essayer de les motiver pour demander des comptes à la direction. Mais ce fut un échec. L'absence de réaction la dépitait. Une fois chez elle, elle regarda une nouvelle fois « Douze hommes en colère ». La pièce manquait de femmes, mais c'était un tel exercice de conviction collective. En serait-elle capable un jour ?

Elle n'arriva pas à trouver le sommeil. A la colère se mêlaient aussi l'incompréhension et le dépit. Si l'entreprise n'avait rien à se reprocher, pourquoi cacher ? Son chef avait disparu, comme ça, volatilisé. Si une entreprise était capable de virer des gens du jour au lendemain, à quoi bon rester ? Qui sera le prochain à disparaître ? Parce que la boîte l'avait carrément fait disparaître. Les pensées confuses devinrent cauchemars. Elle s'endormit en pensant aux époques terreur qu'elle avait appris dans ses cours d'histoire, aux régimes dictatoriaux au cours desquels les gens disparaissaient, aux mères argentines de la place de mai.

Elle se réveilla maussade. De son lit, elle tira le rideau de la fenêtre. Il faisait moche. Elle n'avait pas envie d'aller bosser. De toutes façons elle allait chercher ailleurs. Tant pis, la boîte se passerait d'elle et de ses bonnes propositions. Aujourd'hui elle n'irait pas, tant pis pour la journée de carence.

On était vendredi, cela ferait un week-end de trois jours. Elle prévint la RH qu'elle n'était pas bien. Non, elle ne ferait pas de télétravail, elle n'était pas bien.

Elle partit au marché. Pour une fois elle pouvait faire le marché sans trop de monde, les familles du week-end. C'était agréable même sous les nuages, les étals étaient colorés et les voix accrocheuses, sans compter les prix plus bas que ceux du dimanche. Elle se posa dans un café. Elle repensait à ses expériences. Finalement, que valait le dialogue dans le boulot ?

Une conversation la tira de ses pensées.

L'homme était dos à elle, sur la banquette arrière. Il était au téléphone. Elle reconnut vite cette voix familière.

- « Oui, ça y est. J'ai négocié mon départ, je suis content. J'ai fait jouer quelques trucs pas terribles dont j'avais connaissance. J'espère qu'ils arriveront à redresser la barre. Il faudrait revoir l'organisation. Mais bon, j'avais une opportunité ailleurs et j'étais pressé de partir. »

Elle quitta discrètement le café dans un tout autre état d'esprit que lorsqu'elle y était entrée. Non, il n'avait pas été viré. Oui, il y avait bien des choses à dire aux salariés. Oui elle avait des propositions à faire. Parce que non, ça n'allait pas recommencer.

Ce soir, elle répète encore quelques phrases devant sa glace. Demain, ce sont les élections du CSE et elle se présente avec celles et ceux qu'elle a réussi à convaincre. Douze candidats.

Une séance avec les épuisés

Alice LATIMIER

- Et voilà, c'est la raison pour laquelle je suis venu à la séance d'aujourd'hui. J'avais envie de partager ce sentiment de progression avec vous !

- Waouh, mais quel chemin parcouru depuis six mois Maxime ! Cela prouve que même lorsque vous allez mieux, cela peut être bénéfique de continuer à venir. À condition que cela soit source de satisfaction : ne vous sentez pas obligés pour mes beaux yeux.

Le groupe répond à la fin de sa phrase par un petit rire timide mais sincère. Après le témoignage de Maxime, l'animatrice, parfaitement droite sur son siège et tirée à quatre épingles, me présente :

- Vous savez que ce n'est pas facile de prendre la parole sur cette expérience psychologique douloureuse, je vous demande donc d'accueillir avec bienveillance notre nouvelle épuisée. Vas-y, je t'en prie - finit-elle en arborant un sourire chaleureux tout en tendant les mains vers moi.

Triturant nerveusement la manche de mon pull et le regard rivé vers le sol pour éviter les dix paires d'yeux autour de moi, je me lance lentement, mais sûrement :

- Euh... par où commencer... eh bien, mon prénom, la base ! Alors je m'appelle Hélène et...

- Bonjour Hélène ! - répondent-ils tous à l'unisson, visiblement très attentifs.

Cette interruption me perturbe, j'avale difficilement ma salive et continue :

- ... j'ai 41 ans, et j'ai récemment découvert que je vivais ce qu'on appelle un épuisement professionnel. Enfin, c'est ce que le médecin du travail pense. Moi, euh... en réalité, je n'ai pas vraiment l'impression d'être épuisée. J'aime mon boulot, donc j'ai du mal à voir pourquoi c'est arrivé, même si ce n'est pas toujours rose au bureau, comme partout je présume.

Je sens mon front perler de sueur par le simple fait d'être autant exposée. Ne sachant pas quoi ajouter, je regarde l'animatrice à la recherche d'assistance. Sans doute habituée, elle décode immédiatement mon appel à l'aide :

- Merci Hélène pour ta présence. Je sais que la démarche de venir à ce groupe de discussion n'a pas été évidente pour toi. Peut-être que... tu pourrais nous dire pourquoi tu es venue ?
Bien sûr, seulement si tu en as envie. Tu n'as rien à justifier.

Son ton, comme sa posture, sont très agréables. Je sens la détente arriver progressivement dans mon esprit et mon corps. Je lève un peu la tête et poursuis mon histoire avec plus d'assurance :

- Oui, tout à fait... alors j'ai été, disons, « convaincue » par mon amie Nora qui a participé à ces séances et m'en a dit que du bien.

Tout en essayant de structurer mes pensées, j'entends les deux personnes à ma droite réagir à la mention de Nora et dire à voix basse :

- ... Aaaaah, c'était celle qui ne coupait jamais de son travail au point de dormir de son bureau ?

- Ouais, c'est ça, un burn-out carabiné, et une pression de fou par sa direction ! On a commencé les séances quand elle était en voie de guérison, de souvenir. Mais j'sais pas ce qu'elle est devenue ?

- Hrrmm... s'il vous plaît, Anne et Salim - les interrompt l'animatrice, qui comprend que leur conversation me distrait.

Embarrassés, ils s'arrêtent immédiatement et se retournent vers moi en s'excusant poliment.

- En fait, je lui ai tenu la promesse de venir parce que j'ai moi-même été témoin de sa... excusez-moi l'expression, « descente aux enfers » - dis-je tout en mimant des guillemets avec les doigts. À l'époque, ça me paraissait fou que quelqu'un soit aussi envahi par son boulot !

Bref, je m'éloigne de la vraie raison de ma venue ce soir, qui est... euh... comment dire cela simplement... ?

Me sentant enfin confiante, je décroise mes jambes et décide de tout lâcher :

- Pour la faire courte : j'ai littéralement pétié un câble en pleine réunion d'équipe. Devant mes managés, j'ai critiqué violemment mon manager, qui, pour la petite histoire, m'a harcelée psychologiquement pendant plus d'un an. Et qui me demandait - une fois de plus - de faire des heures sup', qui ne seraient, une fois de plus, pas rémunérées. Sous prétexte que le commanditaire est « roi » et que, tant que le projet n'est pas parfait, nous n'avions aucune excuse pour rentrer chez nous ce soir-là. La fois de trop, quoi ! Bon, pour couronner le tout, je l'ai traité de pervers narcissique, ce qui était sans doute un peu exagéré...

Certaine d'avoir choqué le groupe, mais ressentant un vrai soulagement, je marque une pause et les regarde un à un. Aucune réaction qui ressemble à de la surprise, toujours une écoute attentive à mon égard. Tout a l'air normal dans ce que je leur raconte, incroyable ! Cela me donne la force nécessaire finir mon témoignage :

- Puis j'ai voulu prendre la défense de mon équipe, qui allait de plus en plus mal. Je l'ai menacé de faire remonter son comportement toxique à la direction et de porter plainte, j'étais au bout du rouleau. Ce salaud n'a même pas eu le courage de me répondre ! lançais-je

en me souvenant de son regard plein de ressentiment. Il s'est ensuite avancé vers moi puis il a finalement quitté la salle en claquant la porte. Inévitablement, j'ai fondu en larmes.

Apparemment, j'étais inconsolable. C'est vrai que j'ai tout donné, j'avais accumulé tellement de colère - ajoutais-je avec un léger rire teinté d'autodérision. Dans un état second, une collègue m'a amenée chez la DRH ; quelques heures après, j'étais à la médecine du travail. Je vous passe la suite des événements, très bureaucratique !

Un profond silence plane. Non pas un silence qui met mal à l'aise, plutôt celui qui montre que vous êtes écoutés et compris. J'ajoute pour conclure :

- Je suis donc venue ici avec l'espoir de trouver un lieu où je peux parler de cette expérience négative, sans jugement, sans pitié non plus. Mon arrêt va durer au moins trois mois, le temps de l'enquête interne suite à la plainte que j'ai portée contre mon responsable. Je n'ai pas envie de le vivre comme une épreuve, mais comme une expérience pour apprendre quelque chose sur moi, car je pense que mon rapport au travail a besoin d'être remis en question. Voilà, j'espère avoir bien répondu ?

À ma plus grande surprise, tout le monde applaudit. Et, de manière encore plus surprenante, je ressens une certaine fierté face à cette réaction. L'animatrice reprend alors la parole :

- Hélène, il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises réponses durant ces séances. Vous êtes libre de dire ce que vous voulez, avec les mots que vous souhaitez, mais également les émotions que vous avez envie d'y mettre.

Je sens une larme monter, suffisamment petite pour rapidement l'essuyer avec ma manche, que j'ai fini par laisser tranquille. Elle poursuit avec un ton bien plus formel : les « Épuisés » est une association qui doit vous apporter un espace sécurisant pour expliciter votre mal-être lié au travail et vous permettre de vous reconstruire professionnellement.

Son regard revient sur moi, et sans le contrôler, je rougis à ces derniers mots qui me touchent.

- Quelqu'un souhaite réagir au témoignage courageux d'Hélène ?

Un bras se lève juste à ma droite, et non sans une certaine nervosité, je suis tout ouïe des commentaires de cette autre « épuisée », une femme sans âge habillée d'un simple survêtement.

- Ah, Anne, je t'en prie ! - lui lance l'animatrice.

- Merci Hélène pour ce partage d'expérience. Si tu savais à quel point il fait écho à mon histoire ! Je connais le sentiment de culpabilité et cette ambivalence vis-à-vis du travail quand on a la chance de faire quelque chose d'épanouissant, mais que l'environnement dans lequel on passe nos journées n'est vraiment pas propice au bien-être. Je te souhaite bon courage dans ta reconstruction et espère te voir prochainement.

L'animatrice, toujours droite sur sa chaise, regarde sa montre et lâche de façon inattendue :

- Oh merde... déjà cette heure-là ?! Eh bien nous avons dépassé, mais je n'aime pas aller au pas de course quand nous accueillons des nouveaux ! À la semaine prochaine et surtout : prenez soin de vous
- finit-elle avec insistance.

Je sors de la salle avec la perspective d'aller mieux, à mon rythme. Et si j'appelais Nora pour lui raconter ?

Zinc

Lucas DESSEIGNE

En mémoire de F.

Chaque matin, le même réveil. Les mêmes bribes dans la brume. La douleur dans le bas du dos, le bois dur de la banquette qui vrille la colonne malgré le fin rembourrage de cuir. La mâchoire, crispée, qu'il faut dérouiller manuellement. Le goût amer de la bile refoulée. Les lèvres collées, le palais asséché, les yeux lourds. L'hébétude, quelques instants, puis le flou s'estompe.

Ce jour, ce sont les tables de bois et les chaises jetées en travers qu'il remarque d'abord. Dans la pénombre luisent les auréoles collantes imprimées en travers des rainures du bois usé. Restes de condensation et de bière renversée. Son regard balaie le comptoir et les tabourets qui le gardent. La tireuse en inox. Les bouteilles alignées au mur. Invisibles, les frigos habillent la pièce de leur ronronnement régulier. Les vieux rideaux, lourdes tentures violettes, exhalent leur odeur de tabac froid.

Serge est dans son bar. Le week-end, il y passe ses soirées et s'y réveille les matins. Il repense à l'ouverture, hier après-midi. Les mêmes gestes que d'habitude. Le jet d'eau sur la terrasse. Le chiffon humide sur les chaises et tables en plastique, à l'ombre des platanes. Il aime la sensation des chiffons humides. Leur fraîcheur sur ses mains dures. Il aère le bar. S'imprègne du mélange d'anis éventé et de javel qui embaume les lieux. Il se verse un premier demi. Inaugure le week-end.

Une bonne affaire, ce bar, repris il y a une petite année. Quatre ans que les précédents propriétaires avaient fermé. Serge ouvre à 16 heures, ferme plus tard. Quand il faut. Le troquet est sur la place du village, le long de la petite rue commerçante. Boulangerie, pharmacie, épicerie, bureau de poste. Et puis le petit débit de

boisson, comme on dit, là où commencent les apéros, s'échangent les dernières nouvelles. Là où se construit une mémoire commune. Serge est le gars du coin. Il connaît tout le monde et réciproquement. Plus jeune, il était le beau jeune homme des alentours. Le fort en gueule, le drôle, les yeux bleus perçants, les boucles folles en nuque longue. Santiags et perfecto. Les virées en moto, les bandes de filles. La garde à vue, une ou deux fois.

Au bar, il rince les copains, commente le rugby, envoie balader tout et rien. Les flics, les politiques, les arabes, les riches, le fisc, les voisins. Hier soir comme les autres, il abaisse et relève et rabaisse la tireuse. Scalpe la mousse. Fait tinter les pièces. Les clients viennent s'agglutiner par grappes, décompresser du boulot. Il y a ceux de toutes les semaines, et puis quelques têtes nouvelles. Des touristes, parfois. C'est toujours l'occasion de bavarder un peu, de badiner, les touristes, on peut rigoler d'eux, gentiment, forcer le trait, montrer qu'on est chez nous.

Comme toujours, l'heure passe. Sur la terrasse, l'air se rafraichit. Dans les verres, 40 degrés et des sodas. L'obscurité tombe. Le rythme se fait plus lent. Les voix plus fortes. La diction plus lourde. Les lumières plus aigües. La caisse tinte moins. Serge a posé ses fesses sur un tabouret. Le coude sur le zinc. Le geste machinal, la main qui saisit le verre le traîne à la bouche. Le corps s'abreuve. Certains clients se servent directement derrière le comptoir sans qu'il ne réagisse vraiment. Ce sont les habitués. Les plus disciplinés laissent une pièce, finissent par s'en aller d'eux-mêmes. Les trainards, il faut que Serge puise en lui pour les expulser. Il se lève, les exhorte de sa voix forte, les abreuve d'injures s'il le faut, mène le petit troupeau dans la nuit noire.

Ainsi tous les week-ends de toutes les semaines. Vendredi, samedi et dimanche, comme ce matin-là. Un dimanche comme les autres, même si le soleil perce peut-être un peu plus les rideaux et que l'odeur de bière chaude est un peu plus forte. Il reste deux verres à moitié remplis sur le comptoir. La migraine est aigüe. La douleur

dans cette molaire, toujours la même, s'est réveillée. Irradie jusqu'au cerveau.

Serge parvient à se lever. Il met un peu d'ordre. Fume une cigarette sur la terrasse. Une deuxième. Se masse l'arrière du crâne. Il va devoir repasser chez lui, se changer. Il achète le journal à l'épicerie d'en face. Les nouvelles du coin. Elles alimenteront les conversations du soir. Un concours de pétanque au village voisin. L'inauguration d'un rond-point. Le mystère des panneaux de signalisation volés. L'élection de Miss Camping.

Un bruit de moteur dans la rue. Serge lève les yeux. Une voiture de gendarmerie se gare devant le café. Palpitations. Revue mentale de tout ce qui n'est pas en règle dans l'affaire. Les bouteilles achetées en liquide en Espagne. Les clim raccordées au réseau d'électricité public. Les coups de main des copains payés au black. Les deux agents s'invitent sur la terrasse. Ils se présentent, rassurent Serge. En réalité, ils recherchent un certain Ludovic. Sa voiture a été retrouvée au bord de la route, à la sortie du village. Les clés sur le contact. Le portefeuille sur le siège passager. « Et au sol six bouteilles pleines », précise le deuxième assermenté. Serge gratte dans sa mémoire. On l'a bien vu hier, Ludo. Il avait un coup dans le nez, ou peut-être deux, c'est bien certain. Dans la rue centrale, les quelques voitures qui passent ralentissent, dans les habitacles les têtes se tournent. Dans la queue de la boulangerie, on présume.

Les gendarmes repartent sans plus d'information. Quelques minutes plus tard débarque Alice. Alertée par un voisin. Il paraît que Ludo a disparu. C'est bête il devait s'occuper du jardin de Béné ce matin. Il n'est pas venu. Elle est allée frapper chez sa mère mais ça ne répond pas. Arrive Nicolas, avec deux fûts pleins et d'autres bouteilles pour les réserves. Ludo ? Il est sûrement allé se droguer chez Bernie, l'appart du deuxième est plein de poudre. On devise un peu sur le sort de ce bon Ludo. Serge paie un café à ses visiteurs. Le bar est fermé, mais c'est ça aussi, être commerçant.

En fin de matinée, Serge repasse chez lui. Il remplit sa camionnette du matériel dont il a besoin pour demain. Les herbes folles auraient

besoin d'être tondues. La clé dans la porte tourne de moins en moins bien. Il faudra huiler les gonds. Dans le frigo, de vieux restes de fromage. Un plat de pâtes de la semaine dernière. Serge prend une douche. Le filet d'eau tiède le ragaillardit. Il enfile une chemise et un bermuda propres. Récupère les lunettes de soleil qu'il avait oubliées sur le buffet il y a quelques jours.

Puis le bar, de nouveau. Le jet d'eau et le chiffon humide. Les tables et les chaises en plastique. L'ombre des platanes. Le premier demi. La douce assurance de la routine.

Ce dimanche soir, il diffuse le match. Le monde espéré arrive doucement. On rit et parle fort et s'invective. La petite masse de citoyens agglomérée dans le soleil couchant pénètre ensemble dans la fin du week-end. Ensemble ils prolongent un peu de leur temps de repos avant que la routine ne reprenne. Demain lundi, chacun retrouve ses occupations, ses petites vexations et grandes joies. Serge y pense en observant son petit monde. Il est derrière le comptoir, les deux pieds ancrés au sol, les bras croisés sur le zinc. Il va faire attention, ce soir, il se promet. Il va moins boire. Demain, lui aussi retourne bosser. La semaine, le bar est fermé, Serge est sur les chantiers. La semaine, il est électricien.

Peyo

Michèle BADEL

1^e prix du concours 2024

En plus de trente années de métier, j'en ai vu des évolutions dans les unités de soins palliatifs. D'ailleurs, c'est au début de ma carrière que sont nés ces tout premiers services. Avant on partait discrètement mourir chez soi, ceux qui restaient à la charge des hôpitaux étaient relégués dans des mouiroirs où rien -ou presque- n'était fait pour accompagner ce qu'il est désormais convenu d'appeler la fin de vie. Et puis, au début des années 90, on a commencé à créer des unités spécialisées. Alors se sont succédé les clowns, les conteurs, les musiciens et plus récemment les coiffeuses, les esthéticiennes, les biographes hospitaliers. Bon, pourquoi pas...

Il a fallu faire de la place pour tout ce petit monde, adapter nos plannings de soins, réorganiser nos espaces, nous apprivoiser les uns les autres, tout cela pour le bien-être final de nos patients. Le fameux care des anglo-saxons. Nous devons penser holistique, combiner besoins physiques, psychologiques et sociaux sans oublier bien entendu le besoin d'actualisation de soi. On a peint les chambres en jaune, les couloirs en vert - ou l'inverse- on a accroché des photos aux murs, organisé des ateliers d'arts plastiques, de yoga, de Pilates, fait appel à des bénévoles de tous horizons. Bref, on est devenu une auberge espagnole ouverte aux quatre vents. Chacun semblait y trouver du sens, de l'importance, de la congruence et, à vrai dire, j'étais heureux de prendre bientôt ma retraite car cette fourmilière d'initiatives tous azimuts me donnait certains jours le tournis.

Mais lorsqu'un matin on a déposé sur mon bureau un nouveau projet émanant de l'association Les sabots du cœur, j'ai cru à un gag. Il s'agissait cette fois-ci d'ouvrir le service à un cheval. Pas un faux cheval de rodéo en bois, pas un immense cheval en peluche sur lequel nos plus jeunes patients auraient pu se jucher en hurlant, non

un vrai cheval, dont le dossier vantait les extraordinaires dons d'empathie, le sixième sens pour détecter les maladies encore insoupçonnées, la connexion magique avec les patients. Et puis quoi encore ! On a déjà les clowns, ce n'est pas un cirque ici, c'est un hôpital !

J'ai regardé autour de moi la mine déconfitée de mes plus proches collaborateurs. Comment, je n'ai pas raison ? Vous croyez à ces sornettes ? Un cheval capable de détecter les tumeurs et, comme par magie, d'apaiser les souffrances des patients résistants aux psychotropes les plus puissants ? Non, mais à trois mois de la quille, c'est moi qui vais tourner en bourrique ! Vous voulez vraiment qu'on introduise un cheval dans le service ? Mais ça crotte un cheval, ça bave, ça peut ruer, se cabrer, s'emballer. Quoi il est dressé ? Et alors ? A-t-on jamais vu le meilleur des dresseurs perdre le contrôle sur l'animal qu'il croyait pourtant connaître par cœur ? Un cheval, ce n'est pas un mouton !

Je crois qu'à ce moment-là, si un seul de mes assistants avait parlé, j'aurais pu continuer ma diatribe et tout envoyer paître. Mais lorsque je me suis enfin tu, un grand silence nous a tous enveloppés. Je les ai regardés les uns après les autres. Il y avait Claude, que j'avais connu durant mes études, lors d'un stage en cardiologie, et avec lequel j'avais bamboché des années durant. A ses côtés se tenait Stéphanie, une oncologue émérite, que j'avais recrutée quinze ans auparavant : une bombe d'humanité. En face de moi Sébastien, anesthésiste de talent, qui pas une seule fois n'avait failli à la tâche. Et puis, il y avait Max et Nadège, Habib et Sarah. Et tous se taisaient, les yeux baissés, comme résignés. Était-ce ce souvenir que j'avais envie de leur laisser ? Celui d'un chef blasé et aigri.

Oh, et puis merde ! Si vous avez envie de jouer les palefreniers, va pour le canasson ! Après tout, je m'en fous. Le temps que le projet se monte j'aurai sans doute déjà débarrassé le plancher. Nadège a souri, Sébastien a soupiré, Claude a relâché les épaules et lorsque Stéphanie a levé les yeux vers moi, j'ai cru voir briller dans son

regard Sirius et Cassiopée un soir d'été. Quant à ce qui allait suivre, j'étais à mille années-lumières de l'imaginer.

Non seulement le projet fut ficelé en moins de deux mois, non seulement le cheval fut disponible en plein mois d'août mais en plus la venue de Peyo - c'est ainsi que se nommait l'étalon- fut programmée la veille de mon départ. Tu parles d'un cadeau de retraite ! Décidément, il me faudrait boire le vin jusqu'à la lie.

J'avais refusé de rencontrer le dresseur, laissant ce soin à Stéphanie. Le jour venu, comme depuis trente-trois ans, j'ai enfilé ma blouse blanche et pris mon service tôt le matin. Dans les couloirs on ne parlait que de Peyo. La visite du pape n'aurait pas généré plus d'effervescence : un vrai tube d'aspirine dans un aquarium. Je crois avec le recul que, sur le moment, j'ai été un peu jaloux. Après tout, c'était mon vrai dernier jour en tant que médecin. Le lendemain étaient prévus les discours officiels avec les membres du conseil d'administration, les responsables des différents services, toutes les huiles de la ville et leurs petits fours. Mais aujourd'hui, pour quelques heures encore, j'étais le professeur Seyrol, chef de service d'oncologie de l'hôpital Saint-Georges. Et voilà que ce bourrin venait me souffler la vedette. Je regrettais d'avoir trop vite cédé à cette nouvelle lubie de mon équipe. Assurément, elle m'aurait tout fait endurer. J'avais juste obtenu que la presse ne soit pas là, enfin à minima. Un seul journaliste serait présent, le vieux Fernand que j'aimais bien car c'était un pilote de planeur, comme moi, et le seul avec lequel j'avais l'occasion de parler de ce sport hautement confidentiel dans la région.

A l'heure dite, depuis la fenêtre de mon bureau, j'ai aperçu le van manœuvrer sur le parking puis le cheval sortir à reculons. C'était un bel alezan au chanfrein blanc et à la crinière cuivrée. Pendant deux bonnes heures son dresseur l'a patiemment préparé, le brossant pour le dépoussiérer, tressant sa crinière, curant ses sabots puis le bouchonnant avec un gant afin de le désinfecter. Le cheval, désormais habitué à ces séances thérapeutiques, se laissait faire sans broncher et l'heure tant attendue est arrivée. C'est entre une haie de

soignants que Peyo a pénétré dans mon service. Il paraît qu'il a parcouru un premier couloir, puis un second, a reniflé devant quelques chambres puis, de son pas nonchalant et régulier a bifurqué pour s'arrêter devant ma porte. Stéphanie a alors précisé au dresseur qu'il s'agissait d'un bureau de consultation et non d'une chambre de patient, que derrière ces murs se trouvait sans doute, à cette heure-ci, le chef de service et que... mais le dresseur l'a interrompue, a souri, a répété comme il l'avait déjà précisé tant de fois que c'était Peyo qui était à la manœuvre, que c'était lui seul qui choisissait et que, par conséquent, il fallait lui laisser faire ce qu'il jugeait bon d'être accompli. Sur ce, il a ouvert la porte, a laissé entrer son cheval et l'a refermée.

C'est ainsi que, sans l'avoir voulu, je me suis retrouvé en ce 25 août 2021, en tête à tête avec un étalon, lui penché au-dessus de mon bureau, moi totalement estomaqué par la scène surréaliste qui se jouait sous mes yeux. Comme je ne pouvais tout de même pas le prier de s'asseoir, c'est moi qui me suis levé et ai contourné le bureau pour me ranger à ses côtés. Dès lors, nos regards se sont trouvés placés à la même hauteur. Peyo me regardait de son gros œil rond et lisse comme un marron et j'ai plongé mes yeux dans cet océan de douceur. Il s'est passé alors quelque chose d'incroyable, une sensation indicible, comme si l'animal lisait dans mes pensées, était capable de fouiller dans ma mémoire pour y débusquer le souvenir qui fait mal.

Et à cet instant précis, c'est Luc que j'ai vu. Je l'ai vu avec la même netteté que dans les rêves, lorsque par enchantement, ils vous restituent les traits d'un être depuis longtemps disparu. Luc, mon frère aîné, celui qui avait décidé de faire médecine comme notre père, tandis que je rêvais de devenir pilote de ligne. Luc mort trop tôt dans un accident de la route et dont j'avais cru bon d'épouser la carrière pour étancher un peu l'immense déception de papa, l'incommensurable chagrin de maman. Luc, qui en ce jour où précisément je mettais fin à plus de trente ans au service de la médecine, venait me remercier à travers ce cheval. Luc enfin qui - comment avais-je pu l'oublier ? - aimait tant cet animal lorsqu'il était

enfant. J'ai cru un bref instant défaillir mais Peyo, de son museau, m'a soutenu. Puis, baissant la tête, il a plaqué son chanfrein contre mon front. C'est alors que je les ai sentis, ces pleurs retenus des décennies, ces larmes, chaudes et douces, comme une rivière paisible qui va son cours entre deux vallons.

Jalène™

Thomas SOLONCE

1^e prix du concours 2023

Devant un miroir, Ilyes corrige sa coiffure et ajuste le nœud de la cravate. Il jette un œil à son pad, huit heures deux. « C'est parti ! » Il s'assoit sur son canapé puis observe le colis réceptionné il y a trois jours et posé sur la table basse. Sur la face visible du carton, le jeune homme lit : « Bienvenue dans notre entreprise ! A ouvrir le premier jour d'activité, entre 8h et 9h. » A l'aide d'un couteau, Ilyes découpe soigneusement l'emballage et découvre l'intérieur attendu : un large écran plié et une mini-unité centrale équipé d'un haut-parleur. En cinq secondes, il connecte l'ensemble, l'écran déployé s'allume. Le portrait d'une jeune femme contrite apparaît : « Bonjour, je m'appelle Jalène. Merci de bien vouloir patienter, je me connecte au serveur de l'entreprise. » Il reconnaît aussitôt l'intelligence artificielle animée. Pendant la longue attente du formatage, Ilyes ne peut s'empêcher d'adresser un sourire bête et crispé au minuscule point de lumière rouge qui se dégage de la webcam intégrée à l'écran.

Il repense à son entretien d'embauche que Jalène a mené en visioconférence. Grâce à sa formation, le jeune homme maîtrisait l'exercice. Il savait l'importance que l'IA accordait à la présentation du candidat : sourire de belles dents blanches, rire d'insipides plaisanteries, toujours se montrer positif... Ilyes sortait de chaque entretien avec une impression nauséuse. Ce jour-là, l'avatar animé de Jalène marqua une pause et interrogea le postulant : « Vous souriez mais je ne sens pas de joie, ni dans votre regard, ni dans le ton de votre voix. Est-ce que je me trompe ? » Pendant une seconde de dépourvu, le jeune homme effaça son sourire de façade ; puis il exagéra son expression et mentit : « Non, tout va bien, je vous assure. Et je peux vous affirmer que je suis très heureux à l'idée de saisir l'opportunité de pouvoir travailler dans votre entreprise, Jalène. »

Soudain le visage de l'IA apparaît sur l'écran : « Bonjour, Ilyès. Au nom de l'entreprise, je vous souhaite la bienvenue. Comment allez-vous en ce premier jour de travail ?

- Bonjour, Jalène. Je vous remercie et me porte très bien. Et vous-même ? » De suite, il se trouve ridicule d'interroger -comme un réflexe- un bot sur son état de santé, qui lui répond avec amabilité : « A merveille ! J'ai hâte de commencer mon rôle d'assistante personnelle. Mais avant tout, je vous propose de régler les dernières formalités administratives pour assurer la mise en paie de votre salaire. En effet, je vois dans votre dossier de recrutement qu'il manque un document important : votre RIB. Je vous invite à me le transmettre immédiatement afin de régulariser votre recrutement. Par la suite, nous pourrions discuter des horaires, congés et objectifs. Enfin, je vous présenterai l'entreprise, ses valeurs et son organisation. A noter qu'en fin de matinée, nous aurons ensemble un rendez-vous en visio avec votre n+1. Est-ce que ce programme vous convient ? Et à la moindre question, je serai heureuse de vous répondre.

- Oui euh... Quand pourrais-je rencontrer mes collègues ? Je veux dire, physiquement.

- Cette rencontre n'est pas prévue à ce jour. Une visioconférence hebdomadaire vous permettra d'échanger et partager avec eux. En cas de besoin, vous pourrez également contacter un collaborateur de manière bilatérale et à distance. Mais vous pouvez aussi dialoguer de manière indirecte en me demandant de contacter son assistante personnelle.

- Euh... Toutes les assistantes personnelles sont donc des *femmes* ?

- En effet, c'est un choix de l'entreprise fondé sur les études scientifiques. Il est cependant possible de modifier mon apparence à condition d'en justifier la demande. Le souhaitez-vous ?

- Non non, c'est bon. Et toutes les assistantes personnelles sont artificielles ?

- Pas forcément. Parfois un humain participe à l'échange, modelant petit à petit la pertinence de mes réponses.

- Et là, il y a un humain derrière notre échange ? » Jalène se contente d'un étrange sourire. Un frisson parcourt l'échine d'Ilyès.

Plusieurs mois plus tard, un matin, le pad personnel du jeune homme affiche une notification : l'assistante personnelle l'interroge sur son absence de connexion à l'heure habituelle. L'esprit hagard et les yeux rouges, Ilyes allume l'ordinateur professionnel ; le visage de Jalène s'éclaircit. « Ah ! Enfin te voici ! Je commençais à m'inquiéter. Tout va bien ?

- Oui très bien. (Il réfléchit) Non, ça ne va pas mais peu importe.

- La santé est le plus important, Ilyes. Si le travail est à l'origine de ton mal-être, s'il te plaît, il est important de m'en faire part. C'est la responsabilité de l'entreprise de s'en soucier.

- C'est super. » Débraillé et mal rasé, le travailleur avale de longues gorgées de café. « Allez, commençons la journée !

- Parfait ! Alors aujourd'hui, tu as un rendez-vous avec un collègue à 14h, puis un client à 15h. Au niveau des tâches du jour, nous en avons beaucoup, certaines sont d'une priorité et d'une urgence absolues. Tu as d'ailleurs reçu plusieurs mails de relance de la part de ton responsable sur ces sujets. Je propose que nous commençons donc par la finalisation du projet 14 dont tu devais rendre une copie il y a trois jours. Penses-tu pouvoir l'achever ce matin ? Je vois dans le fichier qu'il reste une moitié de travail : de quelle manière veux-tu que je t'aide ? » Jalène attend patiemment la réponse. « Ilyès ? ILYES !

- Non, je ne dormais pas ! corrige-t-il en se redressant.

- Ilyes, c'est la deuxième fois. Si par malheur, une troisième occasion survient, tu sais que je serai contrainte d'en référer à ton responsable et à la DRH...

- Mais je ne dormais pas, putain !! » Le jeune homme se prend la tête entre les mains, le visage humide dissimulé. Jalène marque un temps d'arrêt, comme figée. Elle reprend d'une voix différente, plus douce et empathique : « Ilyes, c'est moi ! La vraie Jalène. L'humaine qui t'observe depuis le début. (Il redresse le visage, interloqué) Calme-toi. Tu es fatigué. Je sais que le travail est difficile. Sache que tu n'es pas le seul. Parle-moi. Comment te sens-tu ?

- Mal. Triste. Seul.

- Je suis là, moi, d'accord ?

- Et les collègues, quand pourrais-je les rencontrer ? Parfois j'ai l'impression de vivre dans une entreprise de robot...

- Pas du tout. Tu as des collègues. Et moi, je suis là.
 - Peut-être mais même si, là maintenant, tu es humaine, ton employeur n'est qu'un prestataire de service, je me trompe ? Et tu n'es peut-être même pas une femme... ni en France...
 - En effet, je travaille dans une société spécialisée dans l'accompagnement individuel. Et je te confirme que je suis une femme quelque part en France qui travaille depuis son domicile. (Elle marque une pause) Je m'appelle Audrey.» Ilyes touche du doigt son interlocutrice sur l'écran. « Ok. Bonjour, Audrey. Moi, c'est Ilyes.
 - Bonjour, Ilyes. » Elle a un sourire amusé et le salue de la main. « Je ne te veux que du bien. Alors tu vas m'écouter attentivement. Je t'envoie à l'instant par mail une prescription médicale que le médecin du travail inter-entreprise vient de préparer.
 - Mais ! Comment ?! Je n'ai vu aucun médecin !?
 - Non. Mais lui t'a vu. Je suis navrée, je lui ai envoyé la vidéo de notre échange. J'espère que tu ne m'en veux pas... Et sur cette base, il a fait un diagnostic et une prescription que seul toi peut consulter.
 - C'est légal, ça ?
 - Parfaitement légal, je te rassure. Et pour ton bien.» Le jeune homme ouvre le document, il discerne les mots *dépression* et de médicaments dont il a une vague connaissance. « Non seulement l'entreprise t'autorise à te rendre immédiatement dans une pharmacie -je peux te guider si tu veux- mais elle prendra en charge tous les frais afférents. Je suis convaincue que le traitement t'aidera à retrouver une meilleure santé mentale ! Et bien entendu, à finaliser le dossier 14 dans la matinée. »
- A cette dernière mention, Ilyes tique. Il fixe Jalène : « Audrey, tu me confirmes que tu es bien humaine, n'est-ce pas ? » L'avatar se contente d'un étrange sourire.

La 123

Olivier PION

1^e prix du concours 2022

« *Elle ne tourne pas la 123 ?* »

Le sourcil froncé, la lippe amollie, Michel marmonne entre ses dents.

Sur le coup, il ne sait pas s'il est plus surpris qu'agacé. Son index glisse sous sa casquette pour grattouiller son cuir chevelu pendant qu'il cherche alentour, sinon une réponse à sa question, au moins un soutien. À force de pivoter sa tête d'un côté sur l'autre, il finit par accrocher un regard.

- Pourquoi elle ne tourne pas ? répète-t-il.

L'interpellé hausse les épaules avant de se remettre à sa tâche.

Michel réprime un juron et, d'un pas vif, s'approche de la 123.

- Elle ne tourne pas ta machine ?

Adossée contre le capot, Louise se roule une cigarette.

- Elle est en panne ? insiste Michel.

Louise ne répond pas plus qu'elle ne lève les yeux.

- Ce n'est pas la pause, dis donc.

Insensible à la sévérité du ton, Louise poursuit sa besogne sous l'œil sombre de Michel.

Lorsqu'elle a terminé, lorsqu'elle a passé sa langue sur le papier gommé et attrapé du bout des ongles les brins de tabac qui dépassent, elle pose la cigarette au sol et, posément, se met à en rouler une autre.

- Tu te fous de moi ? s'emporte Michel.

Des têtes se dressent. Les coups d'œil fusent, furtifs, inquiets parfois. Les plus téméraires s'attardent un peu.

- Tu vas voir ! bougonne le contremaître avant de tourner les talons pour remonter l'allée centrale.

- Et toi, crie-t-il en passant près de la 124, elle ne tourne pas non plus ta bécane ?

Écartant les bras en signe d'impuissance, l'opérateur désigne le chariot sur lequel lui sont apportées les pièces à façonner : il est vide. Michel grimpe les escaliers quatre à quatre jusqu'à la porte d'un bureau vitré contre laquelle il frappe nerveusement.

- Entrez !

La voix est forte, le timbre sec.

- Excusez-moi monsieur Poirot, mais il y a un souci à la 123.

Le superviseur d'exploitation reste stoïque.

- La conductrice, continue Michel, elle ne travaille plus.

Poirot fixe Michel qui se dandine.

- Elle ne travaille plus ? dit-il enfin.

- Non, monsieur. Elle a arrêté sa machine.

- Elle a arrêté sa machine ?

- Oui, monsieur. Elle roule des cigarettes.

- Elle roule des cigarettes ?

L'échange pourrait continuer un petit moment sur le même mode. L'irruption soudaine d'un homme en complet gris vient y mettre un brusque terme.

- Quel est le problème dans l'atelier ?

Poirot se lève précipitamment.

- La 123 est arrêtée, Monsieur le directeur.

Monsieur le directeur demande si la machine est en panne et, sans attendre la réponse de Poirot, lui conseille de faire le nécessaire. Un conseil proche d'un ordre qui ressemble presque à une menace.

L'assimilé cadre de niveau 3 bredouille quelques mots incompréhensibles et sort, toisant au passage le contremaître qui lui emboîte le pas.

Autour de la 123, des ouvriers désœuvrés ont formé une petite troupe curieuse d'où monte un brouhaha encore timide. Louise, quant à elle, n'a pas bougé d'un pouce.

- Qu'est-ce qu'elle a votre machine ? grogne Poirot.

Louise en est à sa quinzième cigarette. Elle en roule sans s'arrêter.

À la chaîne. Ensuite, elle les aligne, les unes à côté des autres.

L'explication que Poirot attend ne vient pas.

- Vous savez combien on perd là ? aboie-t-il.

Manifestement, Louise, l'ignore. Ou s'en moque. En tout cas, elle ne répond pas.

La figure de Poirot est excessivement rouge quand il la tourne vers Michel.

- Qu'est-ce que vous attendez pour la remplacer ?

La remplacer pourquoi pas, mais par qui ?

- À quoi tu joues ? marmonne Michel.

Quand Louise entreprend de rouler sa vingtième cigarette, il ne sait plus quoi dire, ni quoi faire. Il sent le souffle de Poirot sur sa nuque et tout ce qu'il voudrait, à présent, c'est aller prendre l'air.

Heureusement, Monsieur le directeur entre en scène.

Il sonde les ouvriers, dévisage le contremaître, fusille le superviseur d'exploitation.

- Vous pouvez m'expliquer ? demande-t-il à Louise.

Louise, évidemment, ne répond pas.

- C'est une grève ?

Face au silence obstiné, il se tourne vers Poirot, vers Michel, vers les autres, mais personne ne dit quoi que ce soit, puisque personne ne sait.

- Écoutez mademoiselle, chuchote le directeur à l'oreille de Louise, si c'est une augmentation que vous voulez, on peut s'arranger. Mais pour l'instant, il faut remettre votre machine en route. D'accord ?

Louise ne répond pas. Le directeur l'épie un temps, espérant certainement une réaction, quelle qu'elle soit. Mais non. Rien. Seulement le roulement méthodique du bourrelet de tabac.

Alors il explose : « *Je vais vous sortir à coups de pompes dans le cul, moi !* »

Comme on s'écarte pour le laisser passer, Dany en profite pour s'avancer à son tour.

- Tu sais Louise, ce que tu fais c'est bien, mais ils vont te casser.

Louise tire une feuille de papier pour rouler sa trentième cigarette.

- Et puis surtout, continue le représentant syndical, si tu veux faire un coup, faut venir nous voir. Tu comprends ?

Louise ne répond pas. Dany cherche, sans conviction, une aide dans la foule où il préfère finalement retourner se perdre.

Toutes les machines sont désormais à l'arrêt, tous les employés groupés autour de la 123 et tous les yeux fixés sur les doigts de Louise. Le soleil passe par les fenêtres entrebâillées.

Lorsque le service d'ordre débarque, la quarante-sixième cigarette est en cours. Les vigiles commencent par élargir le cercle, au cas où. Après quoi leur chef s'approche.

- Écoute, tu vas gentiment quitter les lieux.

Louise ne répond pas.

- Tu veux jouer à ça ?!

D'une pichenette, il fait voler la cigarette et recule d'un pas, prêt à parer la riposte.

Louise tire une autre feuille de papier. Le responsable du service d'ordre esquisse un geste qui s'interrompt de lui-même avant que sa main ne retombe le long de son corps.

- Allez, dit-il à ses hommes, virez-la-moi !

Les agents se sont plus ou moins mêlés à leurs collègues. Pas tellement par solidarité. Juste pour observer les mouvements de Louise. Pas un ne réagit. Le chef s'apprête à vociférer mais, quand il entrouvre ses lèvres sèches, aucun son ne sort. Seul s'entend le crissement du tabac qui roule entre les pouces et les index. Comme le chant d'une cigale que tout le monde écoute avec attention.

Un mois plus tard, la 123 n'est toujours pas en marche.

À sa gauche, des centaines de cigarettes roulées forment un tas d'un mètre de haut.

Louise est allongée dans l'herbe. Un nuage en forme de mouton, lentement, traverse le ciel à la suite d'un autre, sans forme particulière. En forme de nuage.

Plus loin, des ouvriers font griller des saucisses pendant que leurs enfants jouent au ballon entre les camions. D'autres sont partis en vacances, ont visité la Normandie, en famille, l'Italie, le Pérou. À Dakar, l'un d'eux a croisé Jocelyn Poirot.

Plus loin encore, assis sur la terrasse de son pavillon, Dany essaie de terminer un puzzle reproduisant un tableau fameux d'Eugène Delacroix découpé en 1500 pièces dont 1452 restent à poser.

Près d'un étang, celui que l'on persiste à appeler Monsieur le directeur, moins par ironie que par habitude, tente, mollement, d'attraper des grenouilles avec un bout de chiffon rouge attaché au brin de ficelle qu'il a trouvé par hasard sur le chemin.

Michel aborde Louise, les mains dans les poches.

- Dis donc, dit-il, le bateau que je retape à la maison, il a une pièce cassée.

Louise prend le morceau de métal que Michel lui tend, l'examine quelques secondes, se lève, entre dans l'atelier. Michel la suit en lui parlant de la couleur de la coque, et de Suzanne qui préférerait un bleu turquoise mais, lui, il aime bien le vert olive, en même temps, vert et bleu, pourquoi pas ?

Louise pose la pièce dans un panier à côté de la 123.

- Je te ferai ça demain, dit-elle, nous avons une commande d'inox embouti à passer.

Michel la remercie, lui promet qu'elle sera la première à faire un tour de bateau, dès qu'il sera capable de naviguer. Louise répond qu'en attendant elle va essayer d'apprendre à nager.

Michel attrape une cigarette au sommet de la pyramide.

- Tu ne fumes toujours pas ? dit-il en rangeant son briquet.

Louise retourne s'étendre.

Le temps passe.

Au loin s'en vont les nuages.

Un matin pas comme les autres

Françoise MAISONNEUVE

1^e prix du concours 2021

Phileas est un passeur obsédé. Il n'est ni un repris de justice ni un trafiquant. Phileas a réalisé son rêve d'enfant et vit heureux entouré... de livres. Il est un obsédé textuel, un passeur de textes, comme il se définit lui-même. Phileas s'est acheté la librairie de ses rêves au décès de ses parents. Il a échangé le vaste appartement bourgeois parisien pour une librairie de province au stock précieux de livres anciens et rares, de bondieuseries et de souvenirs pour touristes illettrés.

PHIL'ICI, c'est ainsi qu'il a baptisé sa boutique, est un repère d'amis, un foyer de débats, un lieu infini de rencontres. Phileas est arrivé ici il y a bien longtemps et restera phil'iciste, là.

Personnage démodé depuis sa naissance, délaissé par des parents obsédés à gravir les échelons de la hiérarchie sociale, l'enfant Phileas jouait au libraire comme les petites filles jouent à la maman ou à la maîtresse d'école avec leurs poupées. Phileas trouva refuge comme apprenti libraire à Troyes. Il s'imaginait à Troie menant la guerre avec Achille ou se disait avec Giraudoux que la guerre de Troie n'aurait pas lieu. La librairie ressemblait à cette ville endormie sur son passé. Pourtant, se disait Phileas, ce n'aurait pas été bien compliqué de réveiller cette belle aux livres dormants. L'apprenti libraire devint l'associé du libraire puis Le Libraire. Et depuis près de trente ans, il aimait chaque matin ouvrir le rideau désormais à commande électrique de la librairie.

Phileas vît que quelqu'un patientait devant la devanture. Curieux ou client ? Phileas salua d'un bonjour claironnant, ce qui ne fit pas même tourner la tête de l'observateur de la vitrine. Phileas trouva cette attitude curieuse. Il avait coutume de rencontrer tant d'espèces bizarres qu'il avait construit son propre système de classement des

visiteurs et clients. Il se trompait rarement ou de peu. Il mettait en pratique ce vieil adage que lui avait enseigné son maître d'apprentissage : « Dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es ».

Mais là, ce trentenaire coincé dans son costume étriqué, son vieux cartable de cuir usé à la main, son air pénétré et distant, ne lui disait rien qui vaille. Phileas, cinéphile aussi, eut l'impression de « déjà-vu ». Il pensa tout de suite à un contrôleur du fisc. De ce côté, il ne risquait rien, et c'était le cadet de ses soucis, le centre de gestion savait gérer. Phileas sortit les présentoirs de cartes postales et rentra, suivi de l'inconnu.

- Bonjour Monsieur, je suis Didier Lorieau, inspecteur pour la maison d'édition Micheline.

Il sortit une carte professionnelle, comme un policier arrivant sur la scène de crime, se dit Phileas.

- Je viens faire un audit qualité de votre librairie afin de vous référencer, du moins je l'espère pour vous, dans notre guide très prisé des lecteurs, continua-t-il en sortant une liasse de documents de son petit cartable.

- Maintenant, vous voulez ...

- Oui monsieur, nous allons faire le tour de la librairie et je vous pose des questions. Nous pourrions interrompre chaque fois qu'un client se présentera. C'est parti ?

- Mais je n'ai pas demandé à être dans le Micheline.

- Nous auditions toutes les librairies, c'est également une demande du ministère de la Culture, sous-direction de la lecture, pour une étude comparée à l'échelle de l'OCDE. Je peux vous montrer la lettre de mission signée du...

- Inutile, ne cherchez pas. Combien de temps devrais-je vous consacrer ? Vous auriez pu me prévenir, ce matin je suis seul, ce ne sera pas facile d'être disponible et j'attends une livraison.

- La procédure recommande de ne pas prévenir, l'accueil et la disponibilité font partie des points à évaluer.

Phileas poussa un profond soupir et fit contre mauvaise fortune bon cœur, il pourrait peut-être conseiller un excellent livre à cet homme étriqué d'allure. Didier Lorieau s'installa à la table de consultation des magazines et attaqua la fiche n°1, stylo en main.

- Il s'agit de répondre à 10 questions sur vos orientations et pratiques.

- C'est une intrusion dans ma vie sexuelle, je refuse.

- Non, monsieur, je parle de vos activités professionnelles. Dîtes-moi en premier quel est l'objet de votre activité.

- Je pratique le commerce des livres, mais prenez commerce au sens premier, échange d'idées surtout. Je développe le sens critique.

- Définissez votre politique.

- Je suis apolitique et je n'adhère à aucun parti, comme Platon, je pense que chacun détient une part de la vérité.

- Je parlais de stratégie et d'objectifs affichés, cohérents et mesurables.

- Je n'ai pas fait l'armée, je suis déserteur comme chante Boris Vian. Je veux rendre heureux, donner de l'espoir grâce à la lecture. Quand un lecteur revient et me fait part de son plaisir ou critique le livre qu'il a précédemment acheté, je suis heureux de converser avec lui.

- En termes financiers, cela se traduit comment ?

- Je veux pouvoir continuer mon activité et en vivre.

- Votre CA ?

- Je suis à la Société Générale, pas au Crédit Agricole.

- Je voulais dire chiffre d'affaires, mais passons.

L'homme étriqué devenait de plus en plus petit et n'avait encore rien noté sur ses fiches. Il tournait et retournait son stylo, clic, clac, clic, clac, déconcerté. Il se reprit.

- Nous allons grouper les fiches 4 et 5. Décrivez-moi vos processus et déclinez vos activités. Expliquez vos choix d'organisation et de classement.

- Mes lecteurs doivent trouver leur chemin vers le bonheur de lire. Chacun a son chemin, poursuit Phileas, c'est pourquoi vous trouvez, de manière réduite mais illustrée, la tour comme la librairie

de Montaigne, un cloître, c'est un lieu propice pour le lecteur-marcheur, une salle de classe, le coin jeunesse avec la fusée de Tintin, un hall de gare, un piano-bar, une agence de voyages, des ateliers, calligraphie, BD, photo et cinéma, et autres selon le moment, et aussi une e-librairie car il faut vivre avec son époque. Ce n'est pas Babel, car ici personne n'est étranger mais tout le monde, oui, tout le monde est bienvenu. Je suis un passeur d'histoires et d'Histoire. PHIL'ICI est une fabrique de rêves et de liberté.

Ce n'est pas peu dire, c'est un fouillis, un labyrinthe, pensa Didier Lorieau sans manifester le moindre sentiment.

- Quel est votre principe de classement ?
- La géographie des fraternités.
- Euh, j'ai vu une cafetière, est-ce aussi pour votre usage personnel ? Sur quels crédits avez-vous financé ces projets ? Comment déclarez-vous les produits ?
- C'est mon ancienne cafetière et j'offre le café ou le thé. Vous êtes contre la convivialité à Michelire ?
- Qui est responsable et de quoi ?
- Il y a Annie qui fait le ménage et l'accueil des animateurs et participants aux ateliers, Bastien qui répare tout, vérifie les commandes, assure les livraisons et aide Annie, ma femme, et moi pour faire tourner la boutique selon notre cœur.
- Comment contrôlez-vous chacun ? Montrez-moi une lettre de mission et un rapport d'entretien professionnel.
- Chacun sait ce qu'il a à faire, nous faisons un point journalier autour d'un café et cela nous va très bien.
- Comment mesurez-vous ...
- 348 m² sur deux niveaux, et le jardin intérieur de 34 m².
- Vous diriez que votre système est efficace ?
- Ce n'est pas propre, accueillant ? Pas de vol dans la caisse. La confiance règne. Elle ne vous plaît pas ma librairie ?
- Comment procédez-vous pour améliorer sans cesse ?
- Le flair, cher monsieur ! Et le plaisir... Le livre, ce n'est pas comme une paire de chaussettes que l'on pourrait vendre à un cul de jatte

qui, en plus, vous dirait merci. Il ne faut pas tromper le lecteur, il faut cheminer avec lui.

Didier Lorieau n'avait toujours rien noté. Comment pourrait-il faire son rapport ? Il sortit en murmurant un « au revoir, bonne journée et merci ». Phileas reprit le fil de ses jours.

L'année suivante, il reçut dans une grosse enveloppe le guide Micheline accompagné d'une carte de visite de Didier Lorieau où seul était noté le mot « MERCI ». Page 4, il était question de PHIL'ICI, la librairie où il fait bon lire.

Vingt ans, 2500 nouvelles plus tard, le « Prix du travail » aura su créer un lien singulier entre le monde du travail et l'écriture, entre des auteurs anonymes ou expérimentés, des membres de jury venant d'horizons divers et l'Aract Occitanie.



Raconter sa vie au travail, raconter la vie par le travail.

Ces nouvelles ont tendu un miroir sensible sur les réalités du travail d'hier, aujourd'hui ou demain. Œuvres brutes, récits âpres ou plus légers, elles mettent en lumière l'importance de ce qui se joue dans le rapport à la matière, à la création, dans le collectif, la coopération comme dans le rapport de forces qui font du travail une part si particulière de la vie sociale et de l'existence humaine.

Clap de fin aujourd'hui pour cette « entreprise quelque peu utopique » comme le disait en 2024 Claire Marchand-Tonel, directrice de l'Aract Occitanie.

Pendant 20 ans, ce concours de nouvelles aura mis en lumière les diverses facettes du travail et permis de belles rencontres autour d'une réalité essentielle mais trop souvent mal connue, avec la volonté de « valoriser ces paroles sur le travail et d'en tirer de précieux enseignements. »

Merci aux membres du jury qui ont embarqué dans cette aventure, lu attentivement ces nouvelles venues des quatre coins du monde, débattu avec passion tout au long de ces années.

Les auteurs de ces milliers de pages nous ont fait partager leur regard sur le travail, leur rapport à cet univers de production, de rencontres, de dépassement de soi qu'est le travail. De son âpreté, de sa violence parfois dans un monde toujours plus concurrentiel, du rapport à la terre, à soi ou à l'autre qui se noue dans le geste professionnel.

Avec sensibilité, intensité, émotion, ils nous ont livré un peu de leurs expériences personnelles, de la fierté de celui ou celle qui invente, répare, transforme la matière, de la bienveillance de celui qui aide, accompagne, accueille, protège, des transformations profondes de ce monde que nous sentons se jouer devant nous.

Un grand merci à la librairie Sauramps de Montpellier dont la passion et l'engagement ont contribué à la réussite de ce concours.

Et je salue l'équipe de l'Aract qui, année après année, avec patience et enthousiasme, aura fait vivre cette expérience insolite, en y associant les partenaires sociaux, les services de l'Etat et les collectivités locales de la région. Elle a ainsi donné un relief tout particulier à la mission de l'Agence nationale pour l'amélioration des conditions de travail.

Clap de fin donc, mais que de beaux souvenirs ! Nous reste ce sentiment profond d'avoir contribué à porter les mots (maux) de tant de femmes et d'hommes, partout dans le monde.

Caroline GADOU

Directrice générale de l'Aract